

# Théâtre d'amour... / Georges de Porto-Riche

Porto-Riche, Georges de (1849-1930). Auteur du texte. Théâtre d'amour... / Georges de Porto-Riche. 1921.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).







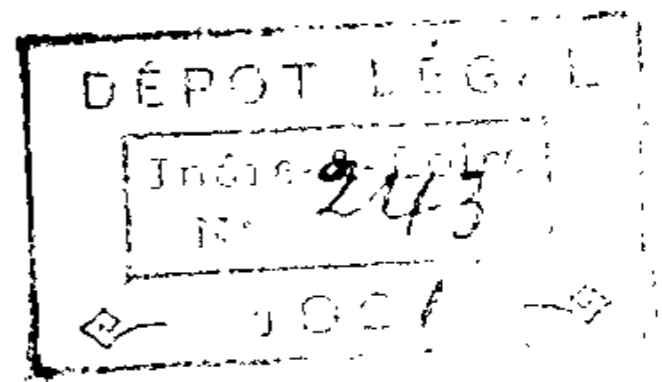








1799



# THÉÂTRE D'AMOUR

*1<sup>re</sup> SÉRIE*

8 Yh  
2039

## DU MÊME AUTEUR

---

**Un drame sous Philippe II**, drame en quatre actes en vers  
(1875, Odéon).

**Quelques vers d'autrefois**, poésies (1870-1915).

**Bonheur manqué**, poésies (1889).

**Anatomie sentimentale**, pages préférées (1920).

---

**Le Vieil Homme**, drame en cinq actes (1911, Renaissance).

**Zubiri**, fantaisie en un acte, d'après Victor Hugo (Comédie Royale).

**Le Marchand d'Estampes**, drame en trois actes (1917).

**Les Malefilâtre**, comédie en deux actes (1904, Renaissance).

Ces quatre ouvrages, groupés dans cet ordre et réunis en un volume, paraîtront d'ici peu sous le titre de

## THÉÂTRE D'AMOUR

2<sup>e</sup> Série

---

### PROCHAINEMENT

**L'Amour de Manon**, comédie en cinq actes et en vers.

**La Revanche**, comédie en trois actes.

**Lui et Nous**, comédie en trois actes.

**Les vrais Dieux**, fantaisie byzantine en deux parties.

---

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et la Russie.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

GEORGES DE PORTO-RICHE

---

# THÉÂTRE D'AMOUR



*I<sup>re</sup> SÉRIE*

LA CHANCE DE FRANÇOISE - L'INFIDÈLE  
AMOUREUSE - LE PASSÉ



===== PARIS =====

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE OLLENDORFF

===== 50, Chaussée d'Antin =====

1921

LA PRÉSENTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE

*A quatre cents exemplaires  
sur papier de Hollande, numérotés à la presse.*

N°

# LA CHANCE DE FRANÇOISE

COMÉDIE EN UN ACTE

*Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Libre,  
le 10 décembre 1888;*

*reprise au Gymnase-Dramatique, le 6 février 1889,  
à la Comédie-Française, le 15 décembre 1891,  
au Théâtre des Mathurins, le 9 février 1904  
et à la Comédie-Française, le 17 mai 1906.*



**A**

***MARCEL GIRETTE***

## PERSONNAGES

---

### ARTISTES QUI ONT TENU LES RÔLES

	Théâtre-Libre.	Gymnase.	Théâtre-Français.
	—	—	—
	MM.	MM.	MM.
MARCEL DESROCHES.	H. MAYER.	P. ACHARD.	LE BARGY.
GUÉRIN . . . . .	LAURY.	M. BRÉANT.	LAROCHE.
JEAN . . . . .	ANTOINE.	L. DEBRAY.	FALCONNIER.
FRANÇOISE . . .	M <sup>mes</sup> SIGALL.	M <sup>mes</sup> J. DEPOIX.	M <sup>mes</sup> BERTINY.
MADELEINE . . .	L. MANVEL.	SYLVIAC.	LUDWIG.

### ARTISTES QUI ONT TENU LES RÔLES

	Théâtre des Mathurins.	Théâtre-Français.
	—	—
	MM.	MM.
MARCEL DESROCHES. . .	ANDRÉ CALMETTES.	LEITNER.
GUÉRIN. . . . .	PAUL PLAN.	BOUCHER.
JEAN. . . . .	HENRI.	FALCONNIER.
FRANÇOISE . . . . .	M <sup>mes</sup> JULIETTE MARGEL.	M <sup>mes</sup> MARIE LECONTE.
MADELEINE. . . . .	LOUISE BIGNON.	DUSSANNE.

De nos jours, à Auteuil.

# LA CHANCE DE FRANÇOISE

---

Un atelier. Au fond, une porte ouverte sur un jardin ; à droite et à gauche, deux portes latérales ; à gauche, au dernier plan, une petite porte dérobée. Tableaux sur leur chevalet ; table surchargée de paperasses ; livres, armes, bibelots, divans, etc. — Onze heures du matin.

---



## SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE, MARCEL

FRANÇOISE, seule.

Petite, d'aspect frêle, visage mélancolique et un peu moqueur. — Relevant et baissant tour à tour le store de la fenêtre.

Encore, encore un peu... Ah ! ce soleil !... Comme il est contrariant !... (Avec satisfaction, examinant l'atelier.) Voilà qui est en ordre. (En voulant prendre un livre sur une table, elle fait tomber des papiers.) Allons, bon !... (Remarquant une lettre, parmi celles qu'elle ramasse.) Une lettre... de M. Guérin...

Lisant.

« D'où vient votre silence, mon cher artiste ?... Vous ne me parlez pas souvent de l'imprudente qui a osé devenir la compagne du beau Marcel... La récompensez-vous de sa confiance, de sa témérité ? Vous ressemblez si peu aux autres... Votre légèreté, permettez-moi de dire votre... » (S'interrompant.) Il a écrit le mot... (Reprenant.)

« Votre cynisme me fait trembler... Un an d'absence, voilà bien du temps perdu pour l'amitié. Pourquoi les circonstances nous ont-elles séparés au moment de votre mariage?... Pourquoi la santé de ma femme réclamait-elle si impérieusement le soleil?... Enfin, nous quittons Rome ; et bientôt j'irai vous surprendre à Auteuil... Je suis impatient de vous revoir, impatient surtout de connaître Madame Desroches. Daignera-t-elle accepter ma sympathie ? Prenez garde, Lovelace, je la confesserai. Si je découvre un nuage dans son bonheur, son nouvel ami se fâchera. » (Cessant de lire, tristement à elle-même.) Un ami... je voudrais bien.

MARCEL

Je t'y prends, curieuse, tu lis mes lettres ?

FRANÇOISE

Oh ! une vieille lettre...

MARCEL, raillant.

Celle de Guérin ?

FRANÇOISE

Jel'ai retrouvée là, en rangeant ton atelier.

MARCEL

Alors, petite romanesque, tu es à la recherche d'un ami ?...

FRANÇOISE

Mais oui, j'ai tant de choses à dire, depuis que je suis heureuse.

MARCEL

Et moi, je ne suis donc pas ton ami ?

FRANÇOISE

Toi, tu es l'homme que j'aime. C'est différent.

MARCEL

Plus et moins... (Baillant.) Ah ! je suis fatigué...

FRANÇOISE

Tu es rentré tard ?

MARCEL

A trois heures.

FRANÇOISE

Et bien doucement, méchant.

MARCEL

On a été jalouse ?

FRANÇOISE

Quelle idée ! Je sens si bien qu'au fond tu n'aimes que ta femme.

MARCEL, tristement.

C'est vrai, je n'aime que ma femme, moi, ma femme...

FRANÇOISE, raillant.

Pauvre Marcel !

MARCEL

Je me suis assommé à ce souper. Je ne sais pas pourquoi, tout le monde me dit que j'engraisse.

FRANÇOISE

Hélas ! cela ne t'empêche pas de plaire.

MARCEL

Dieu n'est pas juste.

FRANÇOISE

Il le sera peut-être au Ciel.

MARCEL, s'allongeant sur un canapé.

Tu me pardonnes ma mauvaise tenue, Françoise ?  
Ah ! je ne peux plus veiller. Fini... Tiens, décidément, j'étais...

Il s'arrête.

FRANÇOISE

Tu étais mûr pour le mariage.

MARCEL, se défendant.

Oh ! (Un silence. — Raillant.) Je suis sûr que tu t'entendras avec Guérin. Vous vous ressemblez un peu... Pas de figure.

FRANÇOISE

Moralement ?

MARCEL

Oui, je le flatte.

FRANÇOISE

Alors, voici son signalement : sentimental, sérieux en amitié, honnête homme. Je m'arrange bien.

MARCEL

Ce que c'est que la sympathie. Tu ne l'as jamais vu, et tu le connais.

FRANÇOISE

Depuis combien de temps est-il marié ?

MARCEL

Oh ! il est né marié, celui-là.

FRANÇOISE

Réponds.

MARCEL

Depuis une dizaine d'années, je crois.

FRANÇOISE

Et c'est un bon ménage ?

MARCEL

Excellent.

FRANÇOISE

Quelle femme ?

MARCEL

Très allante.

FRANÇOISE

Quoique vertueuse ?

MARCEL

On le prétend.

FRANÇOISE

Alors, entre madame Guérin et le beau Marcel... rien ?

MARCEL

La femme d'un ami ?

FRANÇOISE

Tu l'aurais épargnée ? (Marcel fait un geste de mauvaise humeur et prend son chapeau.) Tu sors ?

MARCEL

Je déjeune au Cercle.

FRANÇOISE

Bien.

MARCEL

Je suis engourdi. J'ai besoin de prendre l'air.

FRANÇOISE

L'air de Paris.

MARCEL

Tu l'as dit.

FRANÇOISE

Et le travail ?

MARCEL

Je ne me sens pas en veine.

FRANÇOISE

Tu n'as plus que dix jours pour le Salon, jamais tu ne seras prêt.

MARCEL

Bah ! pour le talent que j'ai.

FRANÇOISE

Mais tu en as du talent... c'est connu.

MARCEL

J'en avais...

Un silence.

FRANÇOISE

Tu dînes avec moi ?

MARCEL, attendri.

Certainement. Surtout pas d'idées noires, je t'en prie, je ne déjeune pas... d'une façon particulière...

FRANÇOISE

Te soupçonner ?

MARCEL, reconnaissant.

A la bonne heure. (Un silence. Avec franchise.) Évidemment je ne vais pas toujours où je te dis que je vais. A quoi bon te tourmenter inutilement ? Mais, si tu crois que je fais... ce que je ne dois pas faire, tu te trompes. Je ne suis plus garçon, mon amie.

FRANÇOISE

Encore un peu, voyons !

MARCEL

Va, ne sois pas jalouse : il est mort, enterré, le temps des aventures. Trente-cinq ans, moins de cheveux, un peu de ventre, marié ! On n'a pas tant d'occasions que ça, ma petite.

FRANÇOISE, raillant.

Allons, ne te décourage pas, la chance peut te revenir ; il suffit d'un instant.

MARCEL, navré.

Je n'espère plus.

FRANÇOISE

Marié !... Ah ! tu n'aurais jamais dû être propriétaire, toi, tu étais né locataire.

MARCEL, prêt à sortir, apercevant un pneumatique sur la table, vivement.

Tiens ! un petit bleu, et tu ne me disais rien.

FRANÇOISE

Je ne l'avais pas vu ; Jean l'aura posé là pendant que tu dormais.

MARCEL

Ça vient de Passy, je connais cette écriture... (A part avec surprise.) Madame Guérin... Madeleine ! Tiens ! (Lisant.) « Mon cher ami, je déjeune ce matin chez ma tante de Monglat, à la Muette, comme autrefois. Venez donc me voir avant midi, j'ai à vous entretenir de choses sérieuses. » (Cessant de lire, à part, joyeusement.) Un rendez-vous !... Après trois ans ! Pauvre Guérin !... Non. A présent, ce serait mal. Non.

FRANÇOISE, à part : enchantée.

Il se réveille.

MARCEL, à part.

Ils sont donc revenus ? Françoise a raison, il suffit d'un instant. Chère petite !

FRANÇOISE

Rien d'ennuyeux, au moins ?

MARCEL, malgré lui.

Au contraire.

FRANÇOISE

Ah !

MARCEL, avec embarras.

C'est cette Américaine qui a vu mon tableau... l'autre jour... chez Goupil. Tu te rappelles ? Elle insiste pour l'avoir à dix mille. Ma foi, j'ai envie de le céder... Par le temps qui court...

FRANÇOISE

Tu ferais bien.

MARCEL, lui tendant la dépêche.

Douterais-tu ?

FRANÇOISE

Pas le moins du monde.

Marcel glisse le pneumatique dans sa poche. Un silence.

MARCEL, hésitant à sortir, à part.

Elle est gentille, ma femme, très gentille : un petit bonheur de poche !

FRANÇOISE

Eh bien, tu ne sors plus ?

MARCEL, étonné.

Comment ! tu me chasses ?

FRANÇOISE

Puisque tu déjeunes dehors ; le train part dans quelques minutes.

MARCEL, subitement amoureux.

Est-ce que je suis pressé quand tu es jolie ? Et tu es adorable ce matin.

FRANÇOISE

Tu trouves ?

Un silence.

MARCEL, à part.

C'est curieux, c'est toujours comme ça, chaque fois que j'ai un rendez-vous.

FRANÇOISE

Maintenant, adieu. J'ai assez de toi. Tu déranges mes projets de solitude en restant. Moi qui m'apprêtais déjà à être mélancolique. Il n'y a pas moyen d'être gaie ni triste avec cet homme. Va-t'en.

MARCEL, ôtant son chapeau.

D'abord, je suis chez moi ici, c'est mon atelier. Ta maison est là-bas, au bout du jardin.

FRANÇOISE

Oui, c'est là-bas seulement que tu es marié.

MARCEL, se défendant.

Oh ! (Avec reproche, tendrement.) Dis-moi, Françoise, pourquoi ne veux-tu jamais sortir avec moi ?

FRANÇOISE

Je n'aime pas le monde, tu sais bien.

MARCEL

On me voit toujours seul partout.

FRANÇOISE

Tant mieux pour toi, on te croit garçon.

MARCEL

A t'entendre, les gens mariés ne devraient pas vivre ensemble.

FRANÇOISE

Peut-être te verrais-je plus souvent si nous n'étions pas mariés.

MARCEL

Ce n'est donc pas une joie pour vous, madame, de sortir au bras de votre mari ?

FRANÇOISE

N'est-ce pas aussi une joie de se dire : il est libre, je ne suis pas sa femme, il n'est pas mon mari ; je ne suis pas le devoir, la chaîne, je suis la fantaisie, l'amour. S'il part, c'est qu'il s'ennuie, mais s'il revient, c'est qu'il m'aime.

MARCEL

Tiens, Françoise, tu es forte, toi !

FRANÇOISE

Vraiment ?

MARCEL

Très forte.

FRANÇOISE

Voilà tout ?...

MARCEL

Oh ! Je sais que ta philosophie n'est que le masque de ta résignation. (Un silence.) Tu pleures quelquefois, n'est-ce pas ? quand je ne suis pas là.

FRANÇOISE

Si peu.

MARCEL

Je te rends déjà malheureuse. Ah ! quand tu as le cœur gros, Françoise, ne me le cache pas ; tu feras de moi tout ce que tu voudras avec une larme.

FRANÇOISE

Avec une, oui, mais avec plusieurs ?

MARCEL

Ne ris pas, je suis sérieux, je t'assure. Parbleu ! si je te disais que ma tendresse est aussi profonde que la tienne... je...

FRANÇOISE

Tu mentirais.

MARCEL

C'est égal, il me semble tout de même que je t'adore. Je me sens seul, quand je t'abandonne, j'erre sans but. l'âme en peine. J'ai peur qu'il te soit arrivé quelque chose... Et comme en rentrant, à minuit, j'ouvre ma porte avec une délicieuse émotion !... Est-ce de l'amour, cela ? Tu dois le savoir, toi qui t'y connais.

FRANÇOISE

Cherche.

MARCEL, inconsciemment.

Tu comprends, Françoise, on ne peut pas répondre de soi.

FRANÇOISE

Sans doute.

MARCEL

Personne ne peut dire : J'aime aujourd'hui, j'aimerai demain. Et pas plus toi que les autres.

FRANÇOISE, offensée.

Moi ?

MARCEL

Sais-tu si dans quinze ans ?

FRANÇOISE

Oh ! moi, c'est différent, je ne suis qu'une petite bête, qui aimera le même homme toute sa vie... Mais continue, tu disais... ?

MARCEL

Rien. Que je te veux heureuse, malgré tout, quoi qu'il arrive, quoi que je fasse.

FRANÇOISE

Même si tu me trompais ?

MARCEL, tendrement.

Te tromper ? oh ! jamais... Les autres femmes, je m'en moque. Tu es le bonheur, toi, tu n'es pas le plaisir.

FRANÇOISE

Hélas !

MARCEL

Pourquoi hélas ?

FRANÇOISE

Parce qu'on se passe plus volontiers de bonheur que de plaisir.

MARCEL, tendrement.

Mais la chose fondamentale de ma vie, c'est toi, sache-le bien, c'est toi la préférée. Qu'une femme ose troubler ton repos, et elle aura affaire à moi, je te le pro-

mets! Appelle ça de l'égoïsme, mais ta quiétude m'est nécessaire.

FRANÇOISE

Tu n'as pas besoin de préparer l'avenir, mauvais garnement : il y a longtemps que j'ai fait la part du feu. Je suis toute petite, mais je suis plus vieille que toi.

MARCEL

Tiens, veux-tu que je te dise ? je ne te méritais pas.

FRANÇOISE

Ça, c'est vrai.

MARCEL

Quand je pense que tu aurais pu faire le bonheur d'un brave homme et que...

FRANÇOISE

Et mon bonheur à moi, qui l'aurait fait ?

MARCEL

Tu n'es pas heureuse...

FRANÇOISE

Je ne me suis pas mariée pour être heureuse, je me suis mariée pour t'avoir.

MARCEL

Suis-je stupide ! Ce serait si gentil, si je n'étais qu'un mari fidèle.

FRANÇOISE

Tu le seras, j'en suis sûre.

MARCEL

Vrai, tu crois ?

FRANÇOISE

Je t'en réponds. A quoi bon me tromper, bêta ! Ça me ferait tant de peine, et ça ne t'apporterait pas grand'chose de nouveau.

MARCEL

Tu as raison.

FRANÇOISE

Non, tu ne me tromperas pas. D'abord, moi, j'ai de la chance.

MARCEL, gaiement.

Oh! oui, tu as de la chance, petite; tu ne sais pas comme tu en as!

FRANÇOISE, coquette.

Raconte?

MARCEL

Es-tu folle?

FRANÇOISE

J'ai couru des dangers, hein?

MARCEL

Eh bien, oui! parfois je m'imagine que le bonheur n'est pas là, dans ces yeux malins, et j'essaye d'aimer une autre femme; je me monte la tête pendant quinze jours, je me crois amoureux; mais dès que je flaire ma réussite, quand va sonner l'heure des réalisations, je recule, je me dérobe, j'échappe: la chance de Françoise! Au fond, vois-tu, je ne suis qu'un commenceur. Ce qui te sauve, je ne le comprends pas moi-même. Tantôt c'est une bêtise que lâche la femme exceptionnelle, tantôt c'est une parole divine que tu as su trouver; et quelquefois aussi, il faut bien en convenir, une chose insignifiante, un rien. Tiens, mercredi, j'ai manqué le train et je suis rentré dîner avec toi. Enfin, je ne sais pas quoi, moi: la chance de Françoise!

FRANÇOISE

Alors, ce n'est pas pour aujourd'hui, dis?

MARCEL

Ni pour demain, et je te donne ma journée, et je ferme ma porte.

FRANÇOISE

N'est-ce pas que tu es heureux ? Ah ! si seulement une petite tête blonde était là, je te tiendrais tout à fait.

MARCEL, lui plantant un baiser derrière l'oreille.

Dépêche-toi, paresseuse.

FRANÇOISE

Je ne suis pas jolie, mais j'ai des petits coins.

MARCEL

Tu n'es pas jolie ?

FRANÇOISE

Non, et pourtant je méritais de l'être.

MADELEINE, au fond.

Pardon...

Françoise jette un cri et s'échappe par la droite, sans reconnaître la personne qui vient d'entrer.

## SCÈNE II

MARCEL, MADELEINE

MARCEL, étonné.

Madeleine !

Un silence.

MADELEINE, gaiement.

Ah ! c'est comme ça que vous me trompez, vous !

MARCEL

Ma chère, si vous croyez que depuis trois ans...

MADELEINE

Je vous demande pardon d'avoir interrompu votre tête-à-tête, mon cher Marcel, mais votre porte était ou-

verte, et je n'ai rencontré aucun domestique sur mon passage.

MARCEL

Vous êtes toujours la bienvenue chez moi.

MADELEINE

Elle est bien faite, votre femme.

MARCEL

N'est-ce pas ?... Voulez-vous me permettre de vous la présenter ?

MADELEINE

Plus tard ; c'est vous que je viens voir.

MARCEL

Voilà une visite qui a lieu de me surprendre.

MADELEINE

Surtout après ma dépêche de tout à l'heure. J'ai préféré ne pas vous déranger.

MARCEL, déçu.

Ah !

MADELEINE

Oui.

MARCEL

Alors ?

MADELEINE

Non.

MARCEL

Je regrette... (Lui baisant la main.) C'est égal, je suis content de vous serrer la main.

MADELEINE

Vous avez gardé le même atelier, je vois.

MARCEL

Vous avez une mine charmante, à présent.

MADELEINE

Vous êtes toujours joli garçon.

MARCEL

Vous aussi.

MADELEINE

J'ai vingt-huit ans.

MARCEL

Votre mari en a cinquante, ça vous rajeunit. Mais depuis quand êtes-vous revenus ?

MADELEINE

Depuis huit jours.

MARCEL

Et je n'ai pas encore vu Guérin ?

MADELEINE

Vous ne perdrez rien pour attendre.

MARCEL

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MADELEINE, tranquillement.

Des choses ennuyeuses... Vous savez comme il est jaloux. Eh bien, hier, pendant que j'étais sortie, il a fouillé dans mes tiroirs...

MARCEL

Et naturellement il a trouvé des lettres.

MADELEINE

Les vôtres, mon ami.

MARCEL

Les miennes ?

MADELEINE

Oui... (Mouvement de Marcel.) D'anciennes lettres.

MARCEL

Vous les avez gardées ?

MADELEINE

Un homme célèbre ! Évidemment.

MARCEL

Sapristi !

MADELEINE

Ingrat !

MARCEL

Pardon...

MADELEINE

Vous devinez l'explication qui a suivi cette découverte : mon bon Marcel, je vais me séparer.

MARCEL

Tu te... ? Vous vous séparez ?

MADELEINE

Ne me plaignez pas trop. Après tout, me voilà libre... presque heureuse.

MARCEL

Quelle résignation !

MADELEINE

Seulement...

MARCEL

Il y a un seulement ?

MADELEINE

Il va vous envoyer ses témoins.

MARCEL, gaiement.

Un duel entre nous?... Aujourd'hui ? Ce n'est pas sérieux.

MADELEINE

Je crois qu'il veut vous tuer.

MARCEL

Après trois ans ? Comme il y va ! D'abord, il n'en a pas le droit.

MADELEINE

Il y a prescription ?

MARCEL

Eh ! trois ans, c'est trois ans.

MADELEINE

Au fait, vous avez raison. Aujourd'hui, vous n'aimez plus sa femme, et vous aimez la vôtre. Les temps son, changés. Maintenant, vous avez un bonheur à vous. Je comprends votre indignation.

MARCEL

Que voulez-vous ? on commence sur les barricades et l'on finit...

MADELEINE

On finit dans le gouvernement... Dites donc, Marcel il arrive tard, mon mari, mais il arrive au bon moment.

MARCEL

Méchante !

MADELEINE

Dame, si l'histoire est ancienne pour vous, pour lui, elle est nouvelle.

MARCEL

Ne parlons pas de lui.

MADELEINE

Il vous intéresse à présent ?

MARCEL

Je n'avais pas prévu son chagrin.

MADELEINE

Il faudra lui exprimer votre compassion, quand vous le verrez.

MARCEL

Sur le terrain ?

MADELEINE

Ailleurs...

MARCEL

Où alors ? chez moi ?

MADELEINE

Mon cher, il tient peut-être à vous dire ce qu'il a sur le cœur.

Un silence.

MARCEL, à part, avec ennui.

Diab!e !... Et Françoise ? (Un silence.) Bah ! Un duel ! Et puis, je peux bien risquer ma vie pour vous... qui avez tant de fois risqué la vôtre pour moi.

MADELEINE

Le fait est... hein ? J'étais moins prudente que vous dans ce temps-là.

MARCEL

Vous ne me dites pas tout, Madeleine. Quelle idée a donc pris à votre mari d'inspecter vos tiroirs ?

MADELEINE

Voilà !

MARCEL

Voyons, ce n'est pas moi qui ai pu provoquer ce mouvement de jalousie. Hélas ! il y a longtemps que je ne mérite plus sa haine. Sont-ce bien mes lettres qu'il cherchait ?

MADELEINE

Ça, ça ne vous regarde pas.

MARCEL

Je paye pour un autre ?

MADELEINE

J'en ai peur.

MARCEL

C'est complet.

MADELEINE

Pardonnez-moi.

MARCEL, avec reproche.

Comment, vous le trompez !

MADELEINE

Décidément, vous feriez un ami parfait aujourd'hui.

MARCEL

Alors, vous avez un amant, là, tout de bon ?

MADELEINE

Un second amant ! ce serait honteux, n'est-ce pas ?

MARCEL

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

MADELEINE

Vous riez, vous ?

MARCEL

Vous savez, moi, le chagrin des autres !... Allons, pas d'amertume.

MADELEINE

Ça vous donnerait des remords.

MARCEL

Ah ! Madeleine, pourquoi ne suis-je plus coupable, quand je vous retrouve si jolie ?

MADELEINE

C'est votre faute. On garde ce qu'on a, tant pis pour vous.

MARCEL

J'ai cru que vous en aviez assez, moi... Vous deveniez très inexacte.

MADELEINE

Ah ! vous ne saurez jamais combien j'ai souffert. J'ai pleuré comme une sotte.

MARCEL

Pas longtemps?

MADELEINE

Trois mois. Quand je pense que je vous ai aimé, et que me voilà insensible devant vous... Vous ressemblez à tout le monde maintenant, mon ami. Comme la vie est déconcertante ! On se rencontre, on commet toutes les folies et toutes les infamies pour se connaître complètement, et puis un jour vient où l'on ne se connaît plus. Au tour d'un autre !

MARCEL

Au tour d'une autre !

MADELEINE

Tenez, j'aurais bien mieux fait... (Mouvement de Marcel. Mais oui, puisque je devais vous oublier.

MARCEL

Bah ! Ce n'est plus, mais ça a été. Le plaisir que nous avons eu valait bien le regret que nous avons.

MADELEINE

Ce diable d'homme aussi ! il ne peut pas voir une femme sans avoir de mauvaises pensées.

MARCEL

Ah ! pardon, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est...

MADELEINE

N'importe. C'est fini, c'est fini, n'en parlons plus.

MARCEL

Ah ! si, parlons-en, au contraire ; maudissez-moi, Madeleine, je le mérite.

MADELEINE

Voulez-vous vous taire, homme marié... Si votre femme vous entendait !

MARCEL

Ma femme, écouter?... Chère petite!... Elle a bien trop peur de ce que je peux dire.

MADELEINE

Chère petite... Est-il cynique avec ses attendrissements ! Parions que vous courez déjà.

MARCEL

Non, ma chère, non.

MADELEINE

Blagueur !

MARCEL

Sérieusement, j'en suis plus étonné que vous ; mais c'est ainsi.

MADELEINE

Comment faites-vous, alors ?

MARCEL

Je me contente de ma femme.

MADELEINE

Vous êtes sage, vous ?

MARCEL

Je suis léger et compromettant, voilà tout.

MADELEINE

C'est drôle, vous avez pourtant l'air disponible.

MARCEL

Madeleine, vous êtes la première qui me donniez une vraie tentation.

MADELEINE

Pas possible ?

MARCEL

Et je suis prêt à succomber !

MADELEINE

Je vous remercie de penser à moi, mon ami, je vous en suis très reconnaissante; mais, pour l'instant, ça ne me dit pas.

MARCEL

En êtes-vous sûre?

MADELEINE

Plus tard, nous verrons, je réfléchirai, on ne peut pas savoir; j'en doute cependant: vous n'auriez pas grande chance de me plaire aujourd'hui, vous avez une bonne figure honnête; et puis, je le devine, vous ne devez plus être amusant. Non, tenez, non.

MARCEL

Pourtant, Madeleine...

MADELEINE

Ne m'appellez pas Madeleine.

MARCEL

Madame Guérin! Madame Guérin, si je vous avouais que votre petit bleu m'a bouleversé. Je l'ai lu en tremblant...

MADELEINE

Devant votre femme peut-être?

MARCEL

Et c'était exquis...

MADELEINE

Débauché!

MARCEL

Comme vous me connaissez!

MADELEINE

Fat!

MARCEL

Je vous adore.

MADELEINE

Mais non, c'est une idée. Vous vous figurez ça parce que je représente quelque chose de défendu, et puis je suis presque nouvelle à présent.

MARCEL

Ah! ne me faites pas douter de mes sentiments.

MADELEINE

Songez à vos devoirs, mon ami; songez...

MARCEL

A mes enfants? Je n'en ai pas.

MADELEINE

A votre femme, tout simplement.

MARCEL, désolé.

Vous me parlez toujours de ma femme!

MADELEINE

Aimez-la bien, mon cher, et si mon mari ne vous tue pas demain, croyez-moi, restez tranquille. Vous êtes fait pour la vertu maintenant, ça se voit tout de suite. Je vous flatte en vous traitant de libertin. Vous n'êtes qu'un dégoûté du bonheur, voilà tout.

MARCEL, cherchant à l'embrasser.

Ah! Madeleine, si vous vouliez...

MADELEINE, se dérobant.

Est-ce que vous devenez fou?

MARCEL

Excusez-moi, je ne suis pas encore déshabitué... Au moins... si l'on me tue, que ce soit pour quelque chose.

MADELEINE

Pauvre garçon!

MARCEL

Un bon mouvement avant ma mort. Ce duel va vous compromettre horriblement : voyons, puisque tout le monde le dira demain, qu'est-ce que ça vous fait?

MADELEINE

Ça m'ennuie.

MARCEL

Menteuse.

MADELEINE

Je ne vous aime pas.

MARCEL

Moi, j'aime le poulet, je n'ai pas besoin que le poulet m'aime.

MADELEINE

Vous m'agacez à la fin. Je vous défends de me toucher. Il voudrait me rendre infidèle à tout le monde, cet être-là... Jamais de la vie. (Tentée.) Et pourtant!... non, ce serait trop bête. Adieu.

MARCEL, l'embrassant au passage.

Pas avant...

MADELEINE

Ah ! mon chapeau est dérangé. Comme vous êtes devenu gauche. (Cherchant à se dégager.) Voyons, lâchez-moi donc !

MARCEL, plaisantant.

Vous lâcher ? Oui, dans quelques jours.

MADELEINE

Adieu. Mon mari n'aurait qu'à survenir...

MARCEL

Et vous avez peur ?

MADELEINE

Oui, j'ai peur ! J'ai peur qu'il me pardonne.

MARCEL

Une minute encore.

MADELEINE

Non ! et puis je n'ai pas le temps... Je pars ce soir...

MARCEL

Vous partez ?

MADELEINE

Pour Londres.

MARCEL

Avec l'autre ?

MADELEINE

Je l'espère bien.

MARCEL

Qui sait ? Il vous attend peut-être en ce moment chez madame de Montglat, chez votre tante...

MADELEINE

Et ils font un bridge ensemble...

MARCEL

Comme moi. Quelle famille !

MADELEINE, prête à sortir.

Je passe par l'entrée des modèles, comme autrefois !

MARCEL

Ah ! tenez, si j'étais garçon, vous ne me quitteriez pas de la sorte, et vous manqueriez votre train ce soir, je vous le garantis.

MADELEINE

Vous avez beau regarder cette chaise longue, non, mon cher : pas aujourd'hui.

MARCEL

Dans une heure, je suis chez Mme de Montglat.

MADELEINE

Prenez garde, je vous fais recevoir par votre successeur.

MARCEL

Eh bien, je verrai si vous avez encore du goût.

MADELEINE

Décidément, tous les hommes sont des... Je dirai le mot quand je serai sortie...

Elle s'échappe par la porte dérobée.

MARCEL, seul.

Tous les hommes sont... ! Si nous n'étions pas ainsi les femmes s'ennuieraient joliment !

Il se dispose à la suivre.

### SCÈNE III

MARCEL, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Qu'est-ce que c'est que cette femme bien tournée, qui sort de chez toi ?

MARCEL, avec embarras.

Mme Jackson, mon Américaine.

FRANÇOISE

Eh bien ?

MARCEL

Mon tableau?... Il est vendu.

FRANÇOISE

Dix mille ? Tu vas bien... Ça te contrarie ?...

MARCEL

Quelle idée !

Il prend son chapeau.

FRANÇOISE, avec jalousie.

Tu me quittes ?

MARCEL

Je vais jusque chez Goupil l'avertir.

FRANÇOISE

Alors, je déjeune seule, décidément ? (Marcel s'arrête un instant devant la glace.) Tu es bien, je t'assure.

MARCEL, se retournant.

Mais...

FRANÇOISE

Oh ! tu réussiras...

Un silence.

MARCEL, content malgré lui.

Quelle folie te passe encore par la tête ? (A part.) Si elle allait me porter bonheur ! (Avec reproche.) Voyons, Françoise...

FRANÇOISE

Je plaisantais.

MARCEL, prêt à sortir.

Pas de tristesse, entends-tu ? je n'aime pas ça.

FRANÇOISE

C'est défendu...

MARCEL, avec attendrissement, à part, sur le seuil de la porte.

Pauvre petite !... Bah !... j'échouerais peut-être.

Il sort par la gauche.

## SCÈNE IV

FRANÇOISE, puis JEAN

FRANÇOISE.

Où va-t-il ? A un rendez-vous, sans doute. Mon Dieu, si c'était vrai ! Est-ce que je n'aurais pas de chance aujourd'hui ? Et tout à l'heure il rentrera souriant, satisfait de lui-même. Je lui parle toujours de ma résignation, est-ce qu'il y croirait, par hasard ? Il faudra donc que tous les jours je doute et me tourmente.

Jean entre, tenant à la main une carte de visite.

JEAN

Monsieur n'est pas là ?

FRANÇOISE

Donnez.

Elle prend la carte.

JEAN

Ce monsieur attend, madame.

FRANÇOISE

Faites entrer. Vite.

Jean sort.

Guérin paraît au fond ; en apercevant Françoise, il hésite à entrer.

## SCÈNE V

FRANÇOISE, GUÉRIN

FRANÇOISE, gracieusement.

Entrez, monsieur ; je ne vous ai jamais vu, mais je vous connais déjà beaucoup.

GUÉRIN, contraint.

Madame, je vous remercie ; je pensais trouver M. Desroches chez lui. Je me retire.

FRANÇOISE

Je vous en prie.

GUÉRIN

Il est de si bonne heure, je crains d'être indiscret.

FRANÇOISE

Indiscret, vous, chez Marcel ? Non.

GUÉRIN

Madame...

FRANÇOISE

Mon mari va rentrer, monsieur.

GUÉRIN, vivement.

Ah !

FRANÇOISE

Voulez-vous l'attendre seul, ici, dans son atelier ?

GUÉRIN

En vérité, madame, j'aurais mauvaise grâce à refuser.

FRANÇOISE

Voilà des journaux, des revues, je vous laisse. (Prête à sortir.) C'est égal, on a de la peine à vous retenir.

GUÉRIN

Pardonnez-moi, madame. (A part, avec ironie.) Elle est charmante, c'est dommage.

Après avoir remonté la scène, Françoise revient tout à coup sur ses pas.

FRANÇOISE

Cela vous semble étrange, n'est-ce pas, monsieur, de voir une femme installée dans cet atelier de garçon, installée chez elle ?

GUÉRIN

Mon Dieu, madame...

FRANÇOISE

Avant de vous laisser seul, car je vais vous laisser, il faut que vous sachiez que cette femme est très contente de vous savoir à Paris.

GUÉRIN

Nous sommes arrivés cette semaine.

FRANÇOISE

Et vous êtes déjà là, c'est bien.

GUÉRIN

Il y a si longtemps que je n'ai vu Marcel...

FRANÇOISE

Un an.

GUÉRIN

Et depuis, beaucoup de choses se sont passées.

FRANÇOISE

Vous le retrouvez marié...

GUÉRIN

Et heureux.

FRANÇOISE

Heureux !...

GUÉRIN

Cher Marcel ! Ah ! j'ai hâte de lui serrer la main.

FRANÇOISE

Vous n'avez pas oublié mon mari, monsieur. Je vous remercie.

GUÉRIN, avec ironie.

Comment ne pas aimer un cœur si loyal ?

FRANÇOISE

Et moi, il va falloir m'aimer un peu aussi ?

GUÉRIN

C'est déjà fait.

FRANÇOISE

Vraiment, vous pensez tout ce que vous écrivez ?

GUÉRIN

Oui, madame.

FRANÇOISE

Prenez garde. Ce matin, je relisais une lettre de vous, une lettre où vous me promettiez votre appui. (Lui tendant la main.) Nous serons très amis, n'est-ce pas ?

GUÉRIN, après une longue hésitation, mettant sa main dans celle de Françoise.

Très amis, oui, madame.

FRANÇOISE

Parole ?

GUÉRIN, contraint.

Parole.

FRANÇOISE, s'asseyant.

Alors, je ne vous quitte plus. Causons, asseyez-vous. (Mouvement de Guérin.) Nous avons tant à nous dire. Parlons de vous d'abord.

GUÉRIN, forcé de s'asseoir

De moi ?... mais...

FRANÇOISE

Oui, de vous.

GUÉRIN, vivement.

Non, de votre grand bonheur, plutôt...

FRANÇOISE

De mon grand bonheur...

GUÉRIN

Parlons de votre existence, de celui que vous aimez...  
J'ai besoin de connaître toute la joie de la maison.

FRANÇOISE

Les gens heureux n'ont rien à raconter.

GUÉRIN

Et vous n'avez pas de peine, je suppose ?

FRANÇOISE

Oh ! non, pas encore.

GUÉRIN

En effet, quels chagrins pourriez-vous avoir ? Aujourd'hui, vous vivez à côté de Marcel, ce Marcel qu'on ne voulait pas vous donner, paraît-il ? La vie ne vous doit plus rien.

FRANÇOISE, tristement.

Oui, ma félicité est absolue... Jamais je n'aurais cru que la bonté d'un homme pouvait rendre une femme aussi heureuse.

GUÉRIN

La bonté ?

FRANÇOISE

Sans doute.

GUÉRIN

Vous voulez dire l'amour, madame.

FRANÇOISE

Oh ! l'amour de Marcel !...

GUÉRIN

De la tristesse ?

FRANÇOISE

Non.

GUÉRIN, avec curiosité.

Parlez. Ne dois-je pas être votre ami ?

FRANÇOISE

Sérieusement, monsieur, vous qui le connaissez, comment voulez-vous qu'il soit amoureux de moi... très amoureux? Est-ce que c'est possible! Il me laisse l'aimer, voilà tout, et je n'en demande pas davantage.

GUÉRIN

Pas davantage?

FRANÇOISE

Prions Dieu que ce genre de bonheur continue... (Mouvement de Guérin.) Je ne suis pas comme les autres femmes, moi. Je n'attends rien de mes droits, mais tout de sa tendresse. Il est libre, je ne le suis pas, j'en conviens. Qu'importe! pourvu qu'il me garde.

GUÉRIN

Vous avez peur, madame?

FRANÇOISE

Oui, j'ai peur. Ma joie n'est pas une joie insolente, allez. C'est une joie qui tremble... Si je vous disais...

GUÉRIN

Dites.

FRANÇOISE

Plus tard... Ah! je plains celui qui aime et que l'on fait souffrir...

GUÉRIN, frappé.

Vous?

FRANÇOISE

Je suis pour les jaloux, je suis pour les trahis...

GUÉRIN, à part, ému pour la première fois.

Pauvre enfant! (Sincèrement.) Vous n'êtes pas sûre de lui, n'est-ce pas?

FRANÇOISE, s'animant.

Marcel, c'est Marcel. Admettons qu'il m'aime aujourd'hui, je veux bien le croire... Demain, m'aimera-t-il? Est-ce qu'il en sait lui-même quelque chose? N'est-il pas à la merci de sa fantaisie? du temps qu'il fait ou de la femme qu'il rencontre? Hélas! je n'ai que vingt ans, je ne suis pas toujours prudente. Le bonheur, c'est très difficile.

GUÉRIN

Oui. (A lui-même.) Oui... (A Françoise.) Mais vous êtes trop sincère peut-être?

FRANÇOISE

Je le sens bien, et pourtant, quand j'essaye de lui cacher un peu de mon adoration, il devient tout à coup indifférent, je ne dirai pas méchant, mais comme délivré du souci d'être bon.

GUÉRIN

Vous en êtes là!

FRANÇOISE

Marcel, voyez-vous, ne peut pas s'habituer à cette idée que c'est fini, qu'il est marié pour toujours, comme un autre homme. J'ai beau lui répéter le contraire, m'effacer, me faire toute petite, ma seule présence suffit à lui rappeler que maintenant il est enchaîné... Ainsi, par exemple... (S'arrêtant.) Je suis confuse de vous raconter ces choses...

GUÉRIN

Je vous en prie.

FRANÇOISE, avec amertume.

Le soir, il aime à sortir seul, sans moi. Il me connaît assez pour savoir que son absence va me rendre triste, et, du bout des lèvres, par acquit de conscience, il me propose de l'accompagner. Malgré tous mes raisonne-

ments, je suis bien contente quand il m'emmène, et quelquefois j'accepte. A peine serons-nous dehors, je comprendrai ma faute. Il sera d'humeur agressive, je sentirai que je lui pèse, et, lorsque nous rentrerons, il ne manquera pas de laisser échapper qu'il a perdu sa liberté, puisqu'il s'est embarrassé de moi par faiblesse, lorsqu'il avait envie de sortir seul.

GUÉRIN, interrompant.

Et quand il sort sans vous...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Oh! alors, je me tourmente, pendant de longues heures. Je me demande où il est, je m'imagine qu'il ne reviendra pas, et quand la porte s'ouvre, quand je l'entends, à la joie folle qui me bouleverse se mêle l'angoisse de l'explication inévitable. Je me suis promis pourtant de ne montrer ni jalousie, ni calme affecté. Mon visage est tranquille, mes paroles sont mesurées. Rien ne me trahit; mais, hélas! sa tendresse habile et charmante a bientôt fait de confesser mes inquiétudes, et, dès que j'ai tout dit, il s'arme de mes aveux pour me démontrer mes torts. Et, les soirs où je ne parle pas, malgré ses provocations, où je suis plus adroite; ces soirs-là, il me punit de ma sécurité apparente, en me confiant ses escapades, ses tentations: il a rencontré une amie d'autrefois, une femme d'esprit, qui n'était pas jalouse, ou bien il rentre tard sans doute, mais il faut lui pardonner; un peu plus il ne rentrait pas... Une bonne fortune dont il n'a pas voulu profiter!... Et mille choses semblables; car, s'il aime à jeter le doute dans mon cœur, il aime aussi à l'éclairer.

GUÉRIN

Pauvre enfant!

FRANÇOISE

Voilà mon existence; mon bonheur vit au jour le jour.

(Avec révolte.) Encore si j'avais le droit d'être triste ! Mais il faut que je sois souriante, il faut que je reste heureuse quand même, non seulement en sa présence, officiellement, mais jusqu'au fond de l'âme, afin qu'il puisse me trahir sans remords, si c'est son bon plaisir.

Elle fond en larmes.

GUÉRIN, se levant.

L'égoïste !

FRANÇOISE

Souffrir... n'est-ce pas reprocher ?

GUÉRIN

Ah ! je vous plains, madame, je vous comprends mieux que personne. J'ai connu des douleurs pareilles à la vôtre. J'en sais même de plus grandes, d'inconsolables.

FRANÇOISE

Si vous me comprenez, monsieur, conseillez-moi. Vous le voyez, j'ai besoin de vous.

GUÉRIN, brusquement ressaisi par la réalité.

Moi, votre appui, moi ? (A part.) Non.

FRANÇOISE

Vous m'avez offert votre amitié. Eh bien, l'heure est venue, je la réclame.

GUÉRIN

Ah ! madame, pourquoi vous ai-je vue ? pourquoi vous ai-je écoutée ?

FRANÇOISE

Qu'est-ce qui peut vous le faire regretter ?

GUÉRIN

Rien, madame, rien.

FRANÇOISE

Expliquez-vous, monsieur. Parlez, vous me faites peur.

GUÉRIN

Ne pleurez pas, mon enfant... je ne vous apporte aucun chagrin, je vous le jure... Votre mari vous aime mal, mais il vous aime... C'est de la jalousie, tout cela... Et d'ailleurs, pourquoi vous tromperait-il? Ce serait trop injuste...

FRANÇOISE, s'exaltant peu à peu.

Trop injuste! oui, vous avez raison, monsieur, car, enfin, convenez-en, si sceptique, si blasé que soit un homme, n'est-ce pas quelque chose pour lui que de pouvoir se dire : « J'ai rencontré une amie sûre en ce monde de déceptions. J'ai là, dans un coin, une créature qui m'adore humblement, et dont la tendresse est toujours prête à me trouver des excuses. Cette créature porte mon nom avec orgueil, avec étonnement; quoi que je fasse, sa droiture ne faillira jamais. J'ai été sa première pensée et je resterai son unique amour. » Oh!... Voyons, monsieur, convenez-en, quand un homme peut se dire tout cela, n'est-ce pas le bonheur?

GUÉRIN, éclatant en sanglots.

Oh! oui, c'est le bonheur.

FRANÇOISE

Vous pleurez!

Un silence

GUÉRIN

Ma femme... m'a trompé.

FRANÇOISE

Ah!... (Un silence.) Et Marcel...

GUÉRIN

Votre amour n'est pas en cause... Hier, j'ai trouvé des lettres dans un tiroir, de vieilles lettres, voilà tout. Vous n'étiez pas encore sa femme. C'est de l'histoire ancienne,

FRANÇOISE, à part.

Qui sait?

GUÉRIN

Pardonnez-moi, madame. C'est votre douleur qui a fait éclater la mienne. En me montrant le bonheur que vous pouvez donner, vous m'avez rappelé celui que j'ai perdu.

FRANÇOISE

Alors, vous êtes venu pour provoquer mon mari?

GUÉRIN

Madame...

FRANÇOISE

Vous allez vous battre? Répondez.

GUÉRIN

Ma vie est défaite maintenant... il faut...

FRANÇOISE

Je ne vous demande pas d'oublier, monsieur.

GUÉRIN

Vous ne trouvez pas que j'aie le droit...?

FRANÇOISE

Taisez-vous.

GUÉRIN

Eh bien, non, je ne vous le tuerai pas ; vous l'aimez trop, je ne peux pas. Car, en le frappant, je vous atteindrais, et ce serait une injustice. Vous ne méritez pas de souffrir, vous n'avez trahi personne, vous. La joie, vous venez de me l'apprendre, est aussi sacrée que le malheur. Je ne me vengerai pas.

FRANÇOISE

Ah ! monsieur.

GUÉRIN

Qu'il vive, cet homme qui m'a tout pris, puisqu'il vous est nécessaire ; gardez-le... A lui d'anéantir votre bonheur, s'il l'ose... Moi, je ne commettrai pas cette impiété. Adieu, madame, adieu.

Guérin sort par le fond. Françoise tombe assise. Un long silence. Marcel entre par la porte dérobée.

## SCÈNE VI

FRANÇOISE, MARCEL

MARCEL, à part avec dépit.

Elle a refusé de me recevoir !

FRANÇOISE, froidement.

Ah ! c'est toi.

MARCEL, avec humeur.

Oui, c'est moi. (Un silence. Allant à elle et devinant.) Tu as pleuré ; tu as vu Guérin... ? Il est venu.

FRANÇOISE

Marcel...

MARCEL

Comment ! Il a osé te dire...

FRANÇOISE

Tu ne le reverras plus.

MARCEL, stupéfait.

Nous ne nous battons pas ?

FRANÇOISE

Il renonce à te demander raison.

MARCEL

Merci.

FRANÇOISE

Sois tranquille, j'ai pris soin de ta dignité... Nous étions là... Je lui racontais ma vie depuis un an... Comme nous nous aimions... Alors, il s'est mis à pleurer... Et, quand j'ai su la vérité, il est parti pour ne pas détruire mon bonheur.

MARCEL

Et je suis bien lâche d'avoir trompé ce brave homme, de l'avoir trompé dans le temps, et tu me condamnes ?

FRANÇOISE

Marcel !

MARCEL

Ah ! vous êtes de grandes âmes tous les deux... Ma parole d'honneur, je vous admire.

Il fait quelques pas pour sortir.

FRANÇOISE, incrédule.

Où vas-tu ? Le provoquer ?

MARCEL, revenant sur ses pas ; avec colère,

Est-ce que je peux, maintenant ? Après ce que tu as fait... ce serait absurde, ridicule. Que diable avais-tu besoin de te mêler de mes histoires ! Justement, j'étais furieux et je n'aurais pas été fâché d'une affaire.

FRANÇOISE

Tu es furieux ?

MARCEL

Dame !

FRANÇOISE

Pourquoi donc ?

MARCEL, entre les dents.

Ça, c'est mon secret. Chacun a ses ennuis, ses affronts... Moi aussi, j'ai peut-être de la peine. Tiens ! ce monsieur a bien fait de ne pas se trouver sur mon chemin.

FRANÇOISE

Comment oses-tu te souvenir, quand il consent à oublier ?

MARCEL

Est-ce que tu sais si je n'avais pas une raison particulière pour me battre ? Une raison légitime, et que tu ne peux connaître.

FRANÇOISE, vivement.

Tu te trompes, mon ami. Cette raison, je la devine parfaitement.

MARCEL

En vérité ?

FRANÇOISE

Oui, je la connais.

MARCEL, éclatant.

Ah ! nous y voilà ! Tu n'avais pas encore approfondi les choses.

FRANÇOISE

Oui, je les approfondis, et ta méchanceté me prouve que je n'ai pas tout à fait tort.

MARCEL

Ah ! le mariage !

FRANÇOISE

Ah ! le devoir !

MARCEL

J'aime madame Guérin, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE

Je ne dis pas cela.

MARCEL

Tu le penses.

FRANÇOISE

Et quand je le penserais ? Où serait le crime ? Tu l'as

aimée, cette femme... Tu l'as peut-être revue... il n'y a pas longtemps... Est-ce que je sais où tu vas, moi? Tu ne me racontes pas tout.

MARCEL

Je t'en raconte beaucoup trop.

FRANÇOISE

C'est mon avis.

MARCEL

Jalouse !

FRANÇOISE

Bourgeoise, si tu veux. Allons, conviens-en, mon cher Marcel, madame Guérin n'est pas étrangère à ton exaspération ?

MARCEL

Eh bien, oui, je l'aime, je l'adore. Et je voulais me battre à cause d'elle. Es-tu contente, maintenant ?

FRANÇOISE

Il fallait commencer par là, mon ami, je ne t'aurais pas retenu une minute.

Elle fond en larmes.

MARCEL

Elle pleure, elle pleure : voilà ma liberté !

FRANÇOISE, avec amertume.

Ta liberté? je ne souffrais pas, quand je te l'ai promise.

MARCEL

Voilà ta résignation !

FRANÇOISE

Tu connaissais la vie, et moi je l'ignorais. Tu n'aurais jamais dû l'accepter, cette résignation.

MARCEL

Tiens ! tu es comme les autres.

FRANÇOISE, s'animant de plus en plus.

Est-ce que la douleur ne nous fait pas toutes pareilles

MARCEL

Je le vois.

FRANÇOISE

Que veux-tu ? Tant qu'on n'a pas connu le bonheur on est prête à tous les sacrifices, mais une fois qu'on le tient, on ne consent plus à être malheureuse.

MARCEL

Sans doute, sans doute, mais il ne faut pas se montrer trop exigeante !

FRANÇOISE

Un peu de patience, mon cher : je ne suis pas encore arrivée à cet état de scepticisme et de complicité que tu souhaites chez ta femme, et dont je me croyais si proche. Mais ce jour viendra bientôt, je te le jure. Calme-toi, dans quelque temps je serai parfaite.

MARCEL, ému.

Je n'en demande pas tant.

FRANÇOISE, dissimulant sa peine.

Je suis stupide de me révolter ; tu as raison, il ne faut pas se montrer trop exigeante.

MARCEL

Évidemment !

FRANÇOISE

A quoi bon ? Je serai bien avancée quand, par ma gaucherie ou mon intolérance, j'aurai perdu mon seul bien.

MARCEL, s'accusant.

Un triste compagnon !...

FRANÇOISE

Pas toujours.

MARCEL, galamment.

Tu conviens qu'à de certaines heures...

FRANÇOISE

Je n'ai pas envie de rire.

MARCEL, avec tendresse, tombant à ses pieds.

Mais aussi, tu me fais dire des choses que je ne pense pas. Je suis un bon garçon, moi. Je ne t'ai pas trompée, non, je n'aime que toi au monde, tu le sais bien ; demande à toutes les femmes.

Un silence.

FRANÇOISE, riant à travers ses larmes.

Le meilleur des maris !... Tu ne vas pas sortir ? Tu restes ?

MARCEL, dans les bras de Françoise.

Est-ce que je peux m'en aller, maintenant que je suis là ?... Et puis tu es si jolie lorsque...

FRANÇOISE

Je suis jolie quand j'ai de la peine.

MARCEL

Ne pleure pas.

FRANÇOISE

Je te pardonne.

MARCEL

Attends, je ne me suis pas encore confessé.

FRANÇOISE

Ne me dis rien.

MARCEL

Je serai sincère.

FRANÇOISE

Oh ! je préfère que tu mentes.

MARCEL

D'abord, lis cette dépêche, celle de ce matin.

FRANÇOISE, étonnée.

De madame Guérin ?

MARCEL

C'est elle que tu as aperçue tout à l'heure. Oui... Elle venait tranquillement m'annoncer...

FRANÇOISE

Que son mari avait trouvé tes lettres.

MARCEL

Et qu'elle partait pour l'Angleterre avec son amant.

FRANÇOISE

Elle s'est consolée ?

MARCEL

Énormément.

FRANÇOISE

Pauvre Marcel ! Et tu as couru chez elle pour l'empêcher de partir ?

MARCEL

Ma fatuité a été punie. On ne m'a pas reçu.

FRANÇOISE

Alors, il n'y a plus que moi qui t'aime ?... Quel bonheur !

MARCEL

Mais je tuerai ton amour avec mes folies.

FRANÇOISE, gravement.

Oh ! ça, je t'en défie.

MARCEL, penaud.

Dis donc, je n'ai plus le droit de me moquer de M. Guérin, à présent ?

FRANÇOISE, gaiement.

Tu vieillis, Lovelace, sa femme t'a trompé.

MARCEL, avec amour.

La chance de Françoise ! (Tristement.) Marié !

# L'INFIDÈLE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

*Représentée pour la première fois,  
à Paris, sur le Théâtre d'Application, le 19 avril 1890.*

*Reprise au Vaudeville le 11 mai 1890,  
aux Variétés le 18 novembre 1891, à la Renaissance le 6 février 1895  
au Vaudeville le 24 mars 1896,  
sur la même scène le 21 octobre 1898,  
au Théâtre des Mathurins le 9 décembre 1902,  
et à la Porte-Saint-Martin le 10 octobre 1913.*



A

*LOUIS LEGENDRE*

## PERSONNAGES

---

### ARTISTES QUI ONT TENU LES RÔLES

---

	Théâtre d'Applic.	Vaudeville.	Variétés.	Renaissance.
	—	—	—	—
	MM.	MM.	MM.	MM.
LAZZARO . .	A. LAROCHE.	A. LAROCHE.	A. LAROCHE.	DARMONT.
RENATO . . .	KRAUSS.	MAURY.	KRAUSS.	MONROSE.
VANINA . . .	M <sup>lle</sup> MORENO.	M <sup>lle</sup> FÉRIEL.	M <sup>lle</sup> FÉRIEL.	M <sup>lle</sup> LARA

### ARTISTES QUI ONT TENU LES RÔLES

---

	Vaudeville.	Vaudeville.	Les Mathurins.	Porte-St-Martin.
	—	—	—	—
	MM.	MM.	MM.	MM.
LAZZARO.	CANDÉ.	DAUVILLIERS.	DARMONT.	J. COQUELIN.
RENATO.	GAUTIER.	FRÉDAL.	MONTEAUX.	DE GRAYONE.
VANINA .	M <sup>lle</sup> DULUC.	M <sup>lle</sup> DULUC.	M <sup>lle</sup> J. MARGEL.	M <sup>lle</sup> PASCAL.

---

La scène se passe à Venise vers le milieu  
du xvi<sup>e</sup> siècle.

---

# L'INFIDÈLE

---

Une terrasse attenant d'un côté à un palais, de l'autre à la lagune, A droite, un banc de pierre ; à gauche, une madone contre un pilier. Au fond, au delà d'une petite place, la silhouette de Venise. Vanina est assise et lit ; le jour baisse.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

VANINA, puis RENATO

VANINA, cessant de lire.

J'y pense malgré moi.

Se tournant vers la madone.

Permettez-vous, madone,  
Que Renato Ziani s'en aille et m'abandonne ?  
Peut-être.

Renato... J'aime à dire son nom.

Regardant la ville.

Du beffroi de Saint-Marc flotte le gonfanon,  
Le jour meurt, Vénus monte à côté de Cynthie.

Lisant.

Voici la nuit qui vient ; va mûrir, ô soleil !  
Le froment inconnu des étoiles lointaines ;  
Des hommes différents, aux formes incertaines,  
Sur un autre univers attendent ton réveil.

Cessant de lire.

Sous l'arche du vieux pont sa gondole est blottie ;  
Quel bonheur !...

Apercevant Renato.

Ah !

RENATO

Bonjour.

VANINA

Enfin.

RENATO

Suis-je indiscret ?

VANINA

Moqueur.

RENATO, désignant son livre

Tiens, de mes vers.

VANINA

Oui, ce petit livre est

De Renato Ziani, poète et secrétaire  
Du doge Loredan, et, chose qu'il faut taire,  
Mon amant.

RENATO, lui tendant une lettre.

Lis ceci.

VANINA, lisant.

Tu pars ?

RENATO

Oui.

VANINA

J'ai bien lu,

Tu pars.

RENATO

C'est décidé ; le doge a résolu  
Que ma maîtresse aurait quelques mois de veuvage.

Un silence.

J'ai vu le galion ancré près du rivage ;  
Vers minuit, tout à l'heure, il appareillera.

VANINA

Hélas !

RENATO

Et puis, j'ai vu...

VANINA, avec jalousie.

Thérèse d'Almeira ?

RENATO

Je la suis en Espagne, avec le duc Rodolfe  
De Vicence et Roger, capitaine du golfe.

VANINA

La molle Adriatique est pâle comme un lac ;  
L'équipage pourra dormir sur le tillac.  
Et les oiseaux voiliers viendront par ribambelle  
Tourner autour des mâts.

RENATO

Oui, la nuit sera belle.

VANINA, avec amour.

Moins belle, ô Renato, que celle où Vanina,  
En fuyant de Trieste, à vous s'abandonna !  
Ce soir-là, notre barque errait tout argentée,  
La lagune berçait Venise reflétée,  
Et pour toi j'oubliai, Ziani, t'en souviens-tu ?  
L'honneur des vieux parents qui parlent de vertu.

Un silence.

Ils pleurent à présent dans leur château de guerre.

RENATO

Pourquoi t'es-tu donnée à quelqu'un de vulgaire ?

VANINA

Oh ! ne dis pas cela, je ne regrette rien.  
Écoute un peu ce cœur qui tremble sur le tien ;  
Crois-moi, quand tu t'en vas, il tremble plus encore.

RENATO

Ta vie est dans mes mains.

VANINA

Comme un dieu que j'adore,  
Tu peux la faire longue et tu peux la briser ;  
Je vis de ton premier à ton dernier baiser.

RENATO

Est-ce un ange des cieux qui parle, ou ma maîtresse ?

Il l'embrasse.

Je t'aime.

VANINA

Oh ! tu n'es pas bien sûr de ta tendresse.

RENATO

Si fait.

VANINA

L'infante est belle, et tu me trahiras.

RENATO

O petite Nina, si petite en mes bras !  
Vas-tu douter de moi, parce que j'accompagne  
La filleule du doge à Santiago d'Espagne ?

VANINA

Vous serez l'un et l'autre à bord d'un brigantin,  
Et le cœur d'un poète est un ciel incertain.

RENATO

L'art seul m'occupe, enfant.

VANINA

Je crains la traversée.

RENATO

Les femmes n'ont jamais enchaîné ma pensée.  
Près d'elles que de fois, maître de mon cerveau,  
En leur parlant d'amour, je cherche un vers nouveau !

VANINA, raillant.

Tu ne me trahis pas ; je comprends, tu travailles.

RENATO, prêt à sortir.

Tu l'as dit.

VANINA

Tu t'en vas ?

RENATO

Adieu, puisque tu railles.

VANINA

Reste.

RENATO

Il faut...

VANINA

Ton bagage est prêt...

RENATO

A mes effets

Je voudrais joindre...

VANINA

Quoi ?

RENATO, souriant.

Les livres que j'ai faits.

VANINA

Tu les emportes ?

RENATO

Certe ; il est bon qu'on me lise

Là-bas.

VANINA, raillant.

Partout.

RENATO

Partout. J'ai mis dans ma valise  
Le Tasse...

VANINA

Et Camoëns...

RENATO

Et des médicaments.

Pensons à la santé.

VANINA

Rêveur. — Sans compliments,  
Ton pourpoint est celui d'un poète à son aise.

RENATO

C'est souple, chaud, léger; car la rime est mauvaise,  
Lorsque la chair pâtit.

VANINA

Nous devenons prudent.

RENATO

Il faut l'être.

VANINA

Pas trop. Reviens.

RENATO

En attendant,  
Pour votre amant qui part allez brûler un cierge.

VANINA

Aux Frari?

RENATO

Dis bonjour de ma part à la Vierge  
De Bellini...

VANINA

Reviens.

RENATO

Je te retrouve ici.

Il sort.

## SCÈNE II

VANINA, LAZZARO

VANINA, seule, prête à sortir, un chapelet dans les mains.  
Allons.

Apercevant Lazzaro.

Tiens, Lazzaro.

LAZZARO, ivre à demi, tenue débraillée ; effleurant le chapelet de Vanina.

Je n'aime pas ceci ;

Non. ,

VANINA

Tu n'es qu'un païen...

LAZZARO

De la Grèce immortelle.

Ma mère était Phryné, mon père Praxitèle.

VANINA

Devant l'*Assomption* d'un grand vénitien,  
Hier je t'ai vu prier.

LAZZARO

Non pas Dieu, Titien !

VANINA

Ainsi tu ne crois pas ?

LAZZARO

Non.

VANINA

Le hasard te mène ?

LAZZARO

Et je jouis souvent de la bassesse humaine. —  
Je ris, mais j'ai pleuré quand j'étais jeune et beau :  
Ma femme était légère.

VANINA

Elle est dans le tombeau.

LAZZARO, se découvrant.

Je l'adore toujours.

VANINA

Ta blessure se rouvre ?

LAZZARO

Ma foi, l'enterrement est passé, qu'on se couvre.

Il remet son chapeau.

Je venais embrasser ton petit écrivain.

VANINA

Qui te rend si gentil, Lazarre ? Est-ce le vin ?

LAZZARO

Qui sait ?

VANINA

Recule un peu.

LAZZARO

Que celle qui t'accuse  
Fasse amende en chemise, ô divin Syracuse !

VANINA

Recule un peu, mon cher, ton souffle est parfumé.

LAZZARO

Ton odeur de goudron, ô Syracuse aimé !  
Évoque la senteur du bateau qui voyage.

Loin des hommes méchants et loin du mariage,  
Je fuis en galion, lorsque tu me remplis.  
Je crois qu'une galère avec un doux roulis,  
Par un vent frais, la nuit, m'entraîne à toutes voiles  
Vers l'île des Heureux qu'on distingue aux étoiles.

VANINA

Mon rêve est plus amer.

LAZZARO

Ton rêve ?

VANINA

En ce moment,  
Là-bas une felouque emporte mon amant.  
A bord, tout près de lui, se tient doña Thérèse ;  
Sa tête mince et brune émerge de sa fraise ;  
Ils lisent Camoëns, accoudés sur le pont.  
Parfois un brick salue et le bateau répond...  
Tout à coup, la felouque incline son travers,  
La brune infante a peur et ne lit plus de vers.  
Et Renate inquiet, car voici la tourmente,  
En disant un pater, la couvre de sa mante...  
Mais tu n'écoutes pas.

LAZZARO

J'écoutais votre voix ;  
Le rossignol chantait et j'étais dans les bois.

VANINA

Hélas ! je ne suis pas le rossignol fantasque,  
Mais le noir cormoran qu'a surpris la bourrasque,  
Et qui fuit éperdu, prisonnier gémissant  
De l'Océan qui monte et du ciel qui descend.

LAZZARO

Vous avez, mon bichon, trop de mélancolie.

VANINA

Il part.

LAZZARO

Il reviendra.

VANINA

Quand on part, on oublie.

LAZZARO

Quand la femme est ardente, on lui dit au revoir.

VANINA

Je ne suis pas...

LAZZARO

Mensonge ! au fond de ton œil noir  
Passent les voluptés qui consolent des peines.

VANINA

Lazzaro...

LAZZARO

Les couvents des Espagnes lointaines  
N'ont pas sous leurs barreaux pour tenter les galants  
De petits corps mieux faits et plus ensorcelants  
Que ce corps qui s'incline aux caresses lunaires  
Et rendrait leur vingt ans à tous les centenaires.

VANINA

Tu crois !

LAZZARO

Je me connais en objets de valeur.

VANINA

Je ne dois pas le voir avant la Chandeleur.

LAZZARO

Des présents dans les mains, pris d'une folle idée,  
Il reviendra pareil aux mages de Chaldée ;

Une étoile d'argent marchera devant lui ;  
Et tu seras plus chaude après six mois d'ennui.

VANINA

Il m'écrit souvent ?

LAZZARO

Souvent ! Les caravelles  
Qui sortent du Ferrol apportent des nouvelles.  
Ton amant resterait, s'il avait quelque bien ;  
Mais le pauvre est le chien du riche, un maigre chien,  
Et c'est pour obéir à son doge en soutane,  
Qu'il suit doña Thérèse à bord d'une tartane.

VANINA

Alors, il m'est fidèle ?

LAZZARO

Épouvantablement.  
Hier, l'esprit brumeux, comme un reître allemand,  
Accoudé sur la croix de fer de sa flamberge,  
Il déclamait des vers, assis dans une auberge.

VANINA

Des vers ?...

LAZZARO

Qu'il te rima jadis.

VANINA

Vrai ?

LAZZARO

Te voilà

Joyeuse.

VANINA

Redis-les.

LAZZARO

Un baiser pour cela.

VANINA

Parle, mon cœur est plein d'angoisse inexpliquée.

LAZZARO

C'était près de Saint-Marc, catholique mosquée.

VANINA

Parle donc.

LAZZARO, récitant.

Quand je t'aurai longtemps serrée entre mes bras...

(S'interrompant.)

Tu pâlis.

VANINA

J'écoute sans émoi.

LAZZARO, reprenant.

Quand je t'aurai longtemps serrée entre mes bras,  
Tu te consoleras de ma naissance obscure.  
Alors ton être ému n'aura souci ni cure  
De mes humbles parents : je mettrai, tu verras,  
Des baisers inconnus sur ta bouche contente.  
Je ne t'apporte pas, après ma longue attente,  
L'honnête amour des cœurs qui n'ont pas été fous.  
Beaucoup d'hommes n'ont pas le talent des caresses ;  
On lisait le bonheur au front de mes maîtresses.  
Je sais si bien aimer que je fais des jaloux.

VANINA, éclatant.

Ce sont des vers nouveaux qui ne sont pas pour moi !

LAZZARO, dégrisé.

Sacrebleu !...

VANINA

Continue.

LAZZARO

Inutile, je glisse

Sur le reste.

VANINA

Merci.

Elle pleure.

LAZZARO

Je ne suis pas complice  
Du sacripant. — Hélas ! ta peine et ta beauté  
Ont fait d'un puits de vin sortir la Vérité.

Un silence.

Il n'est pas très coupable : allons, une risette.  
Un cœur trop innocent bat sous ta chemisette.

VANINA

Laisse-moi.

LAZZARO

Vois, ces pleurs qui rougissent ton nez  
Ont mouillé sur ton sein ces œillets étonnés.

VANINA

L'infidèle !

LAZZARO

Mais non.

VANINA, avec colère.

Qu'il parte avec une autre,  
Soit ; je le tromperai.

LAZZARO, tenté.

Le tromper ?

VANINA

Bon apôtre.

LAZZARO

Dans ce cas, avec moi ? Je ne suis, je le sai,  
Qu'un peintre sans talent, un bourgeois déclassé.

VANINA

Un ivrogne.

LAZZARO

Un athée, enfin un saltimbanque,  
Mais tu me fais songer à tout ce qui me manque.

VANINA

D'un mot désespéré tu t'empares, brigand.

LAZZARO

On peut te désirer sans être extravagant.

VANINA

Assez, respecte-moi...

LAZZARO

Comme une sainte image?  
Tu ne sors pas beaucoup, ma 'chère, et c'est dommage.  
En voyant les mortels commettre leurs péchés,  
Tu serais moins rétive aux hommes débauchés.  
Les femmes ont parfois besoin de bigamie.

VANINA

Ziani ne sera pas...

LAZZARO

Il le sera, ma mie.  
Le pape l'est à Rome et le vieux doge, ici.  
Si Dieu se mariait, Dieu le serait aussi.  
Dracons-nous dans le crime avec désinvolture :  
Comme on porte sa cape, on porte l'imposture.

VANINA

Les vins siciliens ont troublé ton cerveau.  
Renate est ton ami...

LAZZARO

Mon ami ! mais bravo,  
Mais le bonheur qu'on vole est un divin breuvage,

VANINA

C'est un breuvage amer.

LAZZARO

Bast ! avant mon veuvage. —  
Je me souviens encor de ce temps désastreux, —  
Les amants de ma femme avaient l'air très heureux.  
Venge-toi.

VANINA

Non.

LAZZARO

Je t'aime.

VANINA

Aime le Syracuse.

LAZZARO, s'animant peu à peu.

Tu me feras souffrir, j'accepte.

VANINA

Je refuse.

LAZZARO

Je vais me noyer là, si je te parle en vain.

VANINA

Pour la première fois, mets de l'eau dans ton vin.

LAZZARO

Faire souffrir un homme, ah ! c'est si bon, ma caille,  
C'est si bon d'avilir un cerveau qui travaille,  
De changer en ivrogne, en brute, en assassin,  
L'artiste qui viendra dormir sur votre sein !  
Nous vous chérissons tous, mais vous êtes des gueuses.

VANINA

A d'autres va porter tes tristesses fougueuses.  
Je hais la trahison et j'aime la pitié.

LAZZARO, tombant à genoux.

Lève encor le menton avec inimitié !

Ton corps a les contours des Minerves d'Athènes,  
Et ta bouche promet des ivresses certaines.

VANINA

Effronté !

LAZZARO

Quelle taille ! un pape débaucheur  
Voudrait l'emprisonner dans l'Anneau du Pêcheur.

VANINA

Vas-tu continuer longtemps ?

LAZZARO

Le grand eunuque  
Mourrait de convoitise en voyant cette nuque.  
Oh ! qui me donnera des mots pour t'adorer ?

VANINA

Bavard !

Elle se détourne

LAZZARO

Retourne-toi ; pas mal. Sans murmurer,  
Je contemple ébloui, du fond de mon désastre,  
Ton admirable dos qui se termine en astre !

VANINA

Je ne t'écoute plus.

LAZZARO

Encore un tantinet !  
Sous les balcons, le soir, lorsque minuit sonnait,  
J'ai chanté bien souvent, mais les patriciennes  
N'ont jamais pour me voir entr'ouvert leurs persiennes.  
Sois meilleure.

VANINA

Insensé !

LAZZARO

Fais-moi la charité

Pendant le temps amer de ta viduité.

Oh ! laisse-moi, Nina, dépraver ton cœur probe,

Et porter comme un nain la traîne de ta robe.

Les baisers seulement devraient mouiller les yeux.

Je réclame une place en ton lit spacieux

Dont le dais supporté par quatre colonnettes

Regarde en s'indignant tes amours trop honnêtes.

VANINA

Es-tu fou ?

LAZZARO, se relevant.

Je le suis.

VANINA

Ivre encor !

LAZZARO

Toujours gris.

Tu m'aimeras bientôt, puisque déjà tu ris.

VANINA

J'en doute.

LAZZARO

Cette nuit.

VANINA

La semaine prochaine.

Pour ce soir, je dors seule en mon grand lit de chêne.

LAZZARO

O la funèbre chose ! ô l'affreux monument !

Qu'un grand lit qui ne sert qu'à dormir seulement.

VANINA

Hélas !

LAZZARO

Veux-tu ?

VANINA

Non. Quel toupet !

LAZZARO

Mais...

VANINA

Pouah !

LAZZARO

Peureuse !

VANINA

Le vin ne t'a pas fait une bouche amoureuse.  
Renate est plus tentant.

LAZZARO

Femme au rire moqueur,  
Je n'ai pas son talent, mais il n'a pas mon cœur.  
Même au lit, ce n'est pas à la maîtresse aimée  
Que pensent vos rimeurs, c'est à la renommée.  
Vous n'êtes, ô beautés ! sous leurs embrassements,  
Que matière à sonnets et que chair à romans.  
Vos paroles d'amour sont vite ramassées,  
Ce sont les chiffonniers de toutes vos pensées.  
Vous ôtez votre robe, ils ôtent leur pourpoint,  
Mais quand vous soupirez, ils ne soupirent point.  
Conviens-en, toi qui sais comme le tien manœuvre !  
Il faut toute la nuit parler de leurs chefs-d'œuvre ;  
Et le plus amoureux de ces faiseurs de vers,  
Pour mendier deux mots d'un Arétin pervers,  
A l'heure du berger vous fausse compagnie.  
Prenez-moi des gaillards qui n'ont pas de génie,  
Mais une âme brûlante et des jarrets d'acier.  
Les gringalets pareils à ton écrivassier,  
Quand vous voulez marcher, se plaignent d'une entorse,  
Tous ceux que j'ai connus étaient des gens sans force.

VANINA

Qu'importe ! ils sont charmants...

LAZZARO

Le jour !...

VANINA

Spirituels.

Leurs mots sont différents des mots habituels.  
Lorsqu'ils viennent à nous, en flattant nos chimères,  
Nous cédon, et pourtant nous savons par nos mères  
Qu'ils apportent la honte et qu'ils nous quitteront.  
Nos douleurs valent moins que les vers qu'ils feront.

LAZZARO

Eh bien ! verse pour lui des larmes angéliques.  
Cela fera plus tard des vers mélancoliques.

VANINA

Je ne trahirai pas, je préfère souffrir.

LAZZARO, violemment.

Non, ta gorge est trop blanche et tu dois nous l'offrir.

VANINA

L'offrir ?

LAZZARO

A moi d'abord. Je me suis mis en tête  
D'y frotter mon museau, comme un enfant qui tette.  
Le bonheur, je le vois, ne t'a pas réussi ;  
Mais le plaisir, Ninon, guérira ton souci.

VANINA

Tu recommences, Dieu !

LAZZARO

Je reprends l'offensive.

VANINA

Va-t'en.

LAZZARO

Tu subiras mon étreinte lascive.

VANINA

Ton appétit de faune est outrageant, mon cher.

LAZZARO

Ça, ne méprisons pas les œuvres de la chair,  
C'est aux heures du rut que l'âme s'apitoie,  
Et nous fûmes conçus dans un moment de joie...

VANINA

Dans un moment d'oubli.

LAZZARO

Je suis un perversi ;  
Mais quand nous vous tenons, mesdames, sapristi !  
Vous n'avez pas toujours ces façons dégoûtées ;  
Et vous aimez, je crois, les choses répétées.

VANINA

Va-t'en, paillard, fripon.

LAZZARO

Merci du madrigal.

VANINA

Je ne veux pas de toi.

LAZZARO

Voilà qui m'est égal.

VANINA

Trousse bagage, allons.

LAZZARO, rodomont.

Surveille ta demeure.

Masqué, rapière au flanc, je serai tout à l'heure  
Au pied de ce balcon.

VANINA

Ta belle dormira.

LAZZARO

Derrière son volet, Vanine écoutera  
Miauler ma guitare en quête d'aventure,  
Comme une chatte aimante au bord de la toiture ;  
Je pince volontiers un doux andantino,  
J'appris avec Henri de Valderrabano.

VANINA

Tu trouveras, coquin, la porte verrouillée.

LAZZARO

J'enfoncerai la porte, ô femme embastillée !  
Tu connaîtras le goût des baisers criminels.  
Nous ne parlerons pas de serments éternels,  
Mais nous mettrons ensemble, enfant qui me repousses,  
Des désirs violents et des paroles douces.

VANINA

Tu ne m'auras jamais !

LAZZARO

Sans prendre mon stylet,  
Je saurai, s'il le faut, briser ton corselet,  
Et d'une main savante ôter ta ferrennière  
Pour jeter sur tes reins tout l'or de ta crinière.

VANINA

Jamais.

LAZZARO

Si.

VANINA

Non.

LAZZARO

Si.

VANINA

Non.

LAZZARO

Moi, je veux.

VANINA

C'est trop fort.

LAZZARO

Va, va, je ne suis pas un ivrogne qui dort,  
Nargue des longs aveux et des préliminaires !  
Mes baisers de minuit sont extraordinaires.  
Je passe par pudeur mes talents scélérats :  
En t'éveillant demain tu me remercieras.

VANINA

J'ai honte, sors d'ici.

LAZZARO

Ta chère impatience  
Déjà voudrait tâter de mon expérience ;  
Mais je vais de ce pas, fidèle aux us anciens,  
Commander un souper et des musiciens.

Il sort.

## SCÈNE III

VANINA, RENATO

VANINA, seule.

Enfin, Dieu ! quel assaut ! Ce fou d'humeur scabreuse  
Me ferait oublier que je suis malheureuse.

RENATO

Tu reviens des Frari ?

VANINA

J'en sors.

RENATO

Et mon cierge ?

VANINA

II

Brûle.

RENATO

Bien. Un bon cierge écarte le péril.

VANINA

Es-tu prêt ?

RENATO

Je n'ai plus qu'à voir la dogaresse.  
Je quitte mes amis, Venise et ma maîtresse,  
Mais je rapporterai peut-être de là-bas,  
Quelque livre nouveau...

VANINA

Qui ne te nuira pas.  
Ah ! tu soignes ta gloire autant que tes amantes.

RENATO

Davantage.

VANINA

Tu dis ?

RENATO

Rien.

VANINA

Malgré les tourmentes,  
Tu conduis bien ta barque.

RENATO

Oui, je sais la mener.

VANINA

En faisant tout le mal qui ne peut pas gêner.

RENATO

Tu vas trop loin.

VANINA

Il faut réussir.

RENATO

Dame !

VANINA

Arrière

Le sentiment !

RENATO, avec humeur.

Mon Dieu, l'amour est ta carrière,  
Mais ce n'est pas la mienne.

VANINA

Oh ! les mots révoltants.

RENATO

Lazzare était sensible, il a perdu son temps.

VANINA

Mais du Tasse amoureux l'œuvre est déjà bénie.

RENATO

Je n'ai que du talent, le Tasse a du génie.

VANINA

Et tu veux t'endurcir ? L'art l'exige.

RENATO

Parbleu !

VANINA

Ah ! le vilain métier que le tien, quitte-le !...

RENATO

Et sois un homme obscur ?

VANINA

Un homme fier, utile.

RENATO

Et gauche. Que diraient les amateurs de style ?  
Je frappe, sais-tu bien, des vers de bon aloi.

VANINA

Si tu manques de cœur, je mets plus haut que toi  
L'humble marchand du coin qui m'a souvent servie,  
Drapier de son état, mais poète en sa vie !

RENATO

Çà, ne nous fâchons pas le jour où je m'en vais.  
Pourquoi lire en mon cœur, puisque je suis mauvais ?  
Un baiser, et que Dieu te préserve d'intrigues !

VANINA

Si j'allais t'oublier pendant que tu navigues,  
Et trouver quelque nuit trop grande la maison ?

RENATO

La petite Nina rêve de trahison ?

VANINA

Ta galère est à l'ancre et les brises mutines  
Ne gonflent pas encor ses deux voiles latines.  
Réfléchis.

RENATO

Quelle enfant !

VANINA

Je n'ai que dix-huit ans,  
Mais un homme vous fait coquine en peu de temps.

RENATO

Pas toujours. Ça dépend.

VANINA

Je suis belle, prends garde

Quelquefois, en passant, Véronèse regarde  
Ce visage semblable aux portraits anciens.

RENATO

Un peintre !

VANINA

Les bourgeois et les patriciens  
S'arrêtent tout à coup, lorsque je monte en barque.

RENATO

Que d'orgueil pour un peu de jambe qu'on remarque !

VANINA

Je plais aux sénateurs.

RENATO

En voyant ta douceur,  
Ils songent à leur mère, ils songent à leur sœur.

VANINA

Ils songent à Vénus.

RENATO

Paroles de jactance.

VANINA

Ne pars pas, ami cher, tu vas perdre à distance ;  
En amour, en peinture, on juge mieux de loin.

RENATO

C'est vrai.

VANINA

J'entends souvent la guitare à ce coin.  
Le soir, quand Renato, fier d'un succès facile,  
Soumet les vers qu'il fait à son maître imbécile,  
Je me distrais.

RENATO

Tant mieux.

VANINA

Un page beau garçon,  
Sous ma fenêtre, ici, murmure une chanson,  
Qui monte jusqu'à moi, roulée en arabesque,  
Pareille au liseron de ce balcon mauresque.

RENATO

Tu veux me retenir, conteuse de romans.

VANINA

Attends et tu verras.

RENATO

Je peux partir, tu mens.

VANINA, désignant sa maison.

Porte sur la lagune et porte sur la place :  
Maison à double seuil, maîtresse à double face.

RENATO

J'ai confiance en toi.

VANINA

Vers dix heures, parfois,  
L'homme s'apostelà.

RENATO

Je reviens dans six mois ;  
Qu'il pleure sa complainte.

VANINA

Oh ! la complainte est leste.  
Moins vive est la chanson qu'un jeune écolier d'Este,  
L'an passé, disait là, debout dans son bateau.

RENATO

Ton ménestrel, c'est lui peut-être ?

VANINA

Un grand couteau  
Lui pend à la ceinture, et je tremble.

RENATO

Misère !

Va-t'en faire dodo, mignon, sous ton rosaire,  
Tout près du bénitier, voisin des saints rameaux;  
Et que le doux Jésus daigne apaiser tes maux.  
Sois au Nazaréen qui souffrit sur la terre,  
Je te pardonnerai ce divin adultère.  
Bonne nuit.

VANINA

Réfléchis.

RENATO

Adieu, cœur malveillant.

Désignant les fleurs de son corsage.

Ne perds pas mes œillets en te déshabillant;  
Ils viennent de Myrrha, la folle bouquetière  
Qui, prête à nous laisser ravir sa jarretière,  
Vend ses fleurs et son corps sous les arches des ponts.

VANINA, jetant ses fleurs.

Les voici, tes œillets.

RENATO

Tudieu ! nous nous crispions.

Infortuné bouquet, il s'était fait passage  
Entre les seins émus qui tendent ton corsage.  
Tant pis !

VANINA

Adieu.

RENATO

Bonsoir.

VANINA

Ne sois pas si joyeux.  
Te prendre, c'était bien, mais te trahir, c'est mieux.

Elle entre dans la maison.

SCÈNE IV

LAZZARO, RENATO

LAZZARO

Encore ici ?

RENATO

Mon cher, nous nous querellions presque.

LAZZARO

Ah bah !

RENATO

Elle devient jalouse et romanesque,  
Et ces pauvres œillets jetés là sont témoins  
Qu'elle n'accepte plus que je l'aime un peu moins.

LAZZARO

Une scène, Nina ?

RENATO

L'ombre crépusculaire  
Ne cachait pas ses yeux de madone en colère.  
L'âpre accent de sa voix, je l'entends, et tu vois  
Un sacripant charmé du son de cette voix.

LAZZARO

Charmé ?

RENATO

Je te surprends.

LAZZARO

Quelque peu.

RENATO

La vilaine

Redressait en raillant son corps de marjolaine.  
Elle me méprisait, mais c'était ravissant.

LAZZARO

Et Thérèse?

RENATO

Je crois que son astre descend.

LAZZARO

Çà, nous abandonnons l'infante de Galice!

RENATO

Peut-être.

LAZZARO

Un doux profil.

RENATO

J'en conviens.

LAZZARO

Sans malice,

Ce serait en voyage un gentil compagnon.

RENATO

Oui.

LAZZARO

Pas gênant.

RENATO

C'est vrai.

LAZZARO

Tout en elle est mignon,  
Mince, fragile; elle est de la petite espèce.

RENATO

Elle arrange assez bien sa chevelure épaisse.

LAZZARO

Le doge est son parrain.

RENATO

J'aime son œil très fier,

LAZZARO

Et le reste?

RENATO

Inconnu. J'ai vu sa jambe hier,  
En montant derrière elle un escalier commode,  
Elle était fine et ronde, une jambe à la mode.

LAZZARO

Et tu raillas peut-être à l'heure des aveux  
Le mollet de Nina que tu vois quand tu veux?

RENATO

Son mollet est pourtant celui que je préfère.

LAZZARO

Tu l'aimes, ta petite.

RENATO

A quoi bon m'en défaire?  
Nina, c'est beaucoup mieux qu'un caprice à minuit.  
Ce n'est pas le bonheur accidentel, fortuit...

LAZZARO

Le casuel enfin.

RENATO

Vanina, c'est mon fixe.

LAZZARO

Bref, qu'as-tu décidé? Ta tendresse est prolixie,  
T'en vas-tu? Restes-tu?

RENATO

Je suis fort hésitant.

LAZZARO

On t'aime : pars tranquille.

RENATO

Elle avait à l'instant  
Certains regards coquets et des airs de bravade  
A faire réfléchir un homme qui s'évade.  
On est vite trahi.

LAZZARO

Très vite, je le sai ;  
Mais Vanine est fidèle et Renate, insensé.

RENATO

Je sens pousser ce soir des cornes sur ma tête.

LAZZARO

Erreur ! Mais n'en sois pas trop affligé, poète.  
Cet ornement sied bien aux écrivains pressés.  
Sans parler des malins que leur femme a lancés,  
Le déshonneur vous sert, et les dames perverses  
Vous lisent davantage, en sachant vos traverses.

RENATO

Sois sérieux, mon cher.

LAZZARO

Je suis très convaincu.  
Si tu veux arriver, tâche d'être cocu.

RENATO

Tais-toi, je m'en vais l'être.

LAZZARO

Alors, ta gloire est proche.

RENATO

Vieux cornard, tu n'es pas célèbre, sans reproche.

LAZZARO

J'ai parlé d'écrivains.

RENATO

Autour de la maison,

Il souffle cette nuit un vent de trahison.  
Je reste.

LAZZARO

Mais pars donc, elle est sage.

RENATO

Qu'importe ! —  
Je sais qu'un muguet chante en face de sa porte.

LAZZARO, vivement.

C'est faux.

RENATO

Je le tiens d'elle.

LAZZARO

Allons donc.

RENATO

Des couplets,  
Quand je ne suis pas là, grimpent à ses volets.

LAZZARO

Un rival dangereux serait plus taciturne.

RENATO

Sans doute, mais...

LAZZARO

Quel est ce mendiant nocturne ?

RENATO

Une femme, mon cher, ne vous dit jamais tout.

LAZZARO

C'est peut-être un oiseau ; nous sommes au mois d'août,  
Et l'amour fait chanter, le soir, après les brouilles,  
Le nid des rossignols aux gueules des gargouilles.

RENATO

C'est quelque marjolet du quartier.

LAZZARO

Le mignon  
Gazouille sur la place et non sur le pignon.

RENATO

Homme ou petit oiseau, qu'il vienne et recommence !

LAZZARO

Aurais-tu le désir d'écouter sa romance ?

RENATO

Peut-être bien.

LAZZARO

Jaloux ?

RENATO

Je ne suis pas jaloux,  
Mais je suis curieux.

LAZZARO

Tu veux comme un époux  
Surprendre le râcleur sous ce balcon de pierre ?

RENATO

Conseille-lui toujours d'apporter sa rapière.

LAZZARO, vivement.

Je ne le connais pas, mais je le lui dirai.

RENATO

Dans une heure, il sera là.

LAZZARO, à part.

Gueuse !

RENATO

J'y serai.

LAZZARO, prêt à sortir.

Moi, je n'y serai point.

A part.

Assez de filles jeunes.

RENATO

Tu me quittes ?

LAZZARO

Bonsoir. L'eau pure et quelques jeûnes  
Me sont recommandés par un grand médecin,  
Et j'accompagne un moine ivrogne au Mont-Cassin.

RENATO

Tu plaisantes.

LAZZARO

D'honneur, je pars.

A part.

Petite infâme !

A Renato.

Ah ! voyager, Ziani, changer d'air et de femme ;  
Ne plus voir les objets qu'on avait sous le nez ;  
Voir des hommes nouveaux aux cœurs désordonnés ;  
Les piller et s'enfuir ; paraître et disparaître ;  
Voguer comme un forban, chevaucher comme un reître,  
Voir des villes, des monts, des prés, des châteaux forts ;  
Et posséder, les soirs où nous sommes très forts,  
Dans des lits inconnus, en rêvant d'amours neuves,  
Des vierges quelquefois, et fréquemment des veuves. —  
Vive doña Thérèse et vive Santiago !

RENATO

Pas si vite, mon cher.

LAZZARO

Bah ! pense au fandango,  
Pense aux dominicains, aux grelots, aux infantes  
Qui s'en vont à la messe en jupes trop bouffantes ;

Enfin, pense à l'Espagne où grave et décoiffé  
Le mendiant se chauffe à des auto-da-fé.

RENATO, ébranlé.

C'est un pays de gloire et de chevalerie.

LAZZARO

Certe.

RENATO

On y fait des vers.

LAZZARO

Et l'amour, je parie. —  
Là-bas, tu chanteras le Cid...

RENATO

Lara, Guzman..

LAZZARO

Inès, dont je rêvais d'écrire le roman.

RENATO, frappé.

Inès de Castro ? Tiens.

LAZZARO

La Morte couronnée,  
La sombre Inès.

RENATO

Rencontre étrange, inopinée,  
Aujourd'hui je pensais à ce sujet.

LAZZARO

Menteur.

RENATO

Ah ! tu me juges mal, mon cher...

LAZZARO

Comme un auteur.

Va, ne te gêne pas.

RENATO

De Castro, cela sonne.

LAZZARO

Voler un inconnu, c'est ne voler personne.

RENATO

Neuf heures, mon ami, s'envolent d'un clocher,  
Et je n'ai pas le temps ce soir de me fâcher.  
Nous causerons plus tard des choses que je vole.  
Au revoir.

LAZZARO

Où cours-tu, poète sans parole ?

RENATO

Chez doña Thérèse.

LAZZARO

Ah !

RENATO

Et je la suis joyeux,  
Si je crois qu'un bonheur est au fond de ses yeux.

LAZZARO

Et si tu crois que non ?

RENATO

Alors plus d'équipée;  
Je reviens très jaloux, et gare aux coups d'épée ?

LAZZARO

Approuvé. Va-t'en vite, elle meurt de langueur.

RENATO

Je mets à mes talons les ailes de mon cœur.

Il sort

## SCÈNE V

LAZZARO, VANINA

VANINA, de sa fenêtre.

Bonjour.

LAZZARO, avec humeur.

Ah ! vous voilà.

VANINA

Bonsoir.

LAZZARO

Que Dieu vous garde !

VANINA

Tu me tournes le dos ?

LAZZARO

Oui.

VANINA

Quand je te regarde ?

LAZZARO

Surtout.

VANINA

Vas-tu longtemps parler incognito ?

Mouvement de Lazzaro.

Tu pars ?

LAZZARO

Pour un voyage.

VANINA

Un voyage en bateau ?

LAZZARO

Non, j'ai le mal de mer. Le flot qui me bouscule

Fait monter vers mon cœur mon dîner qui recule.  
J'irai pédestrement avec ces brodequins,  
Comme vont les manants et les républicains.  
Ce serait une ivresse en vos nuits tropicales  
D'entendre gazouiller mes lèvres musicales ;  
Mais la place est mauvaise et je crains les jaloux.

VANINA

C'est l'heure où les amants, pires que les filous,  
Molestent les chanteurs.

LAZZARO

Oui, j'ai peur qu'on m'assomme.  
Ma vie est en danger, je demeure honnête homme.

VANINA

Que peux-tu redouter ?

LAZZARO

La dague d'un rimeur,  
Car vous m'avez trahi. Quoique bon escrimeur,  
Je préfère la fuite.

VANINA

Amoureux de carême.

LAZZARO

Je ne veux pas souffrir la colique suprême.  
Si je tombais drapé dans ce vieil oripeau,  
Je n'irais pas au Ciel : donc, je tiens à ma peau.

VANINA

Tu ne m'adores plus ?

LAZZARO

Avant tout, je suis pleutre.  
Ne guettez pas ce soir la plume de mon feutre.  
C'est inutile.

Vanina quitte sa fenêtre et descend.

VANINA

Ainsi, je ne te verrai point  
La guitare à la main ou la rapière au poing ?

LAZZARO

J'entreprends à minuit mon voyage pédestre,  
Suivi d'un échanton, précédé d'un orchestre.  
Car après chaque étape, aux accents d'un concert,  
Je boirai lentement, comme un vin de dessert,  
Le lacryma-christi que parmi mes commandes  
J'avais pris pour pousser quelques gâteaux d'amandes.

VANINA

L'as-tu payé, ton vin ?

LAZZARO

Innocente ! J'ai dit  
Que j'étais amoureux et l'on m'a fait crédit.

VANINA, le congédiant.

Va.

LAZZARO

Je vais, et Ziani, Ziani qui vous soupçonne,  
S'il rôde sous ces murs, n'y trouvera personne.

VANINA

Tant pis.

LAZZARO

Vous espériez ?...

VANINA

L'empêcher de partir.

LAZZARO

En me faisant tuer.

VANINA

Pur détail !

LAZZARO

Sans sortir,  
Vous pourrez de là-haut, pour finir cette histoire,  
Voir sa barque à trois mâts doubler le promontoire.

VANINA

Je me moque de toi, je me moque de lui ;  
Et je me vengerai.

LAZZARO

Demain, pas aujourd'hui.

VANINA

Ce soir.

LAZZARO

Bigre !

VANINA

Un galant, si Renato s'absente,  
Fermera d'un baiser ma bouche gémissante,

LAZZARO

Bravade, mon toutou.

VANINA

Pas de mot familier.

LAZZARO

Je ne vous savais pas céans de cavalier.

VANINA

Je frapperai du pied le pavé de Venise.

LAZZARO

Sa lagune.

VANINA

Qui sait ?

LAZZARO

Que ton cœur s'humanise !  
J'étais gris tout à l'heure en vantant tes appas.

VANINA

Tu parles de pays que tu ne connais pas.  
Ma mère m'a bien faite, et sot qui se dérobe,  
Quand je suis sur le point de dégrafer ma robe.

LAZZARO

Aux passants attardés ferez-vous les yeux doux ?

VANINA

Peut-être. C'est facile.

LAZZARO

Aux autres, pas à vous.  
Puis ce coin est désert.

VANINA

Rapides sont nos chutes.  
J'aurai dix amoureux en marchant cinq minutes.

LAZZARO

Quand on n'a pas de chance, il faut trotter longtemps,  
Et j'ai grand'peur pour vous malgré vos dix-huit ans.

VANINA

Oui-dà !

LAZZARO

Vous n'avez pas encor de clientèle.

VANINA

Oh !

LAZZARO

Et les hommes sont exigeants.

VANINA

Bagatelle !

LAZZARO

Tu ne sais pas, enfant, comme il est malaisé  
D'offrir aux promeneurs son corps inapaisé.

VANINA, ôtant sa m      le et découvrant ses épaules.  
Avec des seins pareils ?

LAZZARO

Et quoique dévoilée,  
Vous resterez ce soir, madame, immaculée.

VANINA

Non.

LAZZARO

Vous échouerez.

VANINA

Non.

LAZZARO

Parce que...

VANINA

Sois plus clair.

LAZZARO

Vous êtes vertueuse, et vous en avez l'air.

VANINA

Eh bien ! nous allons voir.

Elle fait un mouvement pour sortir.

LAZZARO

Renonce à l'entreprise,  
Et demeure au logis, Messaline incomprise ;  
Tu n'y rentrerais pas au bras d'un compagnon.

VANINA

Monsieur est un expert ?

LAZZARO

J'ai l'œil d'un maquignon.

VANINA

Tu fus trahi pourtant.



LAZZARO

Va, petite nonnette,  
Tu reviendras bredouille avec ta face honnête.  
Si moi, je sens le vin, toi, tu sens la vertu.  
L'honneur en toute chose est l'obstacle, vois-tu.  
Ta blanche pureté te met en quarantaine.  
Et quand tu passeras, courtisane incertaine,  
Les gens te salueront de loin, sans approcher ;  
Moi seul, ô mon enfant, pouvais te débaucher !

VANINA

Tous les muguets sont prêts à déranger mon somme.

LAZZARO

Je te mets au défi de ramasser un homme.

VANINA

J'aurais l'air effronté, si je le voulais bien.

LAZZARO

Ça se voit tout de suite, une femme de bien. —  
Des libertins tu peux accoster les gondoles,  
Ils ne prennent à bord que d'adroites idoles.  
On méprise beaucoup les talents d'amateurs.  
C'est du plaisir savant qu'il faut aux sénateurs.  
Les hommes à minuit, las de leur malfaisance,  
Réclament un amour doublé de complaisance ;  
Or, tu dois manquer d'art et de soumission.  
Songe aux désagréments de la profession.  
La jeunesse n'est rien, et souvent tes pareilles  
Jalousent le pouvoir inexpliqué des vieilles.

VANINA

Nous les valons, mon cher.

LAZZARO

A l'habileté près.  
Plus d'une belle enfant dort sous les verts cyprès,

Pour avoir rencontré des âmes endurcies ;  
Et le Seigneur permet que des catins rancies  
Aux bras de jouvenceaux fassent leurs derniers pas !  
Mais regarde-toi donc, tu ne te connais pas ;  
Tu traînes ta pudeur comme une maladie ;  
Tu refuses déjà ta gorge qui mendie ;  
Timides sont tes yeux et gauches, tes façons.  
Ton amant t'a donné de mauvaises leçons.

VANINA

Tu te trompes, Lazarre.

LAZZARO

Assez d'outrecuidances.

Les amis sont bavards et font des confidences.  
Je suis fixé.

VANINA

Tu mens.

On entend un tonnerre lointain.

LAZZARO

Va-t'en sur l'oreiller

Poser ce front trop pur que nul ne veut souiller.

Évite, en te cachant sous tes draps de dentelle,

L'orage qui perdrait ta robe en brocatelle.

Rentre, petite, il tonne, et les bravi masqués

Sont les seuls damoiseaux qui rôdent sur les quais.

L'orage redouble.

VANINA

Je sortirai quand même.

Quelques éclairs. — Reculant.

Oh !

LAZZARO

Le ciel se lézarde.

VANINA

Je veux me perdre.

LAZZARO

Entends.

VANINA

Tant pis ; je me hasarde.

Encore des éclairs.

Dieu !

LAZZARO

Quel charivari ! Les mariés nouveaux,  
Refroidis brusquement, suspendent leurs travaux.

VANINA, sur le seuil, avec menace.

Je rentre, mais...

LAZZARO

Bonsoir. En défaisant tes nattes,  
Sans doute, il te plairait qu'un joueur de sonates  
Chantât sur la terrasse où nous causons tout bas ;  
Sans doute il te plairait, en retirant tes bas,  
Que Renato Ziani jaloux, quoique bigame,  
Étranglât le ténor et lui coupât sa gamme.  
Or, tu te coucheras cette nuit sans chanson.

VANINA

Qui sait ?

A part, prise d'une idée subite.

Si je venais en habits de garçon,  
Sous ma fenêtre, avant que Renato s'embarque,

A Lazzaro.

Je n'attends à minuit aucun seigneur de marque,  
Mais le hasard est grand.

LAZZARO

Et tu crois qu'un muguet

Va surgir ?

VANINA

Je le crois. Veux-tu faire le guet ?

LAZZARO

Inutile, ma chère, et je crains les averses.

VANINA

Je t'en prie.

LAZZARO

A quoi bon ?

VANINA, avec une exaltation simulée.

Dieu qui voit mes traverses  
Peut jeter à ma porte un amant inconnu  
Pour consoler ma peine et baiser mon pied nu.  
J'entends l'ami futur qui vient dans la nuit vague ;  
C'est un aventurier dont le cœur extravague ;  
Comme un oiseau perdu qui se trompe de nid,  
Il s'arrête à mon seuil où le malheur finit.  
Je ne le connais pas, il ne m'a jamais vue.  
Quelques verres de Chypre ont causé sa bévue ;  
Mais j'ouvre dès qu'il a soulevé le marteau,  
Car il porte l'amour caché dans son manteau ;  
Et bientôt nous rions tous deux dans les ténèbres  
Des peintres méconnus et des rimeurs célèbres.

LAZZARO

Beau rêve !

VANINA

Attends dehors, puisque l'amour te nuit  
Jeune homme le matin, mais vieillard à minuit.  
Voilà mon Lazzaro.

LAZZARO

Tu vas t'endormir seule,  
Seule comme un curé, seule malgré ta gueule !  
Demain, après l'ennui d'un vertueux sommeil,

Demain, sans camarade, au lever du soleil,  
Tu te réveilleras plus rose, plus robuste,  
Tes seins se dresseront frémissants sur ton buste,  
Et tu demanderas aux ruffians mal mis  
L'accablement divin que je t'avais promis.

VANINA

Vieux fat.

LAZZARO

Au lit !

VANINA

Je rentre avec la certitude  
D'avoir demain les yeux battus de lassitude.  
Viens me voir vers midi, je te raconterai.

LAZZARO

Désolé, mais je file avant l'aube.

VANINA

A ton gré.

LAZZARO

Bonne nuit !

VANINA

Sois tranquille.

LAZZARO

O pudeur !

VANINA, sur le seuil.

Sans rancune.

LAZZARO, à part.

Elle est folle.

VANINA, à part.

Faisons le tour par la lagune.  
J'ai gardé mon pourpoint du carnaval dernier.

Elle rentre dans sa maison.

## SCÈNE VI

LAZZARO, seul.

Plus d'orage ; maudis ton ami rancunier.  
Délace ton corset, ferme la porte au pène,  
Et repose en dormant ton cerveau plein de peine.  
Je sais ton innocence, et comme avec mépris  
Tu m'aurais repoussé, si je m'étais mépris.  
Choisis pour partenaire un damoiseau novice ;  
Sans doute un moins méchant t'aurait rendu service.  
Moi, j'aime à voir pleurer, car je suis endurci.

Un silence.

Va, ce n'est pas la peur qui me chasse d'ici ;  
J'ai fait des trous sanglants avec ma lansquenette  
Et, le premier jadis devant Barcelonnette,  
J'ai mis l'échelle au mur et grimpé sans cuissard.  
J'avais dans mon pourpoint les sonnets de Ronsard ;  
Et la balle d'un gueux, hasard ou préférence,  
Tomba sur les quatrains du poète de France.  
Le soldat fut sauvé par un livre de vers.  
Depuis lors médecin, bravo, frère convers,  
Artiste très obscur et cocu très illustre,  
J'ai promené partout ma carcasse de rustre.  
Mais las d'errer parmi tant de gens accouplés,  
J'attends le soir que Dieu promet aux accablés  
Où je me coucherai mort, entre deux bougies.  
Encor quelques chagrins, encor quelques orgies,  
Et puis je crèverai comme un pauvre animal,

Ayant beaucoup souffert et fait un peu de mal.  
Je rendrai ma belle âme au Seigneur magnanime,  
Et je ne serai plus qu'un squelette anonyme.

On entend quelques paroles d'une chanson éloignée.

Tiens, des étudiants et des femmes sur l'eau.

Le chant cesse.

Quelque baiser sans doute interrompt le solo.  
Sous les ponts byzantins que la lune découpe,  
Près des blancs escaliers ils passent en chaloupe,  
L'amour va chiffonner les jupes de gala.  
Un de ces écoliers devrait s'arrêter là.  
Paraisse une guitare entre les bras d'un homme !  
Et je laisse apporter, afin qu'on les consomme,  
Les truffes du Piémont et les vins de l'Etna  
Que j'aurais savourés en embrassant Nina.

Regardant de tous les côtés.

Personne. Rien d'humain, hormis mon beau physique.  
Caressé par le flot, la lune et la musique,  
Le vieux Palais-Ducal rêve d'arrêts de mort.

Regardant la maison.

Si j'étais bon ce soir ? J'ai presque du remord.

Portant la main à son épée.

Otons de son écrin ce bijou de Tolède ;  
Et restons là, morbleu, puisqu'elle n'est pas laide.  
Flamberge au vent, Renate, et nargue des sergents !  
Le duel aujourd'hui distrait beaucoup de gens.  
Vingt cadavres par nuit, c'est le compte à Venise ;  
Vive le point d'honneur, quand l'honneur agonise ! —  
Hélas ! les coups d'estoc tentent les plus pouilleux,  
Et les fils de banquiers deviennent chatouilleux.  
Il faut fermer la bouche à la foule trompée,  
Tous les fils de voleurs savent tirer l'épée.

Vanina paraît au fond.

Quelqu'un.

## SCÈNE VII

LAZZARO, VANINA

VANINA, masquée, vêtue d'habits d'homme, enveloppée d'une cape, l'épée au côté, une guitare entre les mains.

A part.

Lazzaro.

LAZZARO, à part.

J'ai la berlue.

VANINA, à part.

Avançons.

LAZZARO, à part, désignant la maison.

Sa guitare, ô Vanine, est pleine de chansons !  
Sois contente.

VANINA, à part.

J'ai peur.

LAZZARO, allant à Vanina, gravement, sans la reconnaître  
en lui montrant la maison.

Dix-huit ans, bien tournée.

Naïve dans l'amour et souvent étonnée,  
Des cheveux jusqu'à terre, un œil assez luisant,  
Mon cher, pensez à moi ce soir en l'épousant.

VANINA

Votre nom ?

LAZZARO

Lazzaro.

VANINA

Le grand peintre ?

LAZZARO, flatté ; à part.

Un jeune homme  
Charmant, et fait au moule. Allons-nous-en.

VANINA, à part.

Dieu ! comme  
J'ai peur ! Ce n'est qu'un jeu, mais je frissonne.

LAZZARO, à part.

Avec  
Ce manteau de brigand je ne vois pas son bec.

VANINA, à part.

Il commence, l'instant sacré qui doit m'apprendre  
Si Renate est jaloux et peut encor s'éprendre.

LAZZARO, à part.

Voyons si par hasard la porte va s'ouvrir.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, RENATO

VANINA, apercevant Renato, à part.

Lui !

RENATO, à Lazzaro.

C'était vrai.

LAZZARO, en riant, à Renato.

Tu l'es !

VANINA, à part.

A ton tour de souffrir.

Elle fait vibrer sa guitare.

LAZZARO

Masque noir, grand manteau, rapière et mandoline,

Venez sous les balcons dès que le jour décline !  
D'inavoués désirs et de sourdes rancœurs,  
Quand la lune paraît, sortent de tous les cœurs.

VANINA, chantant sous la fenêtre, en s'accompagnant de la guitare.

Je suis un homme triste,  
Un pauvre guitariste  
Que tout abandonna ;  
Mais au lit, Vanina,  
Je suis un grand artiste ;  
Je vaux Palestrina.

Le chant cesse, l'accompagnement continue.

RENATO, à Vanina.

Silence, ou sur ton front je brise ta guitare.

VANINA, à Renato

Des menaces ?

Chantant.

Ma fortune est modeste,  
Car les écoliers d'Este  
Sont humbles damerets.

RENATO, interrompant.

Mon maître !

LAZZARO, à Renato.

Il va prendre un catarrhe,  
Laisse-le donc chanter.

VANINA, chantant.

Ma fortune est modeste...

RENATO, interrompant.

Assez !

Vanina fait vibrer sa guitare

Tu te tairas...

VANINA, à Renato.

Bientôt, quand je serai dans ses bras.

RENATO

Dans ses bras ?

LAZZARO

Gourmand !

VANINA, chantant.

Ma fortune est modeste,  
Car les écoliers d'Este  
Sont humbles damerets.  
Mais j'ai des baisers prêts,  
L'amour fini, je reste ;  
J'aime à causer après.

RENATO, interrompant.

Assez !

VANINA, à Renato.

Plus loin, ta voix est discordante.  
Ma Vanina se pâme aux baisers de l'andante.

LAZZARO, à Renato.

Tu troubles son bonheur.

RENATO

Je gâte un rendez-vous.

VANINA

Oui.

RENATO

C'est ma maîtresse.

VANINA

Ouais !

Elle fait vibrer sa guitare.

LAZZARO

Moins de bruit, plus de coups,  
Sinon vous allez faire, ô têtes idiotes,  
Surgir un podestat suivi de stradiotes.

RENATO, désignant la fenêtre de Vanina.  
Elle a posé sa lampe à côté du carreau.

VANINA, à Renato.

Va-t'en.

LAZZARO, ricanant, à Renato.

Va-t'en.

RENATO, furieux, à lui-même  
Va-t'en?

VANINA, chantant.

Tourne l'espagnolette.  
Je chante à l'aveuglette,  
Crotté comme un archer ;  
Mais si tu veux pêcher,  
Je ferai ma toilette  
Avant de me coucher.

Le chant cesse. L'accompagnement continue.

RENATO, à Vanina.

Chante, godelureau !  
Tu ne dormiras pas ce soir à côté d'elle.  
Je la trahis, mon cher, mais elle m'est fidèle.

VANINA, à Renato.

Tu la trompes ?

LAZZARO, à Vanina.

C'est vrai, mais il y tient...

RENATO

Fort peu.

VANINA, à Renato

Tu la trompes ? Prends garde, elle écoute.

RENATO, à Vanina.

Oui, morbleu !

Je la trompe.

LAZZARO

Souvent.

RENATO

Souvent.

LAZZARO

Tous les dimanches.

VANINA, à part.

Je n'ai plus qu'à mourir.

A Renato, lui montrant une clef.

Ta belle a des revanches.

Mon cher, voici sa clef.

RENATO, avec défi.

Entre, alors.

LAZZARO, à Vanina.

Sois plus bref.

VANINA, se dirigeant vers la porte.

Merci.

LAZZARO, retenant Renato.

N'agite pas les cornes de ton chef.

RENATO, barrant la route à Vanina.

Il faut qu'il meure.

VANINA, à Renato.

Il faut que Nina m'appartienne.

RENATO, dégainant.

Eh bien ! j'aurai ta vie...

VANINA, dégainant à son tour.

Ou je prendrai la tienne.

LAZZARO, les séparant.

Point de sang.

RENATO, à Lazzaro.

Point d'avis.

A Vanina.

Défends-toi.

VANINA

Je t'attends.

RENATO

Ta fauvette en ton cœur se taira pour longtemps.

Ils croisent le fer.

LAZZARO, à Renato.

Tu ne le tueras pas ! Quand Monsieur par fortune  
Vient te débarrasser d'une femme importune,  
Tu veux l'exterminer, ingrat !

RENATO, gravement, à Vanina.

Mille pardons.

Il remet l'épée au fourreau

LAZZARO

La fille est ennuyeuse et nous vous la cédon.

RENATO, avec ironie

Je sais par le menu comment elle est bâtie.  
Bonsoir.

LAZZARO

Excusez-nous.

VANINA, à Renato.

Tu quittes la partie ?

LAZZARO

Tous nos remerciements.

RENATO

Prends soin de son bonheur.

VANINA, à Renato.

Reste et sors ton épée.

RENATO

Elle est en bois, seigneur.

VANINA

Au fait, les Arlequins pour sabres ont des battes.  
Et je peux t'insulter sans peur que tu te battes.

LAZZARO

Bravo.

RENATO, à Vanina.

Délivre-moi.

VANINA, à Renato

Tu paieras tes lazzi.

RENATO

Je suis rassasié de ce plat, goûtes-y.

VANINA, lui jetant son gant au visage.

Tiens, lâche!

RENATO, hors de lui, dégainant.

Tu le veux.

VANINA

Enfin !

RENATO

Moi, lâche, en garde !

Je ne tremblerai pas.

VANINA

Parce qu'on te regarde.

LAZZARO

Un poltron avisé n'est poltron qu'en secret.

VANINA

Et si tu décampais ton ami le dirait.

Ils croisent le fer une seconde fois. La lune s'est voilée, l'obscurité est complète.

RENATO, à Vanina.

Heureux homme, bientôt tu vas jouir paisible  
De l'immense bonheur de n'être plus nuisible.

VANINA

Imprudent !

LAZZARO, les séparant.

Halte-là ! Les cieux ne sont plus clairs.

RENATO

Nos fers en se heurtant jetteront des éclairs.

LAZZARO

Eh bien ! égorgez-vous, et que l'ombre aux longs voiles  
Vous prête son linceul que Dieu broda d'étoiles.

RENATO

En garde !

LAZZARO, à Vanina.

Entre avec lui dans l'éternel sommeil.

VANINA

Qu'ils viennent, ces longs jours qui n'ont pas de soleil.  
Je mourrai sans remords, mon âme n'est point fausse.

Elle fait un signe de croix.

LAZZARO, à Vanina.

Et Vanina demain te suivra dans la fosse,  
On couchera l'amante à côté de l'amant,  
Et vous serez unis jusqu'au grand Jugement.

RENATO, à Vanina, reprenant le combat.

Es-tu prêt, bon chrétien ?

VANINA

En baisant ce rosaire,  
De mon premier amour je bénis la misère.

Elle jette son chapelet et fonce sur Renato.

A toi.

RENATO, ripostant.

Tiens.

VANINA, lâchant son épée et chancelant.

Je meurs.

RENATO

Chante.

VANINA, tombant.

Adieu, Renate, adieu.

Elle tombe, son masque se détache, ses cheveux se déroulent ;  
la lune réapparaît et illumine son visage.

RENATO

J'ai tué Vanina !

LAZZARO

La justice de Dieu.

VANINA, à Renato.

Tu me trompais, ami, je ne pouvais plus vivre.

LAZZARO.

Tonnerre !

RENATO

Tu vivras.

VANINA

Adieu, je te délivre.

Elle meurt.

RENATO

Vanina !

On entend une marche joyeuse qui s'approche.

LAZZARO

Son souper qu'on apporte en chantant.

RENATO

Elle est morte, Nina ! Morte, entends-tu ?

LAZZARO

J'entend.

A Vanina, étendue et immobile.

Va, ne regrette rien, petite aux longues tresses ;  
Il dira ton histoire à ses autres maîtresses,  
Car il est de la race ingrate des rimeurs.  
Et grâce à ses beaux vers, ô pure enfant qui meurs,  
A travers le cercueil où ses mains t'auront mise,  
Les gais Vénitiens te verront en chemise.

RENATO

Je suis un malheureux, je suis un criminel.

LAZZARO, à Vanina.

Plains-toi de cette vie à ton Dieu paternel.  
Va, ne regrette rien ; toujours, malgré leurs flammes,  
Les hommes ont menti sur la bouche des femmes ;  
Et le temps d'un bonheur est si vite fini !

RENATO

Pardonne-moi, Nina.

LAZZARO, à Renato.

Le duel est puni.  
Emportons l'enfant mort et cachons les rapières.

RENATO

Une larme d'amour mouille encor ses paupières.

LAZZARO

Et l'indignation ferme son poing crispé.

RENATO, avec désespoir

Elle m'était fidèle.

LAZZARO, haussant les épaules.

Elle t'aurait trompé.

# AMOUREUSE

Comédie en trois actes

*Représentée pour la première fois à l'Odéon  
le 25 avril 1891,*

*Reprise au même théâtre le 25 novembre 1891,  
au Vaudeville le 24 mars 1896, reprise au même théâtre  
le 21 octobre 1898 et le 1<sup>er</sup> juin 1899,  
à la Renaissance le 28 avril 1904,  
à la Comédie-Française le 5 juin 1908,  
à la Porte-Saint-Martin le 10 octobre 1913  
et à la Comédie-Française le  
4 novembre 1918.*



A

*POREL ET A RÉJANE*

## PERSONNAGES

	Odéon. —	Odéon. —	Vaudeville. —
	MM.	MM.	MM.
ÉTIENNE FÉRIAUD . .	DUMÉNY.	GUITY.	DUMÉNY.
PASCAL DELANNOY. .	CALMETTES.	CALMETTES.	CALMETTES.
	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>
GERMAINE FÉRIAUD .	RÉJANE.	RÉJANE.	RÉJANE.
CATHERINE VILLIERS	CLÉRY	CLÉRY.	ROSA BRUCK.
MADAME DE CHAZAL.	MANVEL.	MANVEL.	SOREL.
MADAME HENRIET . .	Y. ROLAND.	Y ROLAND.	DRÜNZER.
MADELEINE . . . . .	MARTY.	MARTY.	C. CARON.
	Vaudeville —	Vaudeville. —	Renaissance. —
	MM.	MM.	MM.
ÉTIENNE FÉRIAUD . .	GUITY.	GUITY.	GUITY.
PASCAL DELANNOY. .	GRAND.	GRAND.	CALMETTES.
	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>
GERMAINE FÉRIAUD .	RÉJANE.	RÉJANE.	BRANDÈS.
CATHERINE VILLIERS	ARCHAIMBAULT.	ARCHAIMBAULT	MARG. CARON.
MADAME DE CHAZAL.	DRÜNZER.	DRÜNZER.	RYTER.
MADAME HENRIET . .	MARLYS.	MARLYS.	LYSÈS.
MADELEINE . . . . .	BERNOU.	BERNOU.	HELLER
	Comédie-Française —	Porte St-Martin. —	Comédie-Française. —
	MM.	MM.	MM.
ÉTIENNE FÉRIAUD . .	GRAND.	CHARLES LE BARGY.	GRAND.
PASCAL DELANNOY. .	DUFLOS.	CALMETTES.	MAYER.
	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>	M <sup>mes</sup>
GERMAINE FÉRIAUD.	MARIE LECONTE	JULIETTE MARGEL.	PIERAT et } VALPREUX } <span style="font-size: 0.8em; vertical-align: middle;">Tour à tour</span>
CATHERINE VILLIERS	DEVOYOD.	BOUCHERON.	DEVOYOD.
MADAME DE CHAZAL.	PROVOST.	LE FLERS.	CHAUVERON.
MADAME HENRIET . .	MAILLE.	ROLAND.	FABER.
MADELEINE . . . . .	CLARY.	LUCAS.	ROSERAIE.

De nos jours, à Paris.

# AMOUREUSE

---

## ACTE PREMIER

Chez Étienne Fériaud.

Un cabinet de travail en désordre. Livres, papiers épars, etc.

Une lampe allumée sur un bureau.

## SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, PASCAL

PASCAL, entrant, le chapeau sur la tête.

Monsieur est rentré ?

MADELEINE, disposant sur une petite table un plateau chargé d'une  
bouteille et de plusieurs verres.

Pas encore.

PASCAL

Et madame ?

MADELEINE

Madame est là.

PASCAL

Seule ?

MADELEINE

Avec madame de Vitry.

PASCAL, d'un ton bourru.

Toujours du monde.

MADELEINE

Mais, monsieur, c'est jeudi, le jour de Madame.

PASCAL, ôtant son chapeau.

Je n'entre pas. Arrangez-moi le feu, Madeleine.

MADELEINE

Je viens de mettre une bûche.

PASCAL

Mettez-en une deuxième.

MADELEINE, tisonnant.

Monsieur est difficile, pour un artiste.

PASCAL

Les pauvres ont plus besoin de confortable que les autres, ma fille. Et maintenant, ouvrez-moi cette fenêtre, ça sent le tabac.

MADELEINE

Bien, monsieur.

(Pascal prend un journal et s'installe dans un fauteuil, au coin du feu.)

PASCAL, lisant.

« Madame C... » (S'interrompant.) Encore un mari qui vient de surprendre sa femme !... Madame C... Je parie que c'est madame Crozat... Pauvre petite femme !

MADELEINE

Monsieur ne désire pas autre chose ?

PASCAL

Si. Qu'est-ce qu'il y a dans cette bouteille ?

MADELEINE

Du malaga.

PASCAL

Mon malaga ?

MADELEINE

Oui, monsieur.

PASCAL

Voilà mon affaire. (Se versant à boire.) Le seul vin qui soit buvable ici.

MADELEINE

Oh ! monsieur.

PASCAL, à brûle-pourpoint.

Comment va votre amant, Madeleine ?

MADELEINE

Mais je n'ai pas d'amant !

PASCAL

Une jolie fille comme vous ?

MADELEINE

Non, monsieur.

PASCAL

Quel âge avez-vous ?

MADELEINE

Vingt-deux ans.

PASCAL

Six ans de perdus !

MADELEINE

Si j'avais quelqu'un, je serais moins gaie.

PASCAL

Mais vous seriez tout de même plus contente.

MADELEINE

Je connais un peintre qui me dit souvent de ces bêtises-là.

PASCAL, vivement.

Un peintre ?...

MADELEINE

Un peintre qui travaille en face, chez le vitrier.

PASCAL

Très flatté. (Une pause.) Est-ce que M. Fériaud part ce soir ?

MADELEINE

Le docteur part tout à l'heure.

PASCAL

La maison ne sera pas drôle. Je vais bien m'ennuyer.

## SCÈNE II

PASCAL, GERMAINE

GERMAINE, sur le seuil de la porte, tendrement.

Tu es là ?

PASCAL, sans bouger de son fauteuil.

Non, madame, il n'est pas là,

GERMAINE

Tiens, c'est vous, Pascal !

PASCAL

J'attends Étienne.

GERMAINE

Pourquoi n'êtes-vous pas entré chez moi ?

PASCAL

Vous aviez des gens ennuyeux.

GERMAINE

Vous m'auriez aidée à les recevoir.

PASCAL

Me déranger ? Jamais de la vie.

GERMAINE

Je me sauve. Allons, égoïste, venez avec moi.

PASCAL

Voyons, ma petite Germaine, vous n'y songez pas. Regardez comme je suis bien installé.

GERMAINE, prête à sortir.

Gros chat.

PASCAL

Ah ! ne m'abandonnez pas, je vais être tout seul à présent.

GERMAINE

J'ai peur qu'on ne sonne.

PASCAL

Restez.

GERMAINE

Non.

PASCAL

Quand votre mari rentrera, j'empêcherai qu'on vous avertisse.

GERMAINE

Ça m'est bien égal, je le guette.

PASCAL

A quelle heure s'en va-t-il ?

GERMAINE, prenant subitement une chaise et venant s'asseoir tout près de lui.

A huit heures, mon bon Pascal.

PASCAL

Tiens, vous vous asseyez ?

GERMAINE

Croyez-vous, hein ? Il part ce soir pour l'Italie. Il va présider la Délégation française au Congrès médical.

PASCAL

Singulière idée, nous lâcher ainsi !

GERMAINE

Depuis huit ans que nous sommes mariés, c'est la première fois que nous nous quittons !

PASCAL

Depuis quinze ans, je ne suis pas resté un seul jour sans le voir !

GERMAINE

Il paraît que ce voyage est nécessaire à ses travaux.

PASCAL

Qu'est-ce que ça peut nous faire, ses travaux ?

GERMAINE

Pauvre garçon, je le persécute, je le tourmente. Il n'est pas fâché de prendre un peu de liberté.

PASCAL

Entre nous, ma chère, vous devenez insupportable.

GERMAINE

Je le sais bien. Que voulez-vous ? Les pendules d'une maison ne sont pas toutes réglées sur la même heure ; quand l'une avance, l'autre retarde.

PASCAL

Et elles ne sonnent jamais en même temps.

GERMAINE, s'exaltant

Quelle force de ne pas aimer son mari ! Si je n'adorais pas le mien, les choses iraient beaucoup mieux.

PASCAL

Le fait est que tout va de travers chez vous. On se dispute, on mange mal... Si ça continue, je ne fiche plus les pieds ici.

GERMAINE

Vous chercherez une maison plus tranquille.

PASCAL

Je plaisante. Je suis trop vieux pour changer mes habitudes.

GERMAINE

Faites comme votre ami, voyagez.

PASCAL

Mes chagrins me retiennent à Paris.

GERMAINE

Votre écuyère, toujours ?

PASCAL

Encore.

GERMAINE

Et vous ne travaillez pas ?

PASCAL

Ma foi, non.

GERMAINE

Quel dommage ! J'ai vu hier le directeur de la *Revue illustrée*. Il n'est pas content, vous savez ?

PASCAL

Un directeur qui rage, c'est toujours amusant.

GERMAINE

Baschet attend vos dessins depuis un mois.

PASCAL

Il a eu tort de me les payer d'avance.

GERMAINE

Mauricette est une maîtresse chère ?

PASCAL

Pas encore, elle est si jeune.

GERMAINE

Sérieusement, Pascal, pour votre dignité, vous devriez rompre avec cette femme.

PASCAL

Je ne fais que ça.

GERMAINE

Vous ne l'aimez pas, elle vous trompe, et vous souffrez comme si vous l'aimiez.

PASCAL

Elle me martyrise, elle ne me trompe pas.

GERMAINE

Naïf.

PASCAL

L'amour est aveugle.

GERMAINE

Vous en voyez pourtant de toutes les couleurs.

PASCAL

J'en conviens.

GERMAINE

Si vous étiez raisonnable, vous m'écouteriez...

PASCAL

Et j'épouserai madame Brissot ?

GERMAINE

Pourquoi pas ?

PASCAL

Une femme divorcée ? Un livre déjà lu !

GERMAINE

Mais pas épuisé.

PASCAL

Vous y tenez beaucoup ?

GERMAINE

Dame, mon ami, cinquante mille francs de rente.

PASCAL

Vous n'êtes pas honteuse de parler ainsi, vous qui avez fait un mariage d'amour ?

GERMAINE

On peut aimer madame Brissot.

PASCAL

Trop maigre.

GERMAINE

Eh ! les maigres, c'est quelquefois dangereux.

PASCAL

Comme les arêtes. Je refuse. D'abord, elle est assommante avec sa dévotion, votre madame Brissot. Oh ! les femmes qui s'occupent du bon Dieu, je...

GERMAINE

Vous les envoyez au diable.

PASCAL

Si Dieu s'occupait d'elles, passe encore, je comprendrais, mais...

GERMAINE

Allons, ne commencez pas à dire du mal de Dieu, c'est démodé.

PASCAL

Soit, disons du bien de lui. Puisqu'il n'est pas là, c'est plus généreux.

GERMAINE

Ma foi, c'est le seul absent qu'on épargne.

PASCAL

Parce qu'on ne l'a jamais vu.

GERMAINE

Taisez-vous, vous parlez comme un conseiller municipal.

### SCÈNE III

LES MÊMES, ÉTIENNE, puis MADELEINE

PASCAL

Enfin !

GERMAINE, rayonnante.

Le voilà !

ÉTIENNE

Ah ! mes amis, que je suis fatigué !

PASCAL

Naturellement. Il est toujours fatigué quand il rentre, et jamais quand il sort.

GERMAINE, à Étienne.

Attrape !

PASCAL

Donne-nous des explications. Pourquoi cette longue absence ?

GERMAINE

Oui, d'où viens-tu ?

ÉTIENNE

Je sors de l'Académie.

PASCAL

Ce n'est pas vrai.

GERMAINE

Il n'y a pas eu séance aujourd'hui.

ÉTIENNE, se versant à boire.

Je présidais une commission.

GERMAINE

Je te crois, moi.

PASCAL

Ah ! ne bois pas mon vin.

ÉTIENNE

Je suis en retard, parce que je suis revenu à pied.

GERMAINE

Un amoureux aurait pris une voiture.

ÉTIENNE

J'ai voulu prendre le tramway.

PASCAL

C'est d'un ami.

ÉTIENNE

Mais il fallait attendre trop longtemps, j'ai perdu patience.

PASCAL

Et tu as fait une bonne marche hygiénique, je te pardonne.

ÉTIENNE, sortant de sa poche un numéro de tramway.

Ce numéro que j'ai négligé de rendre atteste ma sincérité : 53 !

(Il le remet dans sa poche.)

PASCAL

Alors, c'est décidé, tu vas représenter la France à un congrès ?

ÉTIENNE

Je pars pour Florence tout à l'heure. •

PASCAL, outré.

Tu oseras revoir l'Italie sans moi ?

ÉTIENNE

Viens, je voyage avec Marcotte et sa maîtresse.

PASCAL

La petite Janin ?

GERMAINE, avec humeur.

L'amie de mademoiselle Villiers ? Un ménage que tu voyais beaucoup autrefois.

ÉTIENNE

Justement.

PASCAL

Tu me tentes, j'ai envie de t'accompagner ; mais, je réfléchis, Germaine va être tout à fait seule.

GERMAINE

Si tu m'emmenais ?

ÉTIENNE

Tu es folle.

PASCAL

Nous ne sommes pas forcés de monter dans le wagon des Marcotte.

ÉTIENNE, désignant Germaine.

Si je l'emmène là-bas, je n'aurai pas le temps de la voir.

PASCAL

Je la verrai, moi.

ÉTIENNE

Je reviens dans huit jours.

GERMAINE, déçue.

N'insistez pas.

PASCAL

Alors, je reste aussi.

ÉTIENNE, avec importance.

Ce n'est pas gentil de vous abandonner ; mais vous en conviendrez, je n'ai pas le droit de décliner cette mission (s'animant), une mission qui va me permettre de défendre mes idées. Grâce à ce congrès, la prophylaxie des maladies contagieuses...

PASCAL

Ah ! tu ne vas pas nous faire une conférence !

GERMAINE

Tu exposeras tes théories à mademoiselle Janin, en wagon.

ÉTIENNE

Elle s'y intéressera peut-être plus que toi.

PASCAL

Parbleu, tu n'es pas son mari.

ÉTIENNE

Soit, ne parlons plus de mes affaires.

GERMAINE, câline.

Allons, ne prends pas ton air fâché.

PASCAL

On sait bien que tu n'es pas le premier venu.

GERMAINE

Ne riez pas, ses travaux ont servi à quelque chose.

ÉTIENNE

Peut-être.

PASCAL

Allons donc. Les découvertes de la médecine ressemblent à celles de l'artillerie. Elles enseignent à tuer l'homme plus vite, voilà tout.

GERMAINE

Moins il y en a...

PASCAL, désignant Étienne.

Pourvu qu'il en reste un.

ÉTIENNE, avec humeur.

Ah ! cette lampe qui file.

(Il remonte la lampe.)

GERMAINE

Vous dînez avec nous, Pascal ?

PASCAL

Ça dépend, si le dîner est bon.

ÉTIENNE

C'est moi qui ai commandé.

PASCAL

Tu me rassures.

ÉTIENNE

Je fais le menu à présent. Tu as un caneton et une salade russe.

PASCAL

Seulement.

ÉTIENNE

Oui.

PASCAL

Ajoute des écrevisses pour ta femme.

ÉTIENNE

Elle n'en a pas besoin.

GERMAINE, avec menace, à Pascal.

Vous !... (A Étienne.) Es-tu passé chez Doucet ?

ÉTIENNE

Ta robe sera prête demain.

GERMAINE

Tu n'as pas oublié, merci.

ÉTIENNE

A propos...

GERMAINE

Qu'est-ce que tu cherches dans ta poche ? un cadeau ?

ÉTIENNE

Tu devines.

(Il tend un petit écrin à Germaine.)

GERMAINE

Une bague ?

PASCAL

Voyons.

GERMAINE

Oh ! qu'elle est jolie !

PASCAL, grognon.

Je ne trouve pas, le diamant est trop petit.

ÉTIENNE

Tu es contente ?

PASCAL

On ne m'apporte jamais rien, à moi.

GERMAINE

Il faut que je t'embrasse.

ÉTIENNE

Eh bien ! embrasse-moi vite.

GERMAINE, avec amour.

Est-ce qu'on peut s'embrasser vite ?

PASCAL

Je me retourne.

GERMAINE

Inutile.

PASCAL, à Etienne.

Tu ne perdras rien pour attendre.

GERMAINE

Alors, tu m'aimes un peu ?

ÉTIENNE

Tu le sais bien.

PASCAL

Ah ! mes enfants, ayez pitié de moi, je suis tout seul.

ÉTIENNE

Comme tu es décolletée !

GERMAINE

Est-ce un reproche ?

ÉTIENNE, séduit.

Oui et non. Me voilà charmé malgré moi, troublé tout à coup ; et j'ai de si graves préoccupations en ce moment que j'aurais préféré... ne pas penser à autre chose.

(Madeleine entre avec des lettres sur un plateau.)

GERMAINE

Des lettres !

ÉTIENNE, à Madeleine.

Donnez.

GERMAINE, remettant à Étienne une lettre qu'elle vient de prendre.

Oh ! Je n'allais pas l'ouvrir.

ÉTIENNE

Tu la sentais.

GERMAINE

C'est différent.

PASCAL

C'est tout comme. Un parfum, c'est un petit nom.

(Madeleine sort.)

ÉTIENNE, assis à son bureau dépouillant son courrier.

Des demandes de consultations, mais je ne fais plus de clientèle... la *Revue d'Elimbou*... Un article de Mac-kensie sur la diphtérie... Tiens, mon nom, plusieurs fois... Tu ne sais pas l'anglais, Pascal ?

PASCAL

Je ne sais même pas le français.

ÉTIENNE

Plus tard... Une facture de Reboux, deux cent dix francs.

GERMAINE

Mon chapeau noir.

ÉTIENNE, à Germaine, lui tendant la facture

Tiens.

GERMAINE, refusant.

Tu feras payer.

ÉTIENNE

Soit, je m'en charge.

PASCAL

Vraiment, il est trop bon, ma petite Germaine, ces choses-là vous regardent. De quoi donc vous occupez-vous toute la journée ?

ÉTIENNE

Ma femme, elle s'occupe de son mari ; et moi, je m'occupe du reste.

GERMAINE

Oh ! que tu es gentil, quand tu rages, je t'adore.

ÉTIENNE

Le métier commence à me lasser.

PASCAL

Allons, ne gronde pas encore.

GERMAINE

Tu es meilleur que tu ne crois, tu sais.

PASCAL

Nous t'avons vu à l'œuvre pendant sa fièvre typhoïde.

GERMAINE

Pauvre ami, vous rappelez-vous ? Il a passé vingt nuits à mon chevet.

ÉTIENNE

Tu m'empêches de lire, tais-toi..

GERMAINE, tout près

Je voudrais parler.

ÉTIENNE

Où demeure Parigot ?

PASCAL

Rue de la Sorbonne.

GERMAINE

Non, il a déménagé.

ÉTIENNE

Diable, il faut que je réponde tout suite.

PASCAL

Cherche dans le *Tout-Paris*.

ÉTIENNE, cherchant de tous les côtés.

Où est-il ?

GERMAINE

Là.

PASCAL

Non

ÉTIENNE

Tiens, ta voilette, toujours des épingles sur mon bureau.

GERMAINE

Si tu étais garçon, tu ne t'en plaindrais pas.

ÉTIENNE

Je ne trouve pas. On ne trouve rien dans cette maison.

PASCAL

Excepté de la poussière.

ÉTIENNE

J'écrirai plus tard. Quel pillage ! j'aurais besoin d'un secrétaire pour mettre de l'ordre ici. Il m'aurait fallu une sœur ou quelque tante de province, un peu agaçante, mais qui aurait circulé dans l'appartement, et rangé mes affaires. Je n'ai pas même de belle-mère !

PASCAL

C'est la première fois que j'entends exprimer ce regret.

(Madeleine rentre avec un paquet.)

ÉTIENNE, à Madeleine.

Quoi encore ?

MADELEINE

Des livres pour madame.

GERMAINE, défilant le paquet.

*Un Cœur de femme...*

ÉTIENNE

*Notre Cœur.*

PASCAL

*Leur Cœur.*

GERMAINE

*Trois Cœurs.*

(Madeleine sort.)

ÉTIENNE

Bourget, Maupassant...

GERMAINE

Rod.

PASCAL

Des histoires d'amour.

ÉTIENNE

De l'adultère.

GERMAINE

Des chagrins de femme.

ÉTIENNE

Voilà ses lectures.

GERMAINE

Je lis ce que je comprends le mieux.

ÉTIENNE

Mais trompe-moi donc une bonne fois, puisque tu es si curieuse !

PASCAL

Patience.

GERMAINE

Il ne faut jurer de rien. Ta vie de garçon est terminée, la mienne commence.

ÉTIENNE

Ta vie de garçon ?

PASCAL

Sans doute, tu es le premier amant.

ÉTIENNE

Et le dernier.

GERMAINE, gaiement.

Je le souhaite de tout mon cœur.

ÉTIENNE

Tu n'en es pas sûre ?

PASCAL

Prends garde, mon cher, tu es féroce quelquefois. Une folie est bientôt faite.

ÉTIENNE

Une honnête femme réfléchit.

GERMAINE

Espérons-le.

PASCAL

Bah ! un déshonneur, c'est comme un deuil, on vous confectionne ça dans les vingt-quatre heures.

ÉTIENNE

Si jamais tu trompes ton mari, choisis bien, mon amour, car nous sommes tous des canailles.

PASCAL

Excepté moi.

ÉTIENNE

Oui, tu es un brave homme, toi.

GERMAINE

Aussi, vous n'avez aucune chance.

PASCAL

Et pourquoi n'ai-je aucune chance ? Je me révolte à la fin. Tenez, vous avez peut-être été maladroite en refusant de m'épouser, il y a neuf ans.

GERMAINE

Il ne fallait pas charger Étienne de votre requête.

ÉTIENNE

Je me suis loyalement acquitté de la commission.

GERMAINE

Il a beaucoup insisté.

PASCAL

Un peu plus, et mon bonheur était fait.

GERMAINE

Un peu plus, j'étais votre femme et (s'adressant à Étienne) je devenais ta maîtresse.

PASCAL

Ce sera peut-être le contraire.

GERMAINE

Jamais, mon bon Pascal.

ÉTIENNE, en plaisantant, à Pascal.

Qui sait?... malgré toutes tes histoires, au fond, tu n'aimes que ma femme.

PASCAL

Hélas !

ÉTIENNE

Et si je la rends trop malheureuse, tu la consoleras.

PASCAL, gaiement.

Tu crois ? chic !

ÉTIENNE

Un jour, nous nous séparerons, ma chérie, tu me quitteras, j'en ai le pressentiment.

GERMAINE, avec amour.

Te quitter ? Oh ! ça jamais, n'y compte pas, mon ami, ne caresse pas ce fol espoir, ce n'est pas la peine ; quoi que je fasse, quoi que tu fasses, je resterai là, dans ton existence, dans ta maison, à tes côtés, toujours, quand même, comme un petit crampon.

ÉTIENNE

Tu es terrible.

GERMAINE

Éternellement, nous vivrons ensemble.

PASCAL

Et on t'entertera avec elle.

ÉTIENNE

Ah ! ça non, par exemple, je veux être seul là-bas.

GERMAINE

Pourtant, là-bas, je ne te gênerais pas beaucoup.

ÉTIENNE

Non, je ne veux pas.

PASCAL

Eh bien, pars le premier, elle verra après.

ÉTIENNE

Ça ne sera pas long, mes amis, je vieillis... heureusement.

PASCAL

Heureusement !

ÉTIENNE, avec un peu d'amertume.

Oui, j'attends impatiemment la vieillesse, j'attends l'âge où le cœur est apaisé. Quelle joie de vieillir !

GERMAINE

Quelle joie d'avoir des cheveux blancs !

PASCAL

Ou de n'en plus avoir du tout.

ÉTIENNE

Je me vois au coin du feu, raisonnable, assagi, dédai-

gné, à côté de mes livres, à côté de ma femme et de mon fils, car il faut bien espérer qu'un jour ou l'autre...

PASCAL

Un enfant ? Tu peux demander ça à un ami.

ÉTIENNE

Ah ! quelle ivresse de sentir son cerveau libre. Le bon temps ! des amoureux pourront passer sous mes fenêtres, je ne les suivrai pas d'un œil d'envie. Non, je me frotterai les mains en songeant à leurs tourments, à leurs agitations, à leurs jours gaspillés, à toutes ces heures volées au devoir, au travail, à la pensée. Ce sera le bonheur. Alors j'aurai soixante ans.

GERMAINE

Oui, mais tu n'en as que quarante-trois.

PASCAL

Et tu es solide.

GERMAINE, tristement.

Encore vingt ans d'amour, mon pauvre ami. Du courage.

ÉTIENNE

Pardonne-moi, je dis des choses que je ne pense pas.

PASCAL, bas, à Étienne.

Tu la blesses, mon cher.

ÉTIENNE

Si seulement elle pouvait rester fâchée huit jours !

PASCAL

Tu ne le voudrais pas.

MADELEINE, entrant.

Madame de Chazal et madame Henriët sont chez madame.

GERMAINE

J'y vais.

(Madeleine sort.)

PASCAL

Deux femmes du monde.

GERMAINE

Deux dindes, qui ne viennent pas pour moi, mais pour mon mari.

PASCAL

L'habitude de la maison.

GERMAINE

Tu n'as pas encore de cheveux blancs.

PASCAL

Elles voudraient vous le prendre ?

GERMAINE

Elles me l'ont peut-être déjà pris.

ÉTIENNE, agacé.

Voyons, Germaine.

GERMAINE

Ah ! Je n'ai pas d'illusion sur mes amies, moi ; je sais ce qu'elles cherchent.

PASCAL

Et il vous reproche de ne pas voir de femmes.

GERMAINE, prête à sortir

Dame, je le prive d'occasions.

ÉTIENNE

Tu es injuste.

GERMAINE

J'en connais une qui a été volée tout à l'heure. Sous

prétexte de lui demander un conseil important, elle a insisté pour entrer dans son cabinet. Je lui ai ouvert la porte ; mais, attrape, l'homme d'amour était sorti.

ÉTIENNE

Qui ça ?

GERMAINE

La petite Chailly.

PASCAL

Cette veuve, dont le mari est mort le soir même de son mariage ?

GERMAINE

Heureux mari !

ÉTIENNE

Au fait, j'oubliais, ne compte pas sur ton coiffeur demain matin.

GERMAINE

Pourquoi ?

ÉTIENNE

Il ne viendra pas, il s'est pendu.

GERMAINE

Pendu !

PASCAL

Dans sa vitrine ?

ÉTIENNE

Sa femme le trompait.

GERMAINE

Pauvre diable !... Ce n'est pas toi qui te pendrais, hein ?

ÉTIENNE

Qui sait ?

GERMAINE, avec reproche.

Oh ! la ficelle casserait.

ÉTIENNE

Mon Dieu, mon Dieu !...

GERMAINE

Je les expédie, et je reviens.

PASCAL

Nous sommes bien tranquilles.

## SCÈNE IV

ÉTIENNE, PASCAL

ÉTIENNE

Tu permets que j'écrive un mot ?

PASCAL

Tu es joliment grincheux, ce soir.

ÉTIENNE, écrivant.

Je suis de mauvaise humeur.

PASCAL

Ça se voit. Qu'est-ce qui se passe ?

ÉTIENNE

Rien, toujours la même chose.

PASCAL, dessinant.

Tiens, tu as le nez plus long que d'habitude. Tu es comme les enfants, toi, quand tu es méchant, tu es laid.

ÉTIENNE

Tu fais ma charge ?

PASCAL

Et ça ne te coûtera pas un sou, et pourtant c'est demain le terme.

ÉTIENNE

Si tu as besoin d'argent...

PASCAL

Je n'emprunte jamais, moi, je suis trop ingrat. Je ne pourrais pas pardonner à un ami qui m'aurait rendu service.

ÉTIENNE

Adresse-toi à un ennemi alors.

PASCAL

C'est moins coûteux.

ÉTIENNE

Nous sommes seuls, voyons, ne pose pas pour le cynique. (Un silence.) A propos, as-tu vu qu'une de tes aquarelles s'était vendue deux mille francs ?

PASCAL

Pas possible ?

ÉTIENNE

Hier, à la vente Montigny. J'ai lu ça dans un journal du matin.

PASCAL

Deux mille francs, une aquarelle de moi ? Mon Dieu ! que les gens sont bêtes !

ÉTIENNE

Pas si bêtes que ça.

PASCAL

Le jour n'est pas venu où les marchands m'offriront ce prix-là.

ÉTIENNE

Travaille, il viendra bientôt.

PASCAL

Ce jour-là, au moins, j'aurai le droit d'être paresseux.

ÉTIENNE

Tu feras la fête.

PASCAL

Je ferai une trentaine de dessins par an, pas davantage.

ÉTIENNE

Et puis ?

PASCAL

Une fois ma vie assurée, je m'occuperai de mes plaisirs.

ÉTIENNE

Dire que si tu n'avais pas de talent, tu serais probablement un travailleur !

PASCAL

Alors, je me félicite d'en avoir un peu.

ÉTIENNE

Tu en as beaucoup, mon cher.

PASCAL

Tu te trompes, je me connais. Sais-tu ce que me suggère ma conscience d'artiste ? De me croiser les bras, tout simplement. Voilà le vrai moyen d'éviter les croûtes, car je suis médiocre comme le voisin, comme un tas de gens, médiocre comme toi. Seulement je suis plus modeste.

ÉTIENNE

Merci.

PASCAL

Du talent, tout le monde en a aujourd'hui, ça devient insupportable.

ÉTIENNE

Tu n'as donc aucune ambition ?

PASCAL

Aucune, et je songe avec épouvante au musée de peinture de province où je serai probablement enseveli un jour ou l'autre, car voilà la gloire qui m'attend.

ÉTIENNE

Tiens, décidément, tu n'aimes pas ton art.

PASCAL

Je lui préfère l'amour et l'amitié.

ÉTIENNE

Les amis nous lâchent et les femmes nous trompent.

PASCAL

Attends un peu.

ÉTIENNE

Pour ma part, je ne suis complètement heureux qu'à cette table de travail.

PASCAL

Aujourd'hui, parce que tu es rassasié.

ÉTIENNE

Parce que je vaux davantage.

PASCAL

Tu te crois en progrès ?

ÉTIENNE

J'ai commencé par l'amour, je finis par la science.

PASCAL

Fâcheux pour ta femme.

ÉTIENNE

Nous nous sommes peut-être rencontrés trop tard.

PASCAL

Le bonheur de l'humanité d'abord, le sien ensuite, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Si je suis utile, son devoir est de s'incliner.

PASCAL

Égoïste.

ÉTIENNE

Sais-tu bien que mes travaux sur la diphtérie pourraient sauver des milliers d'êtres ?

PASCAL

Ils n'ont pas encore abouti, ne t'enflamme pas.

ÉTIENNE

Ils aboutiront.

PASCAL

Eh bien, après ? la belle affaire ! Quand vous guérissez une maladie, Dieu nous en envoie une autre. Il semble qu'il faille toujours ici-bas le même nombre de fléaux. Autant garder ceux qu'on connaît. Et puis, à quoi bon ? Il y aura éternellement des pauvres et des riches, des coquins qui ont de la chance et de braves gens qui n'en ont pas. Tu peux t'enfermer et travailler, tu peux avoir du génie, tu ne changeras pas le train des choses. Rien ne vaut la peine de rien.

ÉTIENNE

C'est la lâcheté que tu prêches là, l'inutilité de l'effort. Si nos pères avaient raisonné comme toi, la terre serait encore inhabitable et les hommes iraient tout nus.

PASCAL

Les femmes aussi.

ÉTIENNE

Nous marcherions à quatre pattes, mon bon ami.

PASCAL

Ça m'amuserait peut-être beaucoup.

ÉTIENNE

Tu peins des arbres, mais tes aïeux y grimpaient.

PASCAL

Je serais bien embarrassé d'en faire autant.

ÉTIENNE

Ce sont ceux que tu blagues, ce sont les savants, les artistes, et les poètes qui ont amélioré ce monde imparfait. Ce sont eux qui l'ont rendu plus supportable, moins incommode aux jouisseurs et aux meurt-de-faim. Ils ont sans doute été de mauvais maris, des amis médiocres, des fils révoltés. Qu'est-ce que ça fait ? Leurs travaux et leurs rêveries ont semé du bonheur, de la justice et de la beauté sur la terre. Ils n'ont pas aimé, ces égoïstes, mais ils ont créé de l'amour pour ceux qui sont venus.

PASCAL

Eh bien, continuez, mes amis, supprimez la souffrance et la haine, je ne demande pas mieux, après tout.

ÉTIENNE

Nous y arriverons.

PASCAL

Dans six semaines ?

ÉTIENNE

Dans quelques siècles. Nous avons déjà reculé les limites de la vie.

PASCAL

Quelle cruauté!... Qui sait? Avec un peu de chance, vous finirez peut-être aussi par supprimer la mort.

ÉTIENNE

Vaincre la mort? Eh! mon cher, nous sommes si lancés.

PASCAL

Je voudrais bien vivre dans ce temps-là.

ÉTIENNE

Tu n'es pas marié, toi.

PASCAL

A quoi bon, d'ailleurs? Vous ne feriez pas la jeunesse plus longue.

ÉTIENNE

Amoureux, va.

## SCÈNE V

LES MÊMES, GERMAINE, MADAME DE CHAZAL,  
MADAME HENRIET.

MADAME HENRIET

On peut vous serrer la main?

MADAME DE CHAZAL

On peut vous souhaiter un bon voyage?

ÉTIENNE

Je crois bien !

MADAME DE CHAZAL, à Pascal.

Tiens, monsieur Delannoy ?

PASCAL, s'inclinant.

Lui-même.

GERMAINE, à Étienne, s'approchant de son bureau.

Tu écrivais ?

ÉTIENNE

Regarde.

GERMAINE

Je t'importune.

ÉTIENNE

Non.

MADAME DE CHAZAL, à Pascal.

On dit que vous épousez madame Brissot, est-ce vrai ?

PASCAL

Ça m'étonnerait. D'abord, moi, je suis l'ennemi personnel du mariage.

GERMAINE

Voulez-vous bien vous taire !

PASCAL

Le mariage est une institution surannée qui a eu un commencement et qui aura une fin.

ÉTIENNE, gaiement.

Ne prends pas un pareil engagement...

PASCAL

Un engagement aussi immoral, car on ne doit prendre que ceux qu'on peut tenir, et personne n'est sûr de pouvoir tenir celui-là.

MADAME HENRIET, à Pascal.

En attendant, ce soir chez les Février on annonçait vos fiançailles.

GERMAINE, s'attendrissant.

Ah ! les fiançailles !...

ÉTIENNE

Le meilleur moment du mariage.

GERMAINE, avec gaminerie.

Moi, je trouve que le meilleur moment, c'est...

PASCAL

C'est après.

GERMAINE

Je n'osais pas le dire.

MADAME HENRIET, à Étienne.

Voilà qui fait votre éloge.

MADAME DE CHAZAL

A quarante ans passés.

PASCAL

Il est de territoriale, mais on le maintient sous les drapeaux.

ÉTIENNE, consterné.

Je n'ai pas de chance, moi, elles m'aiment toutes.

MADAME DE CHAZAL

Quand on fait le charme de tant de monde, on risque de ne faire le bonheur de personne.

PASCAL, gouailleur.

Et pourtant, regardez-moi cet homme-là, il n'est pas beau.

MADAME HENRIET

Il est fané.

MADAME DE CHAZAL

Il s'habille mal.

ÉTIENNE

Je me néglige exprès.

GERMAINE

N'importe, rien ne nous décourage.

MADAME DE CHAZAL

Vos amis doivent vous détester, hein ?

ÉTIENNE

De bon cœur.

PASCAL

A-t-il des cheveux, l'animal !

ÉTIENNE

Ce qu'ils m'ont fait d'ennemis !

PASCAL

Je connais un chauve qui te déchire partout.

ÉTIENNE

Un vieux camarade ? ce grand raté de ?... Son âme est aussi aride que son crâne.

GERMAINE, à Pascal.

Gentil tout de même, mon Étienne ?

PASCAL, furieux.

Quand nous sortons ensemble, c'est toujours moi qui fais de l'œil, mais c'est lui qu'on regarde.

MADAME HENRIET

Pauvre Pascal !

GERMAINE, à Étienne.

Est-ce qu'elles t'arrêtent dans la rue ?

PASCAL

Non, mais elles le suivent.

ÉTIENNE

Blagueur.

PASCAL

On t'a suivi deux fois cet hiver, je l'ai constaté.

MADAME HENRIET

C'est trop fort.

MADAME DE CHAZAL

On le suit.

PASCAL

Comme une femme.

GERMAINE

Comme une cocotte.

ÉTIENNE

Hélas ! parfois je me demande si je n'en suis pas une.

GERMAINE

Heureusement que tu n'es pas vénal.

ÉTIENNE, gaiement.

Ah ! mes amis, j'aurais pu gagner des millions.

GERMAINE, à madame Henriet, en lui offrant des bonbons.

Voulez-vous un bonbon ?

(Germaine, madame Henriet et Pascal remontent la scène.)

MADAME DE CHAZAL, à Étienne.

Vous avez l'air désolé de plaire aux femmes.

ÉTIENNE

Désolé, c'est le mot.

MADAME DE CHAZAL

Trop de bonnes fortunes ?

ÉTIENNE, gamin.

Trop de commandes.

MADAME DE CHAZAL

Tant pis.

ÉTIENNE, reculant.

Oui, j'ai beaucoup à faire en ce moment, je suis très occupé.

MADAME DE CHAZAL

Vous rappelez-vous le petit entresol où nous nous rencontrâmes tout un hiver... avant votre mariage ?

ÉTIENNE

Il y a quinze ans ?

MADAME DE CHAZAL

Pas si longtemps.

ÉTIENNE

Permettez, vous êtes entre...

MADAME DE CHAZAL

Quel cynisme !

ÉTIENNE

Une dame du Havre vous succéda.

MADAME DE CHAZAL

Dans le même entresol ?

ÉTIENNE

Pouah !

MADAME DE CHAZAL

Eh bien, je suis passée hier devant la maison, il libre.

ÉTIENNE

Il a de la veine.

MADAME DE CHAZAL

Si nous le reprenions ?

ÉTIENNE

Je pars.

MADAME DE CHAZAL

A votre retour ?

ÉTIENNE

Ah ! ma chère, je vous le répète, je suis très occupé.

MADAME DE CHAZAL

Surmené ?

ÉTIENNE

Et vraiment, là, je vous connais, vous ne seriez pas contente.

MADAME DE CHAZAL

Surmené ! Doit-on le dire ?

ÉTIENNE

Oh oui ! je vous en prie, dites-le... pour qu'on me laisse tranquille.

MADAME DE CHAZAL

Si Germaine savait comme ça vous ennuie, elle serait moins jalouse.

ÉTIENNE

Je ne me soucie ni de vous ni des autres. Tout cela, ce sont des fanfaronnades. En réalité, je travaille et je suis fidèle à ma femme.

MADAME DE CHAZAL

Vous lui êtes fidèle, mais vous n'êtes pas fâché de laisser supposer le contraire.

ÉTIENNE

On est si vaniteux.

MADAME DE CHAZAL

L'aimez-vous seulement?

ÉTIENNE

Vous me posez là une question qu'elle m'adressait tout à l'heure, et qu'elle m'adressera probablement avant cinq minutes.

MADAME DE CHAZAL

Fat.

ÉTIENNE

Parions.

GERMAINE, s'avançant.

De quoi riez-vous dans ce coin ? Vous dites du mal de moi, j'en suis sûre,

MADAME DE CHAZAL

Non.

ÉTIENNE

Non, mon amour.

GERMAINE, tendrement.

Tu m'aimes?

ÉTIENNE

J'ai gagné!

GERMAINE

Que signifie cette plaisanterie?

ÉTIENNE

J'avais parié avec madame de Chazal que tu me poserais cette question avant cinq minutes.

(Madame de Chazal se rapproche de madame Henriët et de Pascal.)

GERMAINE, à Étienne.

Tu te moques de moi, tu as raison, je suis ridicule.

ÉTIENNE

Voyons, grande enfant, je m'amuse.

GERMAINE, tristement.

Étrange manie des femmes qui veulent à tout prix vous arracher une bonne réponse, même quand elles savent que cette réponse sera mensongère.

ÉTIENNE, plaisantant.

Réconcilions-nous, mon petit ordinaire.

GERMAINE

Si je suis ton ordinaire, je serai l'extraordinaire de quelqu'un.

ÉTIENNE

Germaine !...

GERMAINE, gaïement.

Une femme n'est complète que lorsqu'elle a inspiré tous les sentiments.

(Germaine se rapproche de Pascal et de madame de Chazal.)

MADAME DE CHAZAL, à madame Henriët.

Six heures ! je dîne en ville, sauvons-nous. A peine si j'ai le temps de me déshabiller.

PASCAL

Est-ce que ça vous coûte beaucoup ?

MADAME DE CHAZAL

Au contraire.

MADAME HENRIËT, à Étienne.

Adieu, gascon.

ÉTIENNE

Pourquoi gascon ?

MADAME HENRIET

Parce que vous oubliez vos promesses.

ÉTIENNE

Moi ?

MADAME HENRIET

Vous m'aviez promis de m'écrire.

ÉTIENNE

Ah ! oui, pour vous donner une heure.

MADAME HENRIET

Pardon, deux heures.

ÉTIENNE

Soit.

MADAME HENRIET

J'attends toujours votre lettre.

ÉTIENNE

J'ai pensé à vous, et en voici la preuve.

MADAME HENRIET

Votre femme nous regarde.

ÉTIENNE, gravement.

Tenez.

(Il lui glisse dans la main son numéro de tramway.)

MADAME HENRIET, suffoquée.

53... un numéro !

ÉTIENNE

A mon retour, je pourrai peut-être vous en donner un meilleur.

MADAME HENRIET

Mal élevé.

ÉTIENNE, éclatant de rire.

Pardonnez-moi, je suis amoureux de ma femme.

MADAME HENRIET

Quel châtiment pour un libertin !

PASCAL, à madame Chazal.

Alors, vous ne voulez pas de moi ?

MADAME DE CHAZAL

Non.

PASCAL

Que faut-il donc pour vous décider ?

MADAME DE CHAZAL

Beaucoup de choses.

MADAME HENRIET

La croix et la bannière.

PASCAL

La bannière surtout.

MADAME DE CHAZAL

Bohème ! (A Étienne.) Bon voyage, docteur !

ÉTIENNE

Merci.

MADAME HENRIET

A bientôt.

GERMAINE

Adieu.

PASCAL

Je les fourre en voiture.

## SCÈNE VI

GERMAINE, ÉTIENNE

GERMAINE

Enfin, nous sommes seuls. Tu ne vas plus me tourmenter.

ÉTIENNE

Tu m'en veux encore ?

GERMAINE

Non.

ÉTIENNE, fermant la porte.

A la bonne heure.

GERMAINE

Quelle chance ! Tous les deux.

ÉTIENNE

Oui.

GERMAINE

Tu as raison, ferme la porte.

ÉTIENNE

Je ne l'ai pas fermée tout à fait, je t'avertis.

GERMAINE

Oh ! ce n'est jamais toi qui mets les verrous.

ÉTIENNE

Impatiente !

GERMAINE, gamine.

Au moins, laisse-moi t'embrasser. Oh ! ne crains rien, je ne serrerai pas trop fort. Je t'embrasserai tendrement, sans mauvaise pensée, à ta façon.

ÉTIENNE

Embrasse-moi comme tu veux.

GERMAINE

Comme je veux ?

ÉTIENNE

Ton amoureux le permet.

GERMAINE

Oui, mais mon mari le défend.

(Elle lui donne un baiser.)

ÉTIENNE

Assez.

GERMAINÉ

Encore un...

ÉTIENNE

Je suis pressé.

GERMAINE

Ça ne prendra pas de temps.

ÉTIENNE

Le dernier, alors.

GERMAINE

Parole.

(Elle l'embrasse encore.)

ÉTIENNE

Ah ! Tu me fais sauter. La mâtine ! Elle connaît tous les trucs.

GERMAINE, gamine.

J'en aurais inventé.

ÉTIENNE, plaisantant.

Veux-tu bien te taire, impudique ! Si quelque journaliste nous entendait...

GERMAINE

Les gens pervers sont toujours scandalisés. A ton tour.

ÉTIENNE, l'embrassant.

Voilà.

GERMAINE

Déjà fini ?

ÉTIENNE

Oui.

GERMAINE

Un seulement ?

ÉTIENNE

Un de plus serait dangereux.

GERMAINE

Eh bien ?...

ÉTIENNE

Changeons de conversation.

GERMAINE

Puisque tu vas partir, il n'y a pas de danger.

ÉTIENNE

Tout à l'heure.

GERMAINE

Un seul ? Enfin ! C'est toujours ça. Parle à présent raconte.

ÉTIENNE

Quoi ?

GERMAINE

Ta journée.

ÉTIENNE

Mais je n'ai rien à raconter.

GERMAINE, tendrement.

Raconte tout de même, allons, mens-moi un peu. Tu ne me fais plus de tes chers mensonges.

ÉTIENNE

Je t'ai tout dit, je te le jure.

(Il se lève.)

GERMAINE, le forçant à se rasseoir.

Oh ! ne bouge pas, je t'en prie. Il y a un siècle que je ne t'ai vu.

ÉTIENNE

Voyons, je suis sorti à deux heures et demie.

GERMAINE

Deux heures.

ÉTIENNE

Il n'est que six heures.

GERMAINE

Six heures un quart.

ÉTIENNE

Diable, je vais manquer mon train

GERMAINE

La pendule avance.

ÉTIENNE

Quelle enfant ! Personne ne croirait que tu es mariée depuis huit ans.

GERMAINE

Ça t'étonne, hein ? que je t'aime depuis si longtemps. Oh ! que je suis contente de te voir ! On ne dirait jamais que je vis avec toi, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Le fait est...

GERMAINE

As-tu remarqué comme je suis gaie quand tu n'es pas méchant?

ÉTIENNE, fat.

C'est vrai.

GERMAINE, avec admiration.

Sais-tu de quoi tu as l'air? D'une jolie femme à qui l'on vient de faire un compliment.

ÉTIENNE

Passe-moi les allumettes.

GERMAINE

Est-il gentil de me demander quelque chose! Qu'est-ce qu'il te faut maintenant? Je voudrais te servir.

ÉTIENNE, allumant une cigarette.

Mets-toi là et ne parle plus.

GERMAINE

Oh! ne regarde pas tes papiers, tu travailleras en voyage.

ÉTIENNE

Tu as raison. D'ailleurs, je ne suis pas en train, ce soir.

GERMAINE

Et tu tousses.

ÉTIENNE

Il fait froid dans cette chambre.

GERMAINE

Avec un feu pareil? Tu plaisantes, on étouffe ici.

ÉTIENNE, s'asseyant.

Je suis tout frissonnant, si je me chauffais?

GERMAINE, s'asseyant en même temps que lui, et tout contre lui.  
C'est ça chauffons-nous. Ensemble, c'est si amusant !

ÉTIENNE, tristement.

Oui, chauffons-nous.

GERMAINE

En effet, tu as l'air fatigué ce soir. Tu ne te sens pas malade, au moins ?

ÉTIENNE

Quelle idée !

GERMAINE

Il faut faire un peu plus attention à ta santé, Étienne, je te trouve imprudent.

ÉTIENNE

Imprudent ?

GERMAINE

Ainsi, tu as sur toi un costume trop léger.

ÉTIENNE

Tu te trompes, je suis assez couvert.

GERMAINE

Pas pour le mois de mars.

ÉTIENNE, bâillant.

Rassure-toi, je me porte à merveille.

GERMAINE

En attendant, tu bâilles, tu as des crampes d'estomac.

ÉTIENNE

Je bâille parce que c'est l'heure du dîner, j'ai faim.

GERMAINE

Tu as beau dire, tu es plus pâle que d'habitude.

ÉTIENNE

Laissons ma santé tranquille.

GERMAINE

Après tout, ta pâleur s'explique ; tu as beaucoup travaillé ces temps-ci.

ÉTIENNE

C'est une erreur. Tu sais bien que non. Pauvre travail, n'en parlons pas, je te gronderais : heureusement que nous sommes riches ! Allons, avoue-le, ça te fait un peu honte de me voir si changé ?

GERMAINE

Ça m'ennuie tout simplement.

ÉTIENNE

Je ne mène pas la vie que je devrais mener : je me couche trop tard, je me lève trop tôt. Voilà l'explication de ma mauvaise mine. Tu n'as pas besoin d'en chercher une autre pour apaiser tes remords.

GERMAINE

Tu crois ?

ÉTIENNE

Qui ne serait fourbu à ma place ? Nous dînons en ville, nous sortons, nous soupçons, nous nous agitions sans cesse. Hier, il était trois heures quand nous sommes rentrés... et naturellement...

GERMAINE

Dire que tous les lendemains c'est la même chose ! Il faut toujours que tu mêles des regrets aux moindres joies. Que veux-tu ? on n'est pas parfaite. Je ne peux pourtant pas être triste, quand... Si je le disais, je mentirais. Et puis quelle erreur de s'imaginer que les heures les plus douces sont fatalement les plus nuisibles ! Je ne suis pas de cet avis-là.

ÉTIENNE

Parbleu.

GERMAINE

Dans tous les cas, hier, c'est toi qui m'as proposé de sortir.

ÉTIENNE

Je le reconnais.

GERMAINE

Enfin.

ÉTIENNE

Il est vrai que nous venions de nous disputer. Ote la dispute, il n'y aurait pas eu de réconciliation.

GERMAINE, avec amour

Avec ça.

ÉTIENNE

Puis, tu avais justement cette robe qui te rend si jolie et chaque fois que tu la mets, j'ai remarqué...

GERMAINE

Quoi ?

ÉTIENNE

Que tu faisais de moi tout ce que tu voulais.

GERMAINE

Allons donc.

ÉTIENNE

Aussi, tu la mets constamment.

GERMAINE

Par reconnaissance.

ÉTIENNE

Je t'en prie, Germaine, habille-toi autrement ; quand tu es comme ça, je perds la tête.

GERMAINE

Malheureusement tu la retrouves.

ÉTIENNE

Trop tard.

GERMAINE

Le matin.

ÉTIENNE

Il faut bien que le jour arrive.

GERMAINE, debout, près de lui ; avec un peu d'amertume.

Ah ! le jour, c'est mon ennemi. Dès qu'il paraît, tu recouvres ta raison, ton intelligence, ta cruauté ; tu accueilles tout ce qui est contre moi, tout ce qui condamne mon amour, tu te reprends. Mon pouvoir cesse avec le jour, mon prestige s'évanouit ; et alors je n'ai plus en face de moi qu'un étranger, un homme que je ne suis pas sûre de reconquérir. Ah ! pourquoi cette minute charmante où je suis si réellement la moitié de toi-même s'envole-t-elle ? Comment les esprits ont-ils des pensées différentes quand les corps ont des sensations semblables ! Hélas ! on est deux êtres après cela, deux êtres séparés, et quelquefois deux adversaires. Quelle bêtise !

ÉTIENNE, la tenant dans ses bras.

Peut-être, ma chérie, que si nous faisons deux chambres...

GERMAINE

Deux chambres ? Non, je préfère que tu me détestes en te réveillant, je veux dormir là sur ton cœur, comme une enfant, toute ma vie. J'ai bien réfléchi et je n'ai pas trouvé de meilleur moyen d'être heureuse. Si tu m'ôtas ces nuits-là, que nous resterait-il ?

ÉTIENNE, avec amour.

Alors, quand tu t'endors sur cette épaule, tu es contente ?

GERMAINE

Non.

ÉTIENNE

Menteuse.

GERMAINE, toujours dans ses bras.

Tais-toi, tu parles toujours du bonheur que tu donnes et jamais de celui que tu reçois. Et pourtant, imbécile, si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne sais pas la joie que tu aurais ! Va, je ne changerais pas mon sort contre le tien, malgré toutes les misères que tu me fais.

ÉTIENNE, attendri.

Je suis très méchant, n'est-ce pas ?

GERMAINE

Assez.

ÉTIENNE

Je te froisse, je t'humilie ?

GERMAINE

Souvent.

ÉTIENNE

Pauvre petite.

GERMAINE

Tu le vois, je ne suis pas fière. Dès que tu es bon, je me plains.

ÉTIENNE

Tu as raison, plains-toi.

GERMAINE

Quand je suis sûre de ta tendresse, je n'ai plus besoin de dignité.

ÉTIENNE

Parle, tu m'enchantes.

GERMAINE

Je te plais?

ÉTIENNE

Si tu n'avais pas souffert, que de choses charmantes n'auraient pas été dites.

GERMAINE

C'est égal, ne m'en fais pas trop dire. Qui sait? le bonheur m'inspirerait peut-être aussi bien.

ÉTIENNE

Le bonheur, mais tu l'auras quand tu voudras.

GERMAINE

Quand je te laisserai tranquille.

ÉTIENNE

Quand tu consentiras à être moins romanesque. Généralement, on n'aime pas tant que ça son mari.

GERMAINE

Mon seul tort est d'éprouver pour le mien les mêmes sentiments que toutes mes amies ont pour lui. Quel malheur que je sois ta femme!

ÉTIENNE

Oui, c'est dommage.

GERMAINE

Après tout, sois juste, ce n'est pas un crime d'être légitime, c'est un accident. Tu ne m'aurais pas épousée que j'aurais peut-être été la plus jolie aventure de ta vie.

ÉTIENNE

Mais tu es la plus flatteuse de mes bonnes fortunes.

GERMAINE

Je suis ta vertu, mais j'aurais pu être ton vice, tout

aussi bien qu'une autre. D'abord, tu es un amant, toi, tu n'es pas un mari. Ton rôle, ici-bas, est d'être un amoureux, l'éternel et jeune amoureux.

ÉTIENNE, gaielement.

Chérubin !

GERMAINE

Tu voudrais changer d'emploi parce que tu as quarante-trois ans. Impossible ! Toute ta vie tu aimeras ou tu seras aimé. On n'échappe pas à sa destinée.

ÉTIENNE

C'est effrayant.

GERMAINE

Aussi, si tu avais un peu de bon sens, au lieu de te dérober à mon amour, les trois quarts du temps, tu le subirais avec philosophie. A ta place, je me dirais : puisque le Ciel m'a condamné à l'adoration de toutes les femmes, eh bien, laissons-la faire, autant celle-là qu'une autre ; en somme, elle est délicieuse.

ÉTIENNE

Et les jours où l'on n'est pas en train, où l'on travaille, où l'on est de mauvaise humeur ?

GERMAINE

Ça ne fait rien, ces jours-là, on s'interrompt, on sourit, et l'on pense tout bas : elle va bien m'ennuyer, mais elle sera si contente !

ÉTIENNE

Eh bien ! aime-moi tout de même.

GERMAINE

Tant que je veux ?

ÉTIENNE

Oui, mais pas plus.

GERMAINE

Oh ! tu as déjà le trac.

ÉTIENNE

Est-ce que tu crois que cette passion durera toujours ?

GERMAINE

J'en ai peur.

ÉTIENNE

Alors, jusqu'à la fin de tes jours, ton mari sera ton unique préoccupation ?

GERMAINE, un peu gravement.

Même vieille, en cheveux blancs, je n'aurai que ce souci-là. Résigne-toi, mon pauvre ami. Je t'ai dans le sang.

ÉTIENNE, éclatant.

Tiens, je t'adore.

GERMAINE

Oh ! répète-le. Si tu le sais, moi, je ne le sais pas.

ÉTIENNE

Je t'adore, je t'adore.

GERMAINE

Plus que la raison, plus que le travail ?

ÉTIENNE

Plus que la science.

GERMAINE

Plus que le Congrès de Florence ?

ÉTIENNE

Je m'en moque un peu, de leur congrès, et je n'irai pas.

GERMAINE

Ah ! pas de bêtises, tu partiras, c'est convenu.

ÉTIENNE

Je reste avec toi.

GERMAINE

Je ne veux pas. Va t'apprêter. Puisque tu m'aimes, je n'aurai pas de chagrin. Assez d'enfantillages.

ÉTIENNE

Nous ne nous sommes jamais quittés, ne commençons pas.

GERMAINE

Voyons, Étienne, tu n'es pas sérieux ; ton devoir est de t'en aller, tu le sais bien.

ÉTIENNE

Mon devoir, voilà qui m'est égal !

GERMAINE

D'ailleurs, il est trop tard, tu as accepté cette mission, il faut que tu partes.

ÉTIENNE

Je l'ai acceptée, oui, mais à moitié, pas tout à fait.

GERMAINE

Quel menteur !

ÉTIENNE

Je me suis réservé le droit de refuser au dernier moment. Parole.

GERMAINE, un peu jalouse.

Tu ne m'avais pas dit ça ?

ÉTIENNE

J'ai oublié. Je vais écrire au ministre.

GERMAINE

Réfléchis, un autre sera désigné à ta place ?

ÉTIENNE

J'en serais enchanté.

GERMAINE

Ne fais pas cela.

ÉTIENNE, prenant la plume.

Laisse-moi.

GERMAINE, vivement.

Ah ! ne sois pas si bon, tu vas me détester dans une heure.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE

Le comte d'Hérivault est là, madame.

ÉTIENNE

Le comte d'Hérivault ?

MADELEINE

Ce petit monsieur qui a l'air si triste.

GERMAINE

Un de mes amoureux. J'y vais.

ÉTIENNE, lui tendant une lettre.

Madeleine, prenez une voiture et portez cette lettre rue de Grenelle, c'est pressé.

MADELEINE

Bien, monsieur.

## SCÈNE VIII

GERMAINE, ÉTIENNE

GERMAINE

Tu ne seras pas furieux, tu ne me reprocheras rien ?

ÉTIENNE

Non. Je te le promets, rassure-toi.

GERMAINE

Tant pis d'ailleurs, ce que tu penses est un détail. Tu restes, je t'ai, c'est le principal.

ÉTIENNE

Nous passerons la soirée ensemble, et nous serons très heureux, tu verras.

GERMAINE, prête à sortir.

Merci. (Revenant sur ses pas.) Est-ce que nous allons à *Lo-hengrin* ?

ÉTIENNE

Je n'y tiens pas, et toi ?

GERMAINE

C'est la première, tu sais ? Ces deux amphithéâtres vont être perdus.

ÉTIENNE, avec adoration.

Donne-les à quelqu'un. Ne sortons pas, voyons. Ça vaut mieux.

GERMAINE, tenant les billets à la main.

Mais tu es tout à fait gentil, ce soir !

ÉTIENNE

Que veux-tu ? Je ne peux pas t'aimer autrement que d'amour.

GERMAINE, sortant.

Quel malheur, hein ?

ÉTIENNE, seul, gravement

Oui, quel malheur !

## ACTE II

La même chambre. Une table toute dressée dans un coin.  
Sur le bureau d'Étienne une bougie brûle, à demi consumée.

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉTIENNE, GERMAINE

ÉTIENNE, assis à son bureau, seul, l'air préoccupé,  
consultant l'indicateur.

Alexandrie, Florence, huit heures moins cinq... j'avais encore le temps... Bah ! N'y pensons plus, puisque Moriceau part à ma place... Moriceau, un heureux choix !... Oh ! les femmes !

GERMAINE, sur le seuil de la porte, tendrement.

Comment ! Tu es seul, et tu ne me le faisais pas dire ?

ÉTIENNE, à part.

Ah ! maintenant, il faut que je m'occupe de son petit cœur. (A Germaine.) Que cherches-tu ?

GERMAINE, près d'Étienne, dérangeant ses papiers.

Mes livres... Ah ! les voici.

ÉTIENNE

Prends garde, tu vas renverser l'encrier.

GERMAINE, assise en face de lui.

Tu permets que je m'installe à côté de toi ?

ÉTIENNE

Comme tu voudras.

GERMAINE

Où donc est mon coupe-papier ?

ÉTIENNE

Je ne l'ai pas touché.

GERMAINE, lui arrachant son coupe-papier des mains.

Je prends le tien. Enlève ce dictionnaire qui me gêne.

ÉTIENNE

Es-tu à ton aise ?

GERMAINE,

Je suis très bien à présent, merci. Je suis très contente.

ÉTIENNE

Allons, tant mieux.

GERMAINE

Et toi ?

ÉTIENNE

Puisque tu es contente, je suis content.

GERMAINE

J'ai dit à Madeleine de nous servir ici. Nous dînerons sur cette petite table, comme avant-hier. Ça ne te déplaît pas ?

ÉTIENNE

Au contraire.

GERMAINE

Et nous donnerons congé aux domestiques.

ÉTIENNE

Entendu.

GERMAINE

Tu te mettras là, le dos au feu. Si Pascal s'invite, ne lui cède pas ta place. Je me prive du feu pour toi, mais pas pour lui.

ÉTIENNE

Oh ! nous ne le reverrons pas aujourd'hui.

GERMAINE

Il reviendra, à coup sûr.

ÉTIENNE

Pour me serrer la main avant mon départ.

GERMAINE

A moins que sa maîtresse ne le garde.

ÉTIENNE

Par extraordinaire.

GERMAINE

Peu probable.

ÉTIENNE

Pauvre garçon !

GERMAINE

Ses amours vont mal, il traverse une crise.

ÉTIENNE, gravement.

Et il ne travaille pas.

(Un silence. Germaine mal impressionnée, feuillette un roman, Étienne écrit.)

GERMAINE

Ce monsieur que j'ai aperçu tout à l'heure venait du ministère, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Oui.

GERMAINE

Il ne t'a pas apporté de nouvelles désagréables ?

ÉTIENNE

Non.

GERMAINE

Tu ne regrettes rien, alors ?

ÉTIENNE

Rien.

GERMAINE

Tu as bien raison, va ! D'abord, cette nuit, tu auras moins froid qu'en chemin de fer.

ÉTIENNE

Sans doute.

GERMAINE

Demain matin, tu ne seras pas couvert de poussière.

ÉTIENNE

Probablement.

GERMAINE

Tu ne seras pas vilain.

ÉTIENNE

Ça !...

GERMAINE

Tu te réveilleras dispos, de bonne humeur.

ÉTIENNE, sèchement.

Tu crois ?

GERMAINE

Sais-tu combien il faut de temps pour aller à Florence ? Trente-deux heures, mon chéri.

ÉTIENNE

J'ai fait des voyages plus longs.

GERMAINE

C'est égal, trente-deux heures de chemin de fer, ça fatigue.

ÉTIENNE

Pas toujours, quelquefois ça repose. Moi, je dors parfaitement en wagon.

GERMAINE, avec humeur.

Tiens, tu aurais dû partir ce soir, mon ami.

ÉTIENNE, avec un peu de colère.

Pourquoi me dis-tu ça ?

GERMAINE

Pour rien.

ÉTIENNE

Voyons, puisque je n'ai pas de regret, ne m'en donne pas.

GERMAINE

Tu en as, je te connais.

ÉTIENNE

Tu te trompes.

GERMAINE

Tu ne te vois pas, mon cher, tu as l'air d'un condamné.

ÉTIENNE

Tu t'occupes toujours de mon visage.

GERMAINE

Sois loyal, tu m'en veux depuis que tu as renoncé à ce voyage.

ÉTIENNE

Pas du tout ! Je te répète que tu te trompes. Je suis très heureux de t'avoir fait ce petit sacrifice.

GERMAINE

Voilà une bonne pensée, mais qui ressemble diablement à un reproche.

ÉTIENNE

Un reproche ! Quel reproche ? Franchement, ce serait un peu fort de t'accuser. Ne m'as-tu pas supplié de partir ? Sois tranquille, je ne l'ai pas encore oublié, je ne l'oublierai pas. Si maintenant j'éprouve un regret quelconque, eh bien, tant pis pour moi ! Je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même, tu n'es responsable de rien. Je suis le seul coupable.

GERMAINE

Oh ! le premier mouvement !

ÉTIENNE

Évidemment, en examinant de près les choses, j'aurais peut-être mieux fait de t'écouter, mon Dieu, je ne dis pas non. Un savant doit défendre ses idées, quand il en a l'occasion. J'ai manqué à mon devoir, c'est clair.

GERMAINE

Très clair.

ÉTIENNE

Encore si je pouvais revenir sur ma détermination

GERMAINE

Pourquoi pas ?

ÉTIENNE

Il n'est plus temps.

GERMAINE

Qu'en sais-tu ?

ÉTIENNE

Je le sais.

GERMAINE

Voyons, ne te désole pas. A quelle heure ce train ?

ÉTIENNE

Huit heures moins cinq.

GERMAINE

Mais non, plus tard que ça. Consultons l'indicateur.

ÉTIENNE

Je viens de le consulter.

GERMAINE

Ah !

ÉTIENNE

Et d'ailleurs, à quoi bon ? Moriceau vient d'être désigné à ma place.

GERMAINE

Le docteur Moriceau ? qui te l'a dit ?

ÉTIENNE

Ce jeune homme qui est venu, il y a un instant.

GERMAINE

Moriceau ? Comment a-t-il été nommé si vite ?

ÉTIENNE

Il se trouvait par hasard au ministère quand on a remis ma lettre.

GERMAINE

Il traîne toujours chez les ministres, celui-là.

ÉTIENNE

Il n'a pas raté l'occasion, lui.

GERMAINE

Moriceau, un joli choix ! Voilà une nomination qui est faite pour diminuer tes regrets.

ÉTIENNE, vivement, debout à sa table, avec une désolation comique.

Le professeur Moriceau est un homme éminent, et je suis sûr qu'il réussira là-bas.

GERMAINE

Alors, gare à moi.

(Un silence.)

ÉTIENNE

Vois-tu, ma chère enfant, tu n'es pas raisonnable.

GERMAINE

Moi ?

ÉTIENNE

Prends-y garde, tu m'aimes un peu de trop, ça me déconcerte, ça trouble la netteté de mon jugement.

GERMAINE

Nous y voilà.

ÉTIENNE

Tes avis sont excellents, parbleu ! et je suis le premier à le reconnaître, mais tu t'arranges toujours de façon que je n'en puisse pas profiter ; sans que je m'en aperçoive, malgré moi, tu me fais changer d'idée.

GERMAINE

Quelle accusation !

ÉTIENNE

Tu me mets dans un état d'esprit contraire aux conseils que tu me donnes, et favorable aux souhaits intimes que tu n'oses jamais formuler.

GERMAINE, gaiement.

Je te roule.

ÉTIENNE

Non ; seulement tu m'enveloppes de câlineries, de gentilleses ; tu m'enjôles.

GERMAINE

Soyez donc sincère !

ÉTIENNE

Je suis faible, je m'attendris, et alors je prends des résolutions maladroites, nuisibles à mes intérêts. Ce qui arrive aujourd'hui est déjà arrivé et arrivera encore... Oh ! je ne t'en veux pas, je constate.

GERMAINE

Tout simplement.

ÉTIENNE

D'ailleurs, c'est comme une fatalité, je l'ai remarqué et tout le monde avec moi : chaque fois qu'on me fait une proposition avantageuse ou séduisante, je suis obligé de la décliner, parce qu'elle lèse ton amour. Tu as beaucoup d'affection pour ton mari, je n'en disconviens pas, mais tu serais son ennemie que tu n'agirais pas autrement... On dirait que tu obéis à un plan.

GERMAINE

Je n'ai pas de plan, mon ami, je ne te comprends pas.

ÉTIENNE

Alors si tu n'as pas de plan, c'est plus grave. Dans ce cas, il n'y a rien à faire.

GERMAINE

Arrête-toi, tu vas être méchant.

ÉTIENNE

Comme tu aimes peu la vérité !

GERMAINE

Soit, continue, puisque tu tiens à me tourmenter, mais cette fois je n'aurai pas de chagrin, je t'avertis.

ÉTIENNE, avec colère.

Et pourquoi n'en aurais-tu pas ? quand tu me vois contrarié par ta faute ?

GERMAINE

Par ma faute ? Au fait, oui... j'aurais dû avoir la volonté que tu n'as pas eue.

ÉTIENNE

Certainement.

GERMAINE

Punis-moi de ta faiblesse.

ÉTIENNE

J'exagère, je me contredis, j'ai l'air injuste, comme toujours ; mais au fond, tu sais bien que j'ai raison.

GERMAINE

C'est possible. Mais comme tu es peu généreux, mon ami !... Es-tu assez content de me découvrir des torts ! Quelle joie tu éprouves, quand tu crois tenir un véritable grief ! Ah ! tu saisis avec empressement toutes les occasions de m'en vouloir. Je te le disais bien, que tu me détesterais dans une heure.

(Elle se dirige vers la porte.)

ÉTIENNE

Tu t'en vas.

GERMAINE

Je ne tiens pas à me disputer.

ÉTIENNE

Tu t'en vas pour ne pas entendre de choses désagréables, n'est-ce pas ?

GERMAINE

Dame !

ÉTIENNE

Tu te sauves, selon ton habitude, au lieu de répondre. Voilà tes arguments.

GERMAINE

Je n'ai pas ta présence d'esprit.

ÉTIENNE, prenant son chapeau

Tu peux rester là, je sors.

GERMAINE

Tu sors ?

ÉTIENNE

Oui, je te cède la place, je t'abandonne mon cabinet.

GERMAINE

Tu ne dînes pas avec moi ?

ÉTIENNE, le chapeau sur la tête.

Je reviens dans un quart d'heure.

GERMAINE

A ton aise, je ne t'empêche pas de sortir.

ÉTIENNE

Tu ne me demandes pas où je vais ? Quel miracle !

GERMAINE

Je m'en moque un peu.

ÉTIENNE

J'ai mal à la tête, je vais fumer un cigare dans la rue. C'est permis, je suppose ?

GERMAINE

Fumes-en deux, si tu veux.

ÉTIENNE

Tu n'as pas besoin d'avoir des larmes dans les yeux pour ça.

GERMAINE, pleurant.

Laisse-moi tranquille.

ÉTIENNE

Tu désires que je parte tristement ? Eh bien, c'est fait.

(Il ôte son chapeau.)

GERMAINE

Oh ! ne te rassieds pas, je t'en supplie.

ÉTIENNE

J'ai changé d'idée.

GERMAINE

Va-t'en, reprends ton chapeau, tu ne restes que pour me torturer.

ÉTIENNE

On ne peut jamais se plaindre, avec toi ; tout de suite tu as de la peine.

GERMAINE

Qu'est-ce que ça peut te faire, ma peine ?

ÉTIENNE

Ça me gêne.

GERMAINE

Ah ! ta bonté ne dure pas longtemps... Toujours la même histoire ! Ça commence par de la pitié, puis c'est de la contrainte, et finalement de l'exaspération... Tu n'as pas honte d'être aussi méchant après avoir été aussi caressant tout à l'heure ? Tu as la mémoire courte, toi.

ÉTIENNE

Que veux-tu ? Les heures se suivent et ne se ressemblent pas. Il faut bien de temps en temps changer de conversation. La vie serait trop monotone autrement.

GERMAINE

Tu as raison, on ne peut pas toujours parler d'amour.

ÉTIENNE, avec impatience.

Aimons-nous, je ne demande pas mieux, mais n'en parlons plus, sacré nom d'un chien ! Il n'y a pas que l'amour au monde, il y a le travail, la famille, les enfants...

GERMAINE, stupéfaite.

Un enfant ? Mais donne-m'en un !

ÉTIENNE

Un enfant, ça se soigne, ça se veille ?

GERMAINE

Je suis trop ta maîtresse pour être une bonne mère, c'est là ce que tu veux dire ?

ÉTIENNE

Ah ! félicitons-nous de n'avoir pas d'enfant. Tu es une brave fille et tu ferais ton devoir, j'en suis certain, seulement...

GERMAINE

Seulement ?

ÉTIENNE

Malgré toi, tu en voudrais peut-être au pauvre petit qui serait là de te rogner ta part de bonheur,

GERMAINE

Au pauvre petit ?

ÉTIENNE

Oui, au pauvre petit !

GERMAINE

Attends qu'il y soit, au moins, pour m'accuser !

ÉTIENNE

Va, tout est pour le mieux.

GERMAINE, avec rage.

Ah ! quelle misère d'aimer !

ÉTIENNE, avec désespoir.

Ah ! quel supplice d'être aimé !

## SCÈNE II

LES MÊMES, PASCAL

PASCAL, entrant brusquement ; avec colère.

Ah ! mes amis, que l'amour est ennuyeux !

ÉTIENNE

Comme tu es fait ! Ta cravate est toute de travers.

PASCAL

Je viens de me disputer avec Mauricette.

ÉTIENNE

Encore ?

PASCAL

Mais, cette fois, je lui ai flanqué une de ces raclées...

ÉTIENNE, ravi.

A la bonne heure !

GERMAINE, à Étienne.

Ça te soulage !

PASCAL

Vous nous laissez, Germaine ?

GERMAINE, se dirigeant vers la porte.

Causez de vos chagrins avec mon mari, ce soir il est plus en état de vous comprendre que moi.

ÉTIENNE, la regardant sortir.

Ouf !

### SCÈNE III

ÉTIENNE, PASCAL, puis MADELEINE

PASCAL, violemment.

Elle me trompe, j'en ai la preuve.

ÉTIENNE

Ah !

PASCAL

Je ne me racommoderai pas. D'abord, elle refuserait... Tiens, ne pars que demain et je t'accompagne en Italie.

ÉTIENNE

Je ne pars plus, mon cher.

PASCAL

Pourquoi ?

ÉTIENNE

Une affaire imprévue.

PASCAL

Quelle affaire ?

ÉTIENNE

Tu tiens à le savoir? J'ai renoncé à ce voyage par amour pour ma femme, là!

PASCAL

Il appelle ça une affaire imprévue! Que vais-je devenir alors? Je suis un homme malheureux, Étienne, il faut me consoler.

ÉTIENNE

J'en connais d'aussi à plaindre que toi.

PASCAL

Tu as encore fait une scène à ta femme!

ÉTIENNE

Tu es malheureux, mais tu peux t'enfermer chez toi et pleurer toute la journée. Tu es libre, toi!

PASCAL

Très libre.

ÉTIENNE, s'animant.

Libre! comprends-tu bien ce mot divin? Tu peux aller, venir, monter, descendre selon ton bon plaisir.

PASCAL

Hélas!

ÉTIENNE

Tu n'as pas encore perdu le droit d'être seul! Ta maîtresse, ta coquine de maîtresse te trompe, te joue des tours, qu'importe! Elle n'est pas jalouse, obsédante et questionneuse.

PASCAL

Je voudrais bien.

ÉTIENNE, s'animant de plus en plus.

Elle ne te demande pas où tu vas quand tu sors, ni

d'où tu viens quand tu rentres ; si tu dis : j'ai froid, elle ne te répond pas : chauffons-nous.

PASCAL

Elle ne me dit même pas : chauffe-toi.

ÉTIENNE

Elle ne se penche pas sur ton épaule, quand tu écris une lettre, elle ne rôde pas autour de toi, lorsque tu parles à une femme. Dans les minutes graves où il faut vouloir, elle n'anéantit pas ta volonté ; elle n'opère point par de petites phrases vagues, insinuanes, qui n'ont l'air de rien, mais qui se glissent dans l'esprit et entament le courage.

PASCAL

Oh ! je peux entrer dans la cage de Bidet, elle me laissera faire.

ÉTIENNE

En revanche, si tu es un peu plus tendre qu'à l'ordinaire, elle ne se précipite pas dans tes bras, aussi frémissante qu'au premier rendez-vous.

PASCAL

Je ne l'ai jamais vue frémissante.

ÉTIENNE

Et si, par hasard, tu dînes dehors sans elle, tu ne la retrouves pas à minuit, éveillée dans son lit, le visage immobile, mais la voix altérée et l'œil plein de jalousie.

PASCAL

Veinard !

ÉTIENNE

Tiens ! ne parlons pas de l'amour, je le maudis, je le hais. Tu te plains d'être trompé ? Ah ! mon cher, par moments, moi, je rêve de l'être.

PASCAL

Je le suis, mais ne l'est pas qui veut, tu sais.

ÉTIENNE, agitant une petite glace qu'il a prise sur la table.

Ne ris pas, tout cela est triste, horriblement triste. (Avec rage.) Et je tiens l'existence de cette femme dans mes mains ! Je lui suis nécessaire comme l'air, comme la lumière. As-tu remarqué sa bonne mine quand je reste à la maison ? Ma présence est non seulement indispensable à son bonheur, mais encore à sa vie. Je l'abandonnerais que je serais un misérable.

PASCAL

Quelle responsabilité !

ÉTIENNE

Ah ! la bonté !...

PASCAL

Ne brise pas ce miroir, ça porte malheur, et puis j'y tiens. C'est Catherine Villiers qui te l'a donné, il y a dix ans, quand tu étais beau, et il me rappelle ta vie de garçon.

ÉTIENNE

Hein ? J'étais plus gai dans ce temps-là.

PASCAL

Probablement parce que ta maîtresse t'aimait moins que ta femme...

ÉTIENNE

Ou savait mieux m'aimer. Elle avait compris que j'étais déjà fatigué des complications, et que l'heure de la sagesse avait sonné. Son intelligence faisait mon travail joyeux. J'étais un bon garçon alors... La délicieuse camarade !

PASCAL

Oui, mais quelle mauvaise actrice !

ÉTIENNE

Nous vivions ensemble, et pourtant nous étions d'accord. Il n'y a pas à dire, j'avais la paix.

PASCAL

La paix conjugale.

ÉTIENNE

Dire que si elle n'avait pas été une amie parfaite, je n'aurais jamais songé au mariage. Loyauté, calme, bon sens, elle avait tout.

PASCAL

Si bien qu'un jour tu t'aperçus que quelque chose lui manquait.

ÉTIENNE

Peu à peu, je me mis à lui en vouloir tout bas des amants qu'elle avait eus, et à côté d'elle j'en vins à rêver d'une épouse irréprochable. (A lui-même.) Stupide !

PASCAL

Tu avais fait ton noviciat, tu pensas à prononcer tes vœux.

ÉTIENNE

Le reste, tu le sais, puisque tu en as souffert.

PASCAL

C'est alors que je m'épris bêtement d'une jeune fille et que tu consentis à demander sa main pour moi.

ÉTIENNE

Je me souviens encore du premier entretien chez sa mère. J'eus le pressentiment de mes tristesses futures. Je vois son embarras. Moi-même, en présence de cette créature inquiète, je fus troublé. Je sentis que j'allais être faible pour toujours.

PASCAL

Elle t'aima aussitôt.

ÉTIENNE

Tout mon être, engourdi par trois années d'existence bourgeoise, se réveilla brusquement, et avec ta permission je me mariaï, étonné d'un bonheur que je n'avais pas souhaité.

PASCAL

Tu voulus faire un acte de sagesse et tu obéis à un entraînement.

ÉTIENNE

La maîtresse avait été la vie régulière, la femme devint la vie irrégulière. En rompant avec une actrice, je renonçais à la raison et à la tranquillité. En épousant une jeune fille, je tombais dans le roman.

PASCAL

Ce n'était pas de chance.

ÉTIENNE

Passe encore, si j'étais resté aussi amoureux qu'elle ! Malheureusement un beau matin je rouvris mes livres.

PASCAL

Et ce jour-là Germaine eut tort.

ÉTIENNE

Que veux-tu ? Moi, je n'en étais pas à mon premier amour. J'avais déjà aimé.

PASCAL

Catherine Villiers. ?

ÉTIENNE

Tu sais bien que non, pas elle, une autre.

PASCAL

Avant... Madame...

ÉTIENNE

C'est triste à constater, mais au bout de six mois de mariage, j'avais soif, impérieusement soif de travail et de liberté.

PASCAL

Et après huit années de vie commune la femme t'aime encore éperdument.

ÉTIENNE

Oh ! là, là !

PASCAL

Il y a des maisons où l'on n'allume le fourneau qu'à l'heure du dîner, il y en a d'autres où il brûle toute la journée.

ÉTIENNE

Hélas !

PASCAL, regardant avec inquiétude du côté de la porte

Prends garde !...

ÉTIENNE

Rassure-toi, elle n'entend pas, ou elle fera comme si elle n'avait pas entendu. L'être qui nous aime n'est pas toujours si pressé de connaître le fond des choses. C'est un détail, pourvu qu'on soit là, pourvu qu'il vous possède. On peut mourir d'ennui à ses côtés, on peut exécrer ses caresses, il ne s'en aperçoit pas, il ne veut pas s'en apercevoir : sa discrétion calculée est aussi odieuse que sa curiosité.

PASCAL

Allons, ne sois pas si nerveux, tu te fais plus féroce que tu n'es, elle te plaît tout de même.

ÉTIENNE

Oui, quelquefois.

PASCAL

Poseur ! Je t'ai vu emballé, très emballé.

ÉTIENNE

Quelquefois.

PASCAL

Dans tous les cas, tu en as souvent l'air.

ÉTIENNE

J'en ai l'air, vieille habitude.

PASCAL

Eh bien, tu as tort de la garder. Et, il faut que je te le dise, par parenthèse. De ta vie de libertin, tu as conservé avec ta femme, aussi bien qu'avec les autres, des allures, des façons, des coquetteries, des coquinerie qui appellent, qui provoquent l'amour, et à sa suite la jalousie... Rends-toi compte, mon cher, ta tendresse capricieuse ressemble souvent à de la passion. Malgré tous ses froissements, malgré toutes tes suppositions, Germaine s' imagine, et est en droit de s'imaginer que tu l'aimes. Ce qui vous reste de bonheur repose sur un malentendu ; si jamais tu le dissipes, tu seras cause d'un désastre.

ÉTIENNE

Peut-être bien.

PASCAL, prenant son chapeau.

Pauvre petite !

(Madeleine entre ; tandis qu'Étienne et Pascal achèvent leur conversation, elle pose sur la table un plateau préparé.)

ÉTIENNE

Tu pars ?

PASCAL

Vous allez dîner ?

ÉTIENNE

Je ne t'ai pas seulement parlé de tes chagrins, pardonne-moi.

PASCAL

Mes chagrins ont moins d'importance que les vôtres ?

ÉTIENNE

Où vas-tu ? Chez Mauricette ?

PASCAL

Pour changer.

ÉTIENNE

Ça devait être, puisque vous aviez rompu.

PASCAL

Et pourtant ce n'est pas la maîtresse idéale.

ÉTIENNE

La maîtresse idéale est celle qu'on peut quitter.

MADELEINE, remettant une carte de visite à Étienne.

Cette dame n'a qu'un mot à dire à monsieur.

ÉTIENNE, à part, lisant.

Catherine Villiers ! (A Madeleine.) Faites entrer.

(Madeleine sort, Étienne passe la carte à Pascal.)

PASCAL

Catherine ? Tiens !

ÉTIENNE

Que peut-elle me vouloir à cette heure-ci ?

PASCAL

Une somnambule lui aura peut-être dit que tu étais triste, et elle vient pour te consoler.

ÉTIENNE

Reste.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, CATHERINE VILLIERS

ÉTIENNE

Vous arrivez à propos, je parlais de vous.

CATHERINE, un petit sac à la main

On dit toujours ça, même au bout de dix ans.

PASCAL

Sa parole d'honneur, c'est vrai. Nous causions de nos amours et nous nous attendrissions l'un et l'autre, moi sur lui, et lui... sur lui.

ÉTIENNE

Je disais que vos qualités charmantes m'avaient logiquement conduit au mariage.

CATHERINE

Voilà des qualités qui ne m'auront pas porté bonheur.

PASCAL

Il ne vous aurait pas connue qu'il serait encore garçon.

CATHERINE, à Étienne.

Ma foi, entre vous deux, là, je pourrais me figurer que vous l'êtes encore.

PASCAL, gaiement.

Ensemble !

ÉTIENNE

Tous les trois.

CATHERINE

Comme dans le temps.

ÉTIENNE

C'est drôle.

PASCAL, à Étienne.

Débauché !

CATHERINE

Ça me fait tout de même quelque chose de me voir dans cette maison.

ÉTIENNE

Vous y êtes déjà venue pourtant.

PASCAL

Tiens, tiens !

ÉTIENNE

Oh ! une fois l'année dernière.

CATHERINE

Et je n'ai pas l'intention d'en prendre l'habitude.

ÉTIENNE

Je connais Catherine. Pour sonner à ma porte à sept heures du soir, il faut qu'elle ait une raison sérieuse.

CATHERINE

Très bien.

ÉTIENNE

Asseyez-vous et parlez.

CATHERINE, éteignant la bougie placée sur le bureau.

Vous permettez ?... La bobèche va casser.

ÉTIENNE

Hein ? quelle épouse elle aurait faite !

PASCAL

Quel trésor dans une famille !

ÉTIENNE

Maintenant, allez, je vous écoute.

CATHERINE

C'est le médecin que je viens voir.

PASCAL

Il ne pratique pas, vous le savez bien.

ÉTIENNE

Ne faites pas attention à lui.

PASCAL

Suis-je de trop ?

CATHERINE

Oh ! mon Dieu, pas pour ça.

ÉTIENNE

Dites.

CATHERINE

J'ai déjeuné aujourd'hui avec les Marcotte et j'ai appris que vous partiez ce soir pour Florence.

ÉTIENNE

Je ne pars plus.

CATHERINE

Tant pis.

ÉTIENNE

Pourquoi ?

CATHERINE

Je venais vous demander un service.

ÉTIENNE

Lequel ?

CATHERINE

J'ai là-bas, à Pise, un ami malade.

ÉTIENNE

Hum !

CATHERINE

Très malade, et qui aurait besoin de vous.

PASCAL

Qui ça donc ?

CATHERINE

Maintenant nous sommes de vieux camarades, n'est-ce pas ? Étienne. Je peux le nommer.

ÉTIENNE

Carrington ?

CATHERINE

Oui.

PASCAL

Toujours le même alors ?

CATHERINE

Depuis huit ans.

PASCAL

Nom de nom !

ÉTIENNE

Tais-toi donc !... Eh bien, le docteur Moriceau part à ma place... Voulez-vous un mot pour lui ?

CATHERINE

Donnez toujours.

ÉTIENNE

Comme cette petite jaquette vous va bien !

CATHERINE

Ça sort d'une maison anglaise.

ÉTIENNE

Elle vous accuse, et ne vous condamne pas.

PASCAL

Vous avez toujours vingt-cinq ans, vous !

ÉTIENNE, s'asseyant pour écrire

Étonnante, pas une ride.

PASCAL

Vous n'avez pas bougé.

CATHERINE

La raison, l'hygiène, pas d'émotions inutiles. On ne vieillit pas lorsque...

PASCAL

Lorsqu'on est née très vieille.

CATHERINE

Toujours galant.

PASCAL

Et le théâtre ? On n'a pas vu votre nom sur l'affiche cet hiver.

CATHERINE

Je passe tout mon temps en Italie

PASCAL

Alors vous n'êtes plus dans le mouvement ?

CATHERINE

Je suis garde-malade.

PASCAL

Ça ne vous ennue pas de vivre avec un monsieur, nuit et jour ?

CATHERINE

Je ne peux vivre que maritalement.

ÉTIENNE

Allez-vous à la première de *Lohengrin*, ce soir ?

CATHERINE

Non, mais j'étais hier à la répétition.

ÉTIENNE

Eh bien ?

CATHERINE

Gros succès.

ÉTIENNE, se levant.

Dans ce cas, je ne vous offre pas mes places.

CATHERINE

Gardez-les, j'ai vu la pièce.

ÉTIENNE, lui remettant une lettre.

Voici, ma chère amie. Quand repartez-vous ?

CATHERINE

Demain ou après-demain.

ÉTIENNE

Moriceau sera à Florence avant vous. On vous dira chez lui à quel hôtel il descend là-bas.

CATHERINE, remettant la lettre dans son petit sac.

Entendu, et merci.

PASCAL

Vous laissez tomber quelque chose.

CATHERINE

! mes clés.

ÉTIENNE

Diab!e, quel trousseau !

PASCAL, à Catherine, lui restituant ses clés.

Vous, vous devez serrer le sucre.

CATHERINE

Vous, vous en cassez trop. (à Étienne.) Vous travaillez toujours beaucoup ?

ÉTIENNE

Moins qu'autrefois.

PASCAL, à Catherine.

Hein ? Les petites orgies de la rue de La Bruyère !

CATHERINE

Au troisième.

PASCAL

Jusqu'à dix heures du soir.

ÉTIENNE

Elles avaient du bon.

PASCAL

Acajou et travail !... Il écrivait et vous cousiez.

ÉTIENNE

C'était l'habitude.

PASCAL

Je vous ai vue lui tailler des chemises de flanelle.

CATHERINE

Ne me faites pas gros cœur.

ÉTIENNE, mélancoliquement.

Mes chemises sont en soie à présent.

PASCAL

Je vous laisse.

CATHERINE

Inutile.

PASCAL, prêt à sortir.

Ta femme m'attend, je crois. Maintenant que vous n'avez plus rien à vous dire, vous devez avoir à causer ensemble.

CATHERINE

Au revoir, Pascal.

PASCAL

Je m'en vais.

CATHERINE

Comme dans le temps.

ÉTIENNE

C'est drôle.

PASCAL, se retournant sur le seuil.

Pas de bêtises !

## SCÈNE V

CATHERINE, ÉTIENNE

ÉTIENNE

Restez un peu.

CATHERINE, prête à sortir.

Vous allez vous mettre à table, je vous dérange.

ÉTIENNE

Non. Ici l'on dîne à toute heure.

CATHERINE

Mauvais pour l'estomac.

ÉTIENNE

J'ai perdu mes bonnes habitudes.

CATHERINE

Vous rappelez-vous au moment de votre mariage? Je vous avais remis un petit programme d'hygiène et de sagesse.

ÉTIENNE

Si je me souviens? Mais je le garde précieusement dans un tiroir, ce règlement écrit de votre main. Tout y est prévu, heures de travail, marches, repas...

CATHERINE

Intérêts.

ÉTIENNE

Plaisirs.

CATHERINE

Vous l'avez gardé, mais vous ne l'avez pas observé.

ÉTIENNE

Hélas! ce ne sont pas des sages qui habitent cette maison.

CATHERINE, jetant un coup d'œil sur la table.

Il suffit de jeter les yeux autour de soi pour s'en convaincre. Est-ce que vous dînez souvent de cette façon?

ÉTIENNE

Très souvent.

CATHERINE

Ah!

ÉTIENNE

Ces excentricités ne vous tenteraient pas, vous, hein?

CATHERINE

Une fois par hasard je ne dis pas ; mais au fond, je préfère la salle à manger, avec sa table ronde, confortable, bien éclairée.

ÉTIENNE

Eh bien, moi aussi, ma chère enfant.

CATHERINE

Je suis bourgeoise, il me faut la suspension.

ÉTIENNE

Je vois encore votre couvert sous le grand abat-jour de porcelaine, votre rond de serviette en vermeil et, tout à côté de votre verre, des petites boîtes de pharmacie, car la santé a toujours tenu une place importante dans votre existence. Vous guettiez les fortifiants à la quatrième page des journaux, et le soir, vous me disiez en lisant les annonces : docteur, on pourrait essayer de celui-là.

CATHERINE

Gouaillieur !

ÉTIENNE, affectueux.

Le bon temps.

CATHERINE, s'écartant de la table.

C'est égal, votre dîner me tente, je change de place. Ce guéridon dressé dans un coin, ce paravent qui l'enveloppe amoureusement, ce champagne, ces fleurs, tout cela éveille des idées de polissonneries, de libertinage, et me rappelle mes débuts dans la vie.

ÉTIENNE

Avec un autre que moi.

CATHERINE

Du caviar, une salade russe ! Je ne connaissais pas cet

homme-là. Décidément, mon cher, il y a dix ans, vous étiez plus raisonnable.

ÉTIENNE

Il y a dix ans, j'étais moins jeune.

CATHERINE

Quel ton lugubre ! (Un silence.) Est-ce que ?...

ÉTIENNE, vivement.

Je suis heureux, mais je suis tourmenté, ahuri, je perds mon temps, je... enfin, vous comprenez... Avec vous au moins...

CATHERINE

Avec moi vous dormiez ?

ÉTIENNE

Avec vous je n'avais pas besoin d'être amoureux.

CATHERINE

Voilà ce que c'est. (Un silence.) Que voulez-vous ? Nous avons vécu l'un et l'autre avant de nous connaître, et votre femme ignorait tout, lorsque vous l'avez rencontrée. Nous avons eu notre part, il est bien juste qu'elle ait la sienne.

ÉTIENNE

Je n'en vois pas la nécessité.

CATHERINE

Au revoir, et pas trop de regrets.

ÉTIENNE, lui tendant son sac.

Vous oubliez votre petit sac.

CATHERINE

Ah ! vous m'avez fait peur.

ÉTIENNE

Ça contient des choses précieuses ?

CATHERINE

Je l'avais pris tantôt, pour aller chez mon agent.

ÉTIENNE

Vous avez un agent de change à présent ?

CATHERINE

J'en ai même deux.

ÉTIENNE

C'est plus prudent.

CATHERINE

Dame !

## SCÈNE VI

GERMAINE, ÉTIENNE

GERMAINE, entr'ouvrant la porte, avec gaminerie.

C'est moi ? Je peux revenir ?

ÉTIENNE

Pourquoi pas ?

GERMAINE

Est-ce un homme bon ou un homme méchant que je vais retrouver ?

ÉTIENNE

C'est selon.

GERMAINE

Oh ! oh ! ça gronde déjà.

ÉTIENNE

Mettons-nous à table.

GERMAINE

Demande pardon avant. (Elle tend le cou, Étienne l'embrasse du bout des lèvres.) Pas fameux ; je pardonne tout de même.

ÉTIENNE, assis à table.

Qu'as-tu fait de Pascal ?

GERMAINE

Rien. Il est parti depuis longtemps ; il n'est resté qu'une minute avec moi.

(Elle s'assied.)

ÉTIENNE

Il est allé se réconcilier.

GERMAINE

Passe-moi le caviar.

ÉTIENNE, grognon.

Il n'y a pas de potage ?

GERMAINE

C'est toi qui as commandé.

ÉTIENNE

Pascal t'a dit le nom de la personne qui était là ?

GERMAINE

Mademoiselle Villiers ?

ÉTIENNE

Son ami Carrington est à Pise, en train de mourir, et elle venait me demander de pousser jusque-là quand je serai à Florence.

GERMAINE

Elle savait donc que tu partais ?

ÉTIENNE

Elle a déjeuné ce matin avec les Marcotte.

GERMAINE

Quel besoin de s'adresser à toi ! Elle a de l'aplomb, celle-là !

ÉTIENNE

Voyons, je suis médecin, j'allais là-bas ; puis, après dix ans !... Catherine Villiers n'est plus une jeune femme.

GERMAINE

Elle exerce encore.

ÉTIENNE

Si peu !

GERMAINE

Est-ce qu'elle a toujours sa figure bourgeoise ?

ÉTIENNE

Toujours son teint clair et ses cheveux lisses.

GERMAINE

On ne croirait jamais que c'est une femme de théâtre.

ÉTIENNE

Ma foi, tu as plus l'air d'une actrice qu'elle.

GERMAINE

Ce que ça doit reluire dans son appartement !

ÉTIENNE

La maison était bien tenue.

GERMAINE

Et les tiroirs bien rangés, hein ?

ÉTIENNE

Que veux-tu ? moi, j'aime l'ordre.

GERMAINE

Je vois d'ici son armoire à glace : des piles de linge, de linge blanc.

ÉTIENNE

Avec des paquets de lavande.

GERMAINE

C'est bien ça.

ÉTIENNE

Donne-moi du pain, méchante.

GERMAINE

Un peu de champagne, vieux mari. (Une pause.) Lord Carrington est riche, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Millionnaire. Et ce ne sont pas les toilettes de sa maîtresse qui le ruineront. Elle est d'une simplicité...

GERMAINE

Je coûte plus cher.

ÉTIENNE

Elle avait sur elle une robe de deux sous.

GERMAINE

Mon petit, quand on est avec un millionnaire, on n'achète pas de robes, on achète des titres.

ÉTIENNE

Plus maintenant... Oh ! cette salade est trop poivrée.

GERMAINE

Trop ! tu n'as jamais que ce mot-là sur les lèvres... Qu'est-ce qu'elle t'a encore raconté d'ennuyeux ?

ÉTIENNE

Rien. Ah ! si, elle était hier à la répétition de *Lohengrin*.

GERMAINE

Ça a bien marché ?

ÉTIENNE

A merveille.

GERMAINE

Ah !...

ÉTIENNE

La première sera magnifique, et je suis enchanté d'y aller. Dînons vite.

GERMAINE

Mais, mon pauvre ami, nous n'y allons pas.

*(Elle se met à rire.)*

ÉTIENNE

Pourquoi donc ?

GERMAINE

Parce que j'ai... Tu as donc oublié ?

ÉTIENNE

Quoi ?

GERMAINE

J'ai donné les places.

ÉTIENNE, avec humeur.

En voilà une idée !

GERMAINE

C'était convenu, tu me l'avais dit.

ÉTIENNE

J'ai dit cela en l'air... Quelle précipitation ! Et à qui les as-tu données ?

GERMAINE

Au comte d'Hérivault.

ÉTIENNE

A ce petit idiot ?

GERMAINE

Oui, quand il est venu, tout à l'heure.

ÉTIENNE

Comme ça, tout de suite... En vérité, il eût mieux valu en faire profiter quelqu'un de plus intelligent. Justement, mademoiselle Villiers n'avait pas de places ; si j'avais tenu à rester chez moi ce soir, je lui aurais offert les miennes.

GERMAINE

C'est pourtant la dernière personne à laquelle tu pouvais les offrir.

ÉTIENNE

Ça va de soi, évidemment ; et je ne l'aurais pas fait. D'ailleurs, la question n'est pas là. Ah ! quel dommage ! Je n'ai pas de chance aujourd'hui.

GERMAINE, riant malgré elle.

Si je m'attendais à ce regret !... Comment prévoir que tu serais aussi vexé ?

ÉTIENNE, stupidement.

J'ai bien le droit d'aimer la musique !

GERMAINE

Nous avons décidé de ne pas sortir.

ÉTIENNE

Ce n'est pas une raison, on ne se presse pas tant.

GERMAINE

Tu m'avais promis ta soirée.

ÉTIENNE

On laisse aux gens la possibilité de changer d'idée. Ah ! tu ne perds pas de temps, toi, sapristi ! Toujours la

même, et par-dessus le marché, tu me ris au nez, tu te moques de moi.

GERMAINE

Tu fais une si drôle de tête aussi !

ÉTIENNE, prêt à éclater.

Je suis coffré, n'est-ce pas ? Ça t'amuse. Soit ! Nous passerons la soirée ensemble. Ah ! quelle vie !

GERMAINE, s'animant.

Tu recommences, tu veux encore me faire souffrir.

ÉTIENNE

Et moi, crois-tu donc que je ne souffre pas ? Je suis méchant, j'en conviens, mais je suis malheureux.

GERMAINE

Tu es malheureux ? C'est trop fort, que t'ai-je fait ?

ÉTIENNE

Tiens, ne me force pas à parler.

GERMAINE, avec colère.

Explique-toi, tu m'ennuies à la fin. Qu'est-ce qu'il y a ?

ÉTIENNE, se levant avec rage et jetant sa serviette sur la table.

Il y a que j'en ai assez, que je suis à bout et que je me révolte. Oui, je suis las de ta tendresse absorbante, exagérée, de ton despotisme d'être faible, de tes persécutions sentimentales. J'étouffe moralement et matériellement, je veux être libre.

GERMAINE, stupéfaite.

Tu es libre.

ÉTIENNE, avec haine, avec emportement.

Non, car je ne suis jamais ma fantaisie, car si je fais

quelquefois ce que je veux, je ne fais jamais ce qui me plaît, ce que je rêve de faire. Ma liberté, je ne l'ai pas, je la prends, je la vole. Je ne la tiens même pas de ton consentement, mais de mon égoïsme et de ma cruauté. Hélas ! j'ai toujours l'air coupable quand je suis content. Mes plaisirs ressemblent à de mauvaises actions. Sois franche, ta jalousie s'accommode mal de mes accès d'indépendance, et je les expie chaque fois par tes larmes, tes transports et tes récriminations.

GERMAINE, se levant à son tour.

Tais-toi, c'est atroce. Je sais ce que tu vas dire, ne continue pas.

ÉTIENNE, déchaîné.

Quand je pense que j'en suis réduit à écrire mes lettres dans un café pour ne pas être questionné ; que j'en arrive à descendre dans la rue sans motif, sans but, pour me soustraire à ta tyrannie, par instinct de conservation ! Dieu me préserve de tomber malade, je serais ton prisonnier ! Jamais je n'ai vu une liaison pareille. Ma vie se passe à vouloir t'échapper, la tienne à vouloir me prendre. Que t'importent mes ambitions et mes rêves, tu n'y comprends rien. Quand puis-je travailler ici ? Toutes nos heures sont dévorées par des disputes et des réconciliations. Et pourtant mes mensonges écartent bien des tempêtes.

GERMAINE, éclatant.

Tes mensonges ?

ÉTIENNE

Oui, je mens souvent, je dissimule, j'altère un tas de choses.

GERMAINE

Pour avoir la paix ?

ÉTIENNE

C'est ta faute. Grâce à ta nature soupçonneuse, le mensonge est maintenant installé dans mon existence, et cela de telle façon que, si demain je prenais une maîtresse, je n'aurais rien à changer à mes habitudes.

GERMAINE, avec indignation.

Ah ! tu es le plus malheureux des hommes, je le reconnais, mais quand on est aussi lâche, on n'est pas à plaindre.

ÉTIENNE, déchaîné.

Insulte-moi, si tu veux. Cette fois, tu n'exploiteras pas ma colère, je t'en préviens ; tu ne réussiras pas à en tirer un repentir caressant, une heure de lâcheté amoureuse. Au surplus, mon emportement est un détail et toutes tes larmes ne changeront pas les choses ; ce qui est grave, ce n'est pas ce que je dis, c'est ce qui est.

GERMAINE

Oui, c'est ce qui est.

ÉTIENNE

Je suis ton mari, tu es ma femme, je devrais m'incliner. Je n'aurai jamais le courage de te quitter, n'est-ce pas ? Je me connais ; alors à quoi bon ? autant me résigner tout de suite. Je t'appartiens ; c'est ton droit d'espionner ma vie, de contrôler mes actions, d'épier mes gestes, de fouiller dans mon cerveau comme dans ces tiroirs. Tu peux, s'il te plaît, tant qu'il te plaît, m'interroger, m'approuver, me blâmer. Je n'ai qu'à courber la tête, car cette maison est la nôtre, ces meubles sont les tiens, mes livres sont à toi. Ma fortune, mon nom, mes amitiés, mes haines, tout cela est à nous deux ici, je n'ai plus rien à moi seul, rien ! C'est ton droit d'interrompre ma tâche, de t'asseoir à ma table de travail, de me tra-

quer de chambre en chambre, de m'imposer ta présence, ta conversation et tes épanchements, c'est ton droit !

GERMAINE

Ce n'est pas une question de droit, mon ami, c'est une question d'amour.

ÉT ENNE, avec désespoir.

Eh ! je n'en suis pas moins ta victime, ta victime depuis huit ans.

GERMAINE

Depuis huit ans !

ÉTIENNE

Oui, et mon supplice n'est pas fini.

GERMAINE

Quelle trahison !

ÉTIENNE

Longtemps encore, il nous faudra accomplir côte à côte tous les actes de la vie quotidienne, jusqu'aux plus grotesques, mêler nos habitudes, nos intérêts et nos déceptions. Nous sommes condamnés l'un à l'autre et nous parlerons d'amour éternellement, tous les jours.

GERMAINE, avec violence.

Et tous les soirs.

ÉTIENNE

Ah ! que m'importe la nuit ! J'aime encore mieux donner mon corps que ma pensée.

GERMAINE

Tu ne renies pas ces heures-là, c'est étonnant.

ÉTIENNE

Je les bénirais peut-être, ces heures, si tu n'étais pas toujours la première à les souhaiter.

GERMAINE

Tu mens.

ÉTIENNE

Si tu n'en diminuais pas le prix par la hâte de tes consentements, si tu laissais quelquefois mon désir rôder autour de toi.

GERMAINE

Je te défends de poursuivre.

ÉTIENNE

Ah ! tu as raison. Tu n'es pas fière.

GERMAINE

Tu mens, ce que tu dis est un mensonge abominable. Ce n'est pas mon désir qui mendie, c'est le tien. Oui, c'est toi qui...

ÉTIENNE

Parce que tu es triste, parce que je suis vaincu.

GERMAINE

Parce que tu es bon !

ÉTIENNE, avec rage.

Oui, le plus souvent ma tendresse est une capitulation.

GERMAINE, éclatant.

Mais, misérable, tu savais que je t'aimais, il ne fallait pas m'épouser.

ÉTIENNE

J'ai eu tort.

GERMAINE, avec douleur, avec indignation.

Tu avais plus de trente ans, j'en avais vingt. On réfléchit, surtout quand on doit être aussi implacable. Je t'ai dit que je t'adorais, pourquoi m'as-tu prise ? Pourquoi

as-tu été bon et faible ? Pourquoi m'as-tu laissée croire à ton amour ? Pourquoi m'as-tu menti, trompée ? Pourquoi n'as-tu pas été cruel tout de suite ? Pourquoi as-tu si longtemps attendu pour m'apprendre la vérité ?

ÉTIENNE

J'ai eu tort.

GERMAINE

Mais voilà. Tu n'es qu'un vaniteux au fond, un homme à femmes. Tu voulais être aimé.

ÉTIENNE

Oui, mais pas tant que ça !

GERMAINE

Je t'ai donné plus que tu ne demandais ?

ÉTIENNE

Justement.

GERMAINE

Pauvre homme ! Je t'aime trop et tu ne m'aimes pas assez, voilà mon crime.

ÉTIENNE

Voilà notre misère,

GERMAINE

Peu importe ! Cet amour dont tu ne veux plus aujourd'hui, cet amour que tu salis, puisque tu l'as encouragé et partagé, tu as perdu le droit de me le reprocher.

ÉTIENNE

J'en conviens.

GERMAINE

Et d'ailleurs, en admettant que tu ne l'aies ni encouragé ni partagé, de quoi donc suis-je si coupable ? Alors, parce que je suis ta femme, je ne dois pas t'aimer ?

Parce que je t'ai apporté la pudeur, la jeunesse et le dévouement, parce que je n'ai pas traîné dans les bras de dix hommes avant de te rencontrer, il m'est défendu de te parler d'amour ? Ce que vous réclamez, ce que vous implorez de la dernière des filles, vous le refusez de nous autres. Mais je n'en suis pas moins désirable parce que je n'appartiens qu'à toi, je ne vaudrais pas moins parce que je t'aime davantage. .

ÉTIENNE

Tu as raison, tu as raison.

GERMAINE

Hélas ! on devrait dire aux jeunes filles que l'amour et le mariage sont deux choses différentes, et qui ne vont pas ensemble. Elles choisiraient avant, ou elles feraient comme vous, elles aimeraient d'abord et se marieraient ensuite. Tu m'as prise, n'est-ce pas ? pour tenir ta maison, surveiller les domestiques et apaiser tes sens à l'occasion. Je suis une manière de servante ici. Ah ! tu comprends l'amour à l'état d'aventure, de plaisir, comme un sentiment de luxe ; mais dans le mariage, dans cette vie pacifique où l'on se soigne, où l'on calcule, où l'on s'occupe de sa fortune et de sa carrière, tu le considères comme une chose déplacée, insupportable et, si tu l'osais, tu dirais impudique. Mais, mon pauvre ami, sache-le bien, si j'avais dû faire un mariage de raison, je ne t'aurais jamais épousé.

ÉTIENNE

Et pourquoi donc ?

GERMAINE

J'aurais trouvé mieux, et facilement. Ma fortune, mon nom, mon âge, me permettraient de choisir et d'attendre. J'ai refusé des hommes plus riches, plus chics et plus célèbres que toi.

ÉTIENNE

C'est dommage.

GERMAINE, avec désespoir.

Tu n'as jamais été un savant pour moi, tu es l'homme que j'aime.

ÉTIENNE

Je reconnais bien là ton égoïsme.

GERMAINE, déchainée.

Un mariage de raison avec toi ? Tu n'y songes pas. Si c'est là ce que tu me proposes aujourd'hui, il est trop tard, mon petit.

ÉTIENNE

Tant pis pour nous alors.

GERMAINE

Il est trop tard, car depuis huit ans, mensongère ou non, ma vie a été une vie d'amour. Un mariage de raison ? La belle existence que tu m'offres ! Parbleu, ça ferait ton affaire. Je nous vois tous les deux : nuit et jour tu t'enfermerais dans cette chambre avec tes paperasses, et moi, je serais seule ou je cultiverais des amitiés utiles. Nous serions pareils aux autres. Nous parlerions d'argent, de santé ; au besoin je ne t'aimerais pas, mais j'accepterais tes caresses ; sans avoir l'amour pour nous absoudre, nous serions attachés, liés physiquement et moralement jusqu'à la mort. Tu serais cet homme et je serais cette femme. Allons donc ! c'est répugnant ; et je plains deux êtres qui vivent ensemble de la sorte. Ce ne sont pas deux amis qui se soutiennent, ce sont deux associés qui intriguent.

ÉTIENNE

Pas toujours, tu exagères.

GERMAINE

Pour ma part, je te le répète, je repousse cette union

misérable, et je reste ce que je suis, amoureuse et romanesque. Je m'estime davantage avec les défauts que tu condamnes qu'avec les qualités que tu demandes.

ÉTIENNE

Orgueilleuse !

GERMAINE, avec douleur, avec amour.

Je t'obsède, je t'accapare, je trouble à chaque instant ta pensée, j'en conviens. Je suis tyrannique, jalouse, exaspérante, je le reconnais. Toute mon intelligence est d'accord avec toi, mais mon cœur et mon corps protestent, t'accusent, te trouvent injuste. La souffrance est plus forte que tous les raisonnements, vois-tu. Puis, qu'est-ce que la gaucherie de mon amour à côté de la pauvreté du tien ? Ne suis-je pas une amie bonne et fidèle ? Ne t'ai-je pas consolé aux heures de découragement ? Serais-je aussi défiante, aussi importune, si tu ne prenais pas plaisir à entretenir mes inquiétudes par ta coquetterie ou ton indifférence ? Serais-je aussi ridicule, si tu ne me froissais pas publiquement par tes sarcasmes continuels ? Sois meilleur et je ne prêterai pas à rire. Apprends-moi à t'aimer, puisque je ne sais pas. Rassure-moi, traite-moi en camarade, ne sois pas toujours si absorbé, donne-moi du temps comme aux enfants et, tu verras, je serai modérée, intelligente, pratique même. La vie de tous les jours te pèsera moins, je respecterai ton travail et tu seras peut-être heureux... Moi qui croyais que tu l'étais !

(Elle fond en larmes. — Un silence.)

ÉTIENNE

Ne pleure pas, voyons.

GERMAINE

Je me disais, il ne m'aime pas autant que je l'aime, mais il éprouve quelque douceur à m'avoir auprès de

lui. Je me suis trompée. Tu te tais ? Mais réponds-moi donc quelque chose ?

ÉTIENNE, durement.

Que veux-tu que je te réponde ? Tout ce que tu dis est juste et je te plains profondément. Mais j'ai quarante-trois ans, je ne suis pas un homme qui te hait, je suis un homme qui défend son travail. Tu auras beau faire, on aime comme on peut. Que diable, on n'a pas toujours de l'exaltation sur soi !

GERMAINE

Tu ne penses pas ces choses, ce n'est pas possible, tu ne les penses pas ? Ou alors, dis-moi la vérité, tu aimes une autre femme.

ÉTIENNE, levant les bras au ciel.

Ah ! grand Dieu, non !

GERMAINE, avec désespoir.

Ainsi, je dois te croire, tu ne m'aimes plus, tu ne m'as jamais aimée ? Mon bonheur reposait sur un malentendu, j'étais dupe... Quel effroyable révélation !

ÉTIENNE, ému.

Voyons.

GERMAINE

De la pitié, des semblants d'amour, voilà tout ce que j'ai eu de toi, même dans les premiers temps ?

ÉTIENNE

Je ne dis pas cela.

GERMAINE, avec espérance.

Tu vois bien que j'ai raison de ne pas te croire !

ÉTIENNE, obsédé.

Je t'en prie.

GERMAINE

Tu te trompes peut-être sur toi-même ? Réfléchis...  
Tu m'aimes peut-être encore un peu ?

ÉTIENNE

Est-ce que je sais ?

GERMAINE, avec désespoir.

Oui ou non, est-ce que tout est fini ?

ÉTIENNE, à bout.

Et quand cela serait ?

GERMAINE, avec épouvante.

Tu peux faire une supposition pareille ?

ÉTIENNE, exaspéré.

Admettons que j'aie changé, admettons que je ne sois plus le même homme. Malgré ta jeunesse, ta beauté, la droiture, toutes tes qualités, admettons qu'au bout de huit ans de mariage j'en sois arrivé à l'indifférence complète, absolue... Eh bien, après ?

GERMAINE

Après ?

ÉTIENNE

Quel serait mon crime ? Je ne suis pas responsable de mes sentiments. Je te dois compte de mes actes, non pas de mes pensées ; ce qui se passe en mon cœur ne te regarde pas, ça ne regarde personne. J'étais absurde tout à l'heure, en te disant le contraire. Mon cerveau m'appartient, mon cerveau est à moi !

GERMAINE, écrasée.

C'est juste, je m'incline. Mais puisque je t'ai perdu, puisque le mensonge dans lequel j'ai vécu ne peut pas continuer, puisque l'illusion est détruite, ma vie est

finie. Je n'ai plus de raison d'être à présent. Autant me tuer.

ÉTIENNE

Tu es folle.

GERMAINE

Oui.

ÉTIENNE

Te tuer ?

GERMAINE, avec désespoir.

Oui, je me tuerai.

ÉTIENNE, avec ironie.

Pour ça ?

GERMAINE

Pour ça.

ÉTIENNE

C'est trop fort ! Ne peux-tu te contenter de la part de toutes les femmes ? Nous sommes dans le mariage, restons-y.

GERMAINE, éclatant.

J'ai eu plus qu'une autre ou j'ai cru avoir plus qu'une autre, je ne veux pas moins.

ÉTIENNE, avec violence.

Mais si tu te tuais, on dirait !...

GERMAINE

Je te jouerais un mauvais tour, n'est-ce pas ?

ÉTIENNE

Tu peux bien te supprimer sans te tuer.

GERMAINE

Rester dans la maison sans souffrir ni penser ? Étouffer mon cœur pour ta commodité ? Hélas ! je ne peux pas. Je préfère être morte.

ÉTIENNE, ricanant

Te tuer ! Au fait, c'est logique. La manie de l'amour devait bien te conduire là. Il ne te manquait plus que de finir en héroïne du roman. Tu es complète !

GERMAINE, avec mépris, avec égarement, avec rage.

Tiens, tu ne vaux pas la peine que je me tue pour toi. Rassure-toi, mon ami, je ne troublerai pas ton existence par un souvenir embarrassant, et désormais, je te le jure, tu ne sauras plus mes chagrins.

ÉTIENNE

Tant mieux.

GERMAINE

Tu es le plus fort aujourd'hui, parce que tu es le moins épris, mais prends garde, la vie a ses revanches. Un jour je peux mettre quelque chose d'irréparable entre nous ; et ce jour-là, c'est toi qui seras malheureux et ridicule.

ÉTIENNE, haussant les épaules.

Ce jour-là...

GERMAINE, terrible.

Tu ne resteras pas longtemps ma victime, je te le promets... Ah ! je te gêne ! Eh bien, un homme te débarrassera de moi.

ÉTIENNE

Tu me menaces ?

GERMAINE

Oui, je te menace.

ÉTIENNE

Alors, tu me poses ce dilemme : ou tu seras fou d'amour, ou tu seras trompé... Je suis désolé, ma chère enfant, mais je n'ai pas le choix.

GERMAINE, perdant la tête.

Tais-toi, Étienne, ne me défie pas. Tu ne me connais pas bien... Je suis capable d'une folie.

ÉTIENNE, prenant son chapeau.

A ton aise ! En attendant je vais dîner dehors.

GERMAINE, avec désespoir.

Étienne !

ÉTIENNE, le chapeau sur la tête, avec défi.

Bonsoir. Ce n'est pas le tout de vouloir tromper son mari, ma petite, encore faut-il en avoir envie.

GERMAINE

Prends garde !...

(Pascal entre brusquement.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, PASCAL

ÉTIENNE, exaspéré, à Pascal.

Tiens, mon cher, tu arrives à propos. Puisque tu adores ma femme, console-la. Moi, j'en ai assez, je te la donne.

PASCAL

Est-ce que tu deviens fou ? Que signifie cette extravagance ?

ÉTIENNE, sortant violemment

Bonsoir.

## SCÈNE VIII

GERMAINE, PASCAL

GERMAINE, avec indignation. avec désespoir.

Ah ! le misérable ! l'imbécile ! la brute !

PASCAL

En voilà un qui ne l'aurait pas volé, par exemple !

GERMAINE

Quel dommage que d'être trompé ne soit pas une peine plus grande ! Il m'offre à vous, mon cher, profitez de sa générosité.

PASCAL

Moi, votre amant ?

GERMAINE

Si ce n'est pas vous, ce sera un autre, je vous le garantis.

PASCAL

Allons, Germaine, calmez-vous, et ne me tentez pas.

GERMAINE, éperdue.

Je le tromperai ! Je le tromperai ! Je le tromperai !

PASCAL

Mon Dieu ! si vous devez faire une bêtise...

GERMAINE

Le misérable !...

PASCAL

vaut peut-être mieux que ce soit moi...

GERMAINE

Le misérable !

PASCAL

Qui sois dépositaire du déshonneur de la maison.

GERMAINE

Ne riez-pas, mon cher Pascal, c'est plus sérieux que vous ne pensez.

PASCAL, violemment.

Ah ! taisez-vous, je vous aime peut-être encore.

GERMAINE, éperdue.

Que m'importe !

## ACTE III

Même intérieur, un peu plus d'ordre dans la chambre.

### SCÈNE PREMIÈRE

PASCAL, ÉTIENNE, MADELEINE

Étienne à son bureau, Pascal debout près de la cheminée; Madeleine est en train de disposer sur une table un plateau chargé d'une bouteille et de plusieurs verres. Un long silence.

MADELEINE, à Pascal.

Faut-il mettre une bûche ?

PASCAL, préoccupé.

Il y a assez de feu, merci.

MADELEINE, tisonnant.

Monsieur n'est plus si frileux.

PASCAL

On change.

MADELEINE

J'en sais quelque chose.

PASCAL

A propos, et votre peintre, qu'en faites-vous ?

MADELEINE

Je n'ose pas le dire.

PASCAL

Prenez garde, votre taille est jolie, ne l'abîmez pas.

MADELEINE

Bah ! ça ferait un petit soldat de plus.

PASCAL

Ou une cocotte...

ÉTIENNE

Tout l'avenir.

(Madeleine sort. — Un long silence.)

## SCÈNE II

ÉTIENNE, PASCAL

ÉTIENNE, cessant d'écrire.

Non, décidément, je ne suis pas en train aujourd'hui. (A Pascal.) C'est ton dernier mot ? Pourquoi ne parles-tu pas ?

PASCAL

Je me chauffe en attendant Germaine.

ÉTIENNE, se levant.

Tu fais le rapin avec ma bonne, et tu ne trouves rien à me dire ?

PASCAL

Tu travailles.

ÉTIENNE

D'habitude, tu es gentil, tu m'en empêches.

PASCAL

Ça dépend des jours.

ÉTIENNE, allant à lui.

Oh ! Tu es bien grave.

PASCAL, dissimulant.

Moi ? Pas du tout.

ÉTIENNE, jaloux.

Qu'est-ce que tu as ?

PASCAL

Rien.

ÉTIENNE

Mauricette ?

PASCAL

Oui, Mauricette.

ÉTIENNE

Parole ?

PASCAL, gêné.

Tu es bête.

ÉTIENNE, se versant à boire.

En veux-tu ?

PASCAL, refusant.

Merci.

ÉTIENNE

C'est ton malaga ?

PASCAL

Je le reconnais.

ÉTIENNE

Tu n'en prends pas ?

PASCAL

Je ne l'aime plus.

ÉTIENNE

Tu as tort. Il est meilleur depuis qu'il est dépouillé.

PASCAL

Beaucoup de gens sont comme ça. (Un silence.) Tu te remets au travail ?

ÉTIENNE, s'asseyant.

Je suis en retard.

PASCAL

Que fais-tu ?

ÉTIENNE

Je finis mon article pour les Archives.

PASCAL

Ça marche ?

ÉTIENNE, écrivant.

A peu près.

## SCÈNE III

LES MÊMES, GERMAINE, puis MADELEINE

GERMAINE, à Pascal

Vous m'attendiez ?

PASCAL

Cinq heures, vous voyez, je suis exact.

GERMAINE

C'est une qualité que vous ne perdrez jamais, vous.

PASCAL

Avec qui étiez-vous ?

GERMAINE

Avec monsieur et madame Crozat.

PASCAL

Ils sont donc réconciliés ?

GERMAINE

Le mari a pardonné.

ÉTIENNE, écrivant.

Drôle d'époque ! Toutes les femmes qu'on rencontre sont des femmes pardonnées.

PASCAL

Quel âge a Crozat ?

ÉTIENNE

Soixante-sept ans.

GERMAINE

L'âge de bon papa.

PASCAL

Il embrasse sur le front.

ÉTIENNE, jaloux.

Un homme jeune serait moins accommodant.

PASCAL

Excepté s'il aimait sa femme, s'il ne pouvait pas s'en passer.

ÉTIENNE, continuant à écrire.

On se passe de tout, avec un peu de raison.

(Un silence.)

PASCAL, à Germaine.

Vous venez ?

ÉTIENNE

Où allez-vous ?

PASCAL

Au Cercle.

GERMAINE

Je ne sais pas si je vais sortir.

PASCAL

Vous changez d'idée ?

GERMAINE, ôtant son manteau.

Ma foi...

PASCAL, découragé.

On ne peut jamais compter sur elle.

ÉTIENNE

Pauvre Pascal !

(Madeleine entre.)

MADELEINE

Monsieur pourrait-il venir un instant ?

ÉTIENNE

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADELEINE

Le tapissier demande où il faut accrocher les tableaux dans la chambre de monsieur ?

ÉTIENNE

Si tu te chargeais de ça, Germaine ?

GERMAINE, prenant un livre et s'asseyant.

Oh ! je suis plus sûre de ton goût que du mien.

ÉTIENNE, à Madeleine.

J'y vais. (A Pascal.) Nous avons chacun notre chambre depuis l'autre jour.

GERMAINE

Excellent pour le cerveau.

ÉTIENNE, à Pascal.

Elle me boude.

PASCAL, à part.

Je ne suis pas encore trompé.

ÉTIENNE, à Madeleine.

Ces lettres pour la poste.

MADELEINE

Bien, monsieur.

ÉTIENNE

Et remettez de l'encre dans cet encrier.

MADELEINE, à part.

Ils le font remplir pour se le jeter à la tête.

GERMAINE, à Madeleine qui veut emporter son manteau.

Laissez mon manteau là.

(Madeleine sort, Étienne se lève et se dirige vers la porte.)

ÉTIENNE, à Germaine, revenant sur ses pas.

Si tu sors, ne rentre pas trop tard ; nous dînons ce soir chez les Henriot.

GERMAINE

Vas-y sans moi, veux-tu ? je passerai ma soirée au coin du feu.

PASCAL

Je viendrai vous tenir compagnie.

GERMAINE

Inutile.

ÉTIENNE, à Germaine.

Ça ne t'attristera pas que je t'abandonne ?

GERMAINE

J'aurai juste le chagrin qu'il faut.

ÉTIENNE, *avec ironie*

Quelle résignation ! En vérité, je ne te reconnais plus depuis huit jours.

GERMAINE

Tu verras, dans quelque temps je serai parfaite.

ÉTIENNE

Oh ! Tu n'es pas loin de la perfection. Tu as toutes sortes de qualités maintenant.

PASCAL, *à part.*

Je ne le lui fais pas dire.

ÉTIENNE

Je peux sortir, je peux rentrer, tu ne m'accables plus de questions ; tu ne contrôles plus mes actes.

GERMAINE

Tu es libre.

ÉTIENNE

Est-ce rancune ou sagesse ?

GERMAINE

Cherche.

ÉTIENNE

Je travaille à présent, la maison est tranquille.

GERMAINE

J'apprends à t'aimer.

ÉTIENNE, *jaloux et fat.*

C'est Pascal, ton professeur ?

GERMAINE

Il m'a donné quelques conseils.

ÉTIENNE, *à Pascal.*

Tous mes compliments.

GERMAINE

Il n'y a pas de quoi.

ÉTIENNE

Je te demande pardon.

PASCAL, avec gêne.

Voyons, mon cher.

ÉTIENNE, à Pascal.

Je ne ris pas ; en t'occupant d'elle tu me rends un véritable service.

GERMAINE

Et c'est lui qui t'est reconnaissant.

ÉTIENNE, prêt à sortir.

Je reviens. Jouez à l'adultère, puisque ça vous amuse.

GERMAINE

Merci de la permission.

PASCAL, bas à Germaine.

Prenez garde. il est jaloux.

GERMAINE

Vous ne le connaissez pas. Quoi que nous fassions, sa fatuité sera toujours plus forte que notre imprudence.

ÉTIENNE, sur le seuil de la porte, à part, soupçonneux.

Est-ce que par hasard ?... (Haussant les épaules.) Bah ! J'examinerai ça plus tard.

## SCÈNE IV

PASCAL, GERMAINE

PASCAL

Voulez-vous être gentille ?

GERMAINE

Ça dépend.

PASCAL

Laissez ce volume qui ne vous intéresse pas, remettez votre chapeau et venez avec moi à l'*Épatant*.

GERMAINE, sèchement.

Je vous ai déjà dit non.

PASCAL

Vous avez tort, il y a un Bonnat superbe.

GERMAINE

Je m'en moque un peu du Bonnat.

PASCAL

Nous voyons toujours toutes les expositions ensemble. Pourquoi ne pas voir celle-là avec moi ?

GERMAINE

Je ne suis pas d'humeur à regarder des tableaux, je vous assure.

PASCAL

Moi non plus ; seulement j'aurais été content de marcher à côté de vous dans la rue, nous nous serions promenés un peu. Voilà huit jours que vous m'évitez. J'aurais raconté à ma vieille amie tous les chagrins que me fait...

GERMAINE, interrompant.

Votre nouvelle maîtresse ?...

PASCAL

Ma maîtresse !

GERMAINE

Allez, j'aurais préféré rester celle de mon mari, mais il n'a pas voulu de moi, lui.

PASCAL

L'imbécile.

GERMAINE

Partez, ne m'attendez pas. Je serais un triste compagnon aujourd'hui. D'ailleurs, j'aime mieux ne pas entendre vos confidences.

PASCAL

Oh ! je n'avais pas d'arrière-pensée, je vous jure. Je suis trop fixé sur vos sentiments pour aborder certain sujet. Soyez tranquille, je n'aurais pas essayé de vous attendrir. Nous aurions causé amicalement, de bon cœur, comme dans le temps, comme avant.

GERMAINE

Causons ici, alors.

PASCAL

Ici ? Je ne pourrais pas.

GERMAINE

Pourquoi ?

PASCAL

J'ai honte à présent, je suis gêné. Tout me paraît compliqué, difficile, odieux. Les choses les plus simples me paraissent extraordinaires maintenant. Les meubles, les objets ont pris tout à coup un aspect différent, comme lorsqu'on a changé la lumière de place.

GERMAINE

Hélas !

PASCAL

Je ne me sens plus chez moi dans cette maison. Je n'ose plus m'asseoir à votre table. Je n'ose plus donner un ordre à un domestique.

GERMAINE

Vos habitudes sont contrariées.

PASCAL

Je n'ose plus venir en veston.

GERMAINE

Votre vie est dérangée.

PASCAL

Tout à l'heure, je gelais, je n'ai pas osé mettre une bûche dans le feu. Voilà des cigares que j'aime beaucoup, depuis un quart d'heure j'ai envie d'en fumer un ; eh bien, je me garderais d'y toucher. Ce sont les cigares de votre mari à présent. Je pouvais tout prendre à ce garçon avant de lui avoir pris sa femme.

GERMAINE

Le mieux est l'ennemi du bien.

PASCAL

Si vous croyez que je n'ai pas de remords, vous vous trompez. J'en ai autant que vous, plus que vous peut-être. Je ris, je paie d'audace ; mais au fond je suis au supplice. Je me figure que tout ce que je dis est criminel. Ah ! je n'étais pas fait pour vivre dans le siècle où nous sommes.

GERMAINE

Mon Dieu, si vous n'aviez pas vécu de mon temps...

PASCAL

Ne raillez pas. Vous êtes toujours aussi malheureuse et notre intimité est détruite.

GERMAINE

Bah !

PASCAL

Nous étions si gais tous les trois, si camarades, si loyalement unis. Adieu nos bonnes soirées ! On se disputait quelquefois, mais ça marchait tout de même. Quels amis j'ai perdus !

GERMAINE

Jamais je n'ai vu tant de cœur à un égoïste.

PASCAL

Ah ! pourquoi votre folie m'a-t-elle gagné l'autre jour ! Pourquoi...

GERMAINE

Ne me reprochez pas de vous avoir fait tomber.

PASCAL

Orgueilleux que j'étais, j'ai cru que je pouvais vous consoler.

GERMAINE

Comme si c'était possible !

PASCAL

Me voilà bien avancé. Ce bonheur auquel je ne songeais plus depuis neuf ans, et qu'un désastre m'aura apporté, ce bonheur s'écroulera demain sans doute, et je n'en resterai pas moins amoureux de vous, éperdument amoureux. Beau résultat.

GERMAINE

Soyez donc obligeante.

PASCAL

Parions qu'avant trois jours votre porte me soit fermée.

GERMAINE.

Ça pourrait bien arriver.

PASCAL

Oh ! ça arrivera. Votre calme ne présage rien de bon. Bientôt je recevrai un coup d'épée qui ne me tuera pas, malheureusement ; et tout sera fini entre nous trois. Nous nous en irons chacun d'un côté différent. Cette maison sera seule.

GERMAINE

Il y aura les meubles.

PASCAL

Que vais-je devenir si je ne peux plus vous voir tous les jours ? Je suis capable d'en mourir, vous savez ?

GERMAINE

Eh bien, vous mourrez, mon ami.

PASCAL

Voilà tout ?

GERMAINE

Ou vous épouserez madame Brissot.

PASCAL

Elle n'a pas engraisé.

GERMAINE

Réconciliez-vous avec Mauricette.

PASCAL

Mais quand j'étais l'ami de Mauricette, je passais toutes mes journées ici. Tenez, vous avez eu tort de choisir un homme qui vous aimait pour vous venger de votre mari.

Puisque votre faute ne devait pas avoir de lendemain, un indifférent aurait suffi.

GERMAINE

Vous étiez là.

(Un silence.)

PASCAL, presque gaielement.

Alors, jamais, plus jamais ?

GERMAINE

Non.

PASCAL

Vous n'agissez pas bien.

GERMAINE

Vous avez juré de m'égayer, vraiment.

PASCAL

Oui, là, je veux vous égayer. Pourtant si vous m'écoutez ?

GERMAINE

Voyons...

PASCAL

Ne réfléchissez pas. Faites comme l'autre jour, disputez-vous avant.

GERMAINE

Soyons sérieux.

PASCAL

Vous ne seriez pas plus coupable, allez.

GERMAINE

Au contraire.

PASCAL

Certainement, au contraire. En vous donnant à un pauvre diable qui passait, vous avez contracté un engagement envers lui. Pourquoi ne pas le tenir ? On ne

comble pas un malheureux de tous les biens pour le jeter ensuite sur le pavé.

GERMAINE

Quand on commence, il faut continuer.

PASCAL

La charité le commande et l'opinion le conseille.

GERMAINE

L'opinion !

PASCAL

La répétition de certaines fautes en diminue la gravité.

GERMAINE

Il y a même des crimes qui deviennent respectables à force de durer.

PASCAL

On pardonne une liaison à une femme comme il faut, on ne lui pardonne pas...

GERMAINE, achevant.

Un caprice.

PASCAL

On a raison.

GERMAINE

Il n'est pas permis de manquer à ses devoirs accidentellement.

PASCAL

Non, et sur ce point je partage l'avis de je ne sais plus quel officier carliste qui avait déserté sa cause. Comme on lui reprochait devant moi la persistance de sa trahison : Mon cher, répondit-il avec indignation, quand un Espagnol trahit, c'est pour la vie.

GERMAINE

Une Espagnole aurait répondu autrement.

## SCÈNE V

LES MÊMES, ÉTIENNE

ÉTIENNE, jaloux et fat.

Ne vous dérangez pas, je vous en prie, continuez.

GERMAINE, avec défi.

Tu ne serais peut-être pas content, si je continuais.

PASCAL

Elle exagère.

ÉTIENNE, à Pascal.

Tu peux lui répéter que tu l'aimes, tu sais, je ne t'en empêche pas.

GERMAINE

Il dit ces choses-là beaucoup mieux que je ne pensais.

ÉTIENNE

Il est si sincère, ce bon Pascal !

PASCAL

Hélas ! les gens sincères n'ont pas de chance.

GERMAINE

Quelquefois.

ÉTIENNE, se contenant.

Quelquefois ?

GERMAINE

Ça dépend.

PASCAL, à part.

Diab!e !

ÉTIENNE, à Pascal.

Avec les femmes, il suffit d'arriver à temps, n'est-ce pas ?

GERMAINE, à Étienne, avec audace.

C'est peut-être plus vrai que tu ne crois.

ÉTIENNE, avec colère, avec fatuité.

Non, mais pendant que tu y es, appelle-moi donc...

GERMAINE

Comment ? Pas le mot de Molière, je suppose ?

ÉTIENNE

Si, je voudrais me l'entendre dire. Ça me changerait.

GERMAINE, les yeux dans ses yeux, prête à éclater.

Eh bien, tu es !...

ÉTIENNE, la provoquant.

Allons, un peu de courage.

GERMAINE

N'insiste pas, il vaut mieux que je me taise.

ÉTIENNE

Parle donc. Tu brûles de me dire la vérité et moi, je suis curieux de la connaître.

PASCAL

Cessons cette plaisanterie.

ÉTIENNE, à Pascal.

Elle a peur de me faire plaisir. (A Germaine.) Parle.

GERMAINE, après un long silence, déterminée, gravement.

Je veux bien ;... mais pas devant lui.

ÉTIENNE, à Pascal, avec impertinence.  
Alors, va-t'en.

PASCAL, à Germaine.  
Vous me renvoyez ?

GERMAINE, durement.  
Adieu.

ÉTIENNE  
C'est un congé, je crois ?

PASCAL  
Décidément, je n'ai pas de chance. A tout à l'heure.  
(Un silence.)

## SCÈNE VI

ÉTIENNE, GERMAINE

ÉTIENNE  
Tu peux parler maintenant.

GERMAINE, prête à éclater.  
Si tu veux.  
(Un silence.)

ÉTIENNE, avec emportement.  
Assez de réticences et d'ironie. Je veux savoir ce qu'il y a sous ton persiflage et derrière l'embarras de cet homme.

GERMAINE  
Soit.

ÉTIENNE  
Voilà une heure que vous me bravez l'un et l'autre. Il est temps que la plaisanterie finisse. Je désire être

fixé. Nous sommes seuls. La porte est fermée. Expliquons-nous, et tout de suite.

GERMAINE, hésitante.

Eh bien !...

ÉTIENNE

Eh bien ?... (Un silence.) Tu n'as pas peur, je suppose ?

GERMAINE

Non.

ÉTIENNE, avec cruauté.

Si c'est devant mon chagrin que tu recules, tu t'abuses étrangement, car ta tendresse est la seule chose que je redoute.

GERMAINE, indignée.

Étienne !

ÉTIENNE, sarcastique.

Je me moque un peu de ta fidélité.

GERMAINE

Étienne !...

ÉTIENNE

Je ne t'aime pas, tu le sais bien, je ne t'ai jamais aimée, pas même une heure ; et depuis huit ans il t'a fallu de la bonne volonté pour ne pas comprendre à quel point tu m'étais importune.

GERMAINE, à bout.

Ah ! tu m'insultes encore !

ÉTIENNE, violemment.

Oui ou non, est-ce vrai ?

GERMAINE, violemment aussi.

Eh bien oui, c'est vrai.

ÉTIENNE

Avec lui ?

GERMAINE

L'autre jour.

ÉTIENNE, avec menace.

Malheureuse !

GERMAINE, avec rage.

Tu m'as offerte, eh bien, je me suis donnée. Ce n'est pas la peine de m'offrir encore, mon cher ami, c'est fait.

ÉTIENNE

Tais-toi, tu mens, je ne veux pas te croire.

GERMAINE

Tu as tort. Je t'ai trompé, entends-tu bien ! Je t'ai trompé. Oui, j'ai commis cette infamie, et je suis heureuse de l'avoir commise, et je suis heureuse de te le dire, et si c'était à recommencer, je recommencerais.

ÉTIENNE

Tais-toi, tais-toi !

GERMAINE

Non, je parlerai. C'est toi qui l'auras voulu. Tu sauras tout ce que j'ai sur le cœur.

ÉTIENNE

Assez ou je te tue.

GERMAINE

A quoi bon lever la main ? N'as-tu pas ce que tu souhaitais ? Puisque tu tenais tant à être débarrassé de moi, sois satisfait. Tu es libre.

ÉTIENNE

Trompé, moi ?

GERMAINE

Oui, toi, toi que j'ai adoré, toi que toutes les femmes ont aimé, tu es trahi comme un autre homme. Tu croyais que tu pourrais me faire souffrir éternellement, et que jamais je n'aurais mon tour. Quelle erreur ! Tout se paie, tu le vois. Si j'ai été frappée dans mon amour, tu l'es dans ta vanité. Grâce à Dieu, te voilà ridicule.

ÉTIENNE

Ridicule ?

GERMAINE

Nous sommes quittes à présent.

ÉTIENNE

Te tairas-tu ?

GERMAINE

Ah ! l'autre soir, après tes insultes, tu es rentré paisiblement. Tu t'es endormi sur ce canapé sans t'inquiéter si j'étais morte ou non. Tu n'as pas osé franchir la porte de ma chambre, de peur d'une réconciliation, n'est-ce pas ? Eh bien, tu as manqué de perspicacité, mon cher, permets-moi de te le dire ; car ce soir-là, par extraordinaire, tu n'aurais pas eu à subir les tendresses de ta femme, et je t'aurais fait tout de suite la confession que je viens de te faire. Je n'aurais pas été condamnée à cette hypocrisie qui m'étouffe depuis huit jours, et que tu as prise pour du tact et de la résignation. Ils sont tous les mêmes !

ÉTIENNE

Tu as fini ?

GERMAINE

Oui, j'ai fini. Tu peux me tuer maintenant. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. J'attends. Va, quoi que tu fasses, tu ne pourras pas être plus cruel que tu ne l'as été.

(Elle s'assied.)

ÉTIENNE, durement.

Non, je ne te tuerai pas, je ne te rendrai pas ce service ; tu serais trop contente. Je m'en vais de la maison, tout simplement.

(Il prend son chapeau.)

GERMAINE, avec désespoir.

Ah !

ÉTIENNE

Je ne te verrai plus, je ne t'entendrai plus, voilà ma seule vengeance. J'avais une femme et un ami, je n'ai plus ni l'un ni l'autre ; mais j'oublierai, je travaillerai, je réaliserai les rêves que tu entraves depuis huit ans par tes plaintes, tes déclamations, tout ton ergotage. J'ai assez perdu de temps avec toi. Adieu, ma servitude est finie, je suis libre maintenant. Tu as raison, je suis débarrassé de toi. Grâce à ton infamie, me voilà délivré.

GERMAINE

Adieu.

ÉTIENNE

Quoi qu'il advienne, si bas que tu descendes, je ne paierai jamais trop cher ma liberté. Cette liberté, sache-le, je la place au-dessus de mon bonheur, au-dessus de ma dignité.

GERMAINE

Tu peux partir. En t'en allant, tu te venges moins lâchement que tu ne crois.

ÉTIENNE, allant à elle.

Ce n'est pas un mari outragé qui s'en va, c'est un amant qui lâche une maîtresse ennuyeuse. Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai maudit la pitié qui m'enchaînait ici. Dieu merci, à présent j'ai le droit de t'abandonner sans remords. Jamais je ne retrouverai une occa-

sion pareille. Aucun devoir, aucune charité ne me commandent de vivre avec une coquine.

GERMAINE

A ton aise.

ÉTIENNE, avec rage.

Car il n'y a qu'une coquine qui se donne à un passant parce qu'on l'en défie. Celle qui vous trompe parce qu'on l'y engage était capable de le faire sans qu'on l'y invitât. Ce n'était pas une honnête femme avant.

GERMAINE

Des phrases.

ÉTIENNE

On ne s'empare pas d'un mouvement de colère, à moins d'être une gueuse. Personne n'a ce droit. On n'écoute pas un fou qui vous conseille de voler, quand on a de la probité. Tu n'as pas besoin de te pavaner dans ta belle action. Cette action est abominable.

GERMAINE, violemment.

Je me suis perdue par désespoir.

ÉTIENNE

Par cynisme.

GERMAINE

Par indignation.

ÉTIENNE

La gravité de mes torts n'excuse pas ta trahison. Le châtiment a dépassé l'offense.

GERMAINE

Tant mieux.

ÉTIENNE

Tu oses m'accuser ? Mais, si méchant, si imparfait que j'aie pu être, je ne t'ai pas trahie, moi. Ce que je ne t'ai

pas donné par égoïsme, ou cruauté, ou par impuissance de cœur, je ne l'ai donné à aucune autre. Avec tout ton amour tu as commis une faute qu'une femme sans amour n'aurait jamais commise. Qu'aurais-tu fait de plus si tu ne m'avais pas aimé ?

GERMAINE, avec désespoir.

Si je ne t'avais pas aimé, je n'aurais pas souffert, et je serais restée tranquille.

ÉTIENNE

Cela eût mieux valu. Mais à quoi bon m'indigner si longtemps ? On n'a jamais été dans le mariage ici, ce n'est pas la peine que je parle en mari. Adieu. Je ne rentrerai dans cette maison que lorsque tu en seras sortie.

GERMAINE

J'en sortirai bientôt.

ÉTIENNE

J'y compte.

GERMAINE

Ce ne sera pas long.

ÉTIENNE

Je te délie de tout ce qui t'attache à moi. Fais ce que tu voudras.

GERMAINE

Merci.

ÉTIENNE, sur le seuil de la porte.

Et en te quittant je garde le pouvoir de te faire souffrir, car je ne t'aime pas, moi, je te le répète ; et toi, tu m'aimes.

GERMAINE, violemment.

Tu te trompes, je suis guérie, je ne t'aime plus. Tes insultes ont usé mon adoration, et l'amour d'un autre a fait le reste.

ÉTIENNE

Rejoins-le vite alors, car je l'aurai tué demain.

(Il sort.)

GERMAINE, avec amour.

Étienne ! (Seule, fondant en larmes.) Je l'ai perdu maintenant, c'est fini, c'est fini !...

(Un très long silence. — Elle balbutie des mots désespérés.)

## SCÈNE VII

GERMAINE, PASCAL

PASCAL, gravement.

Vous pleurez ? (Germaine, qui est assise, relève la tête.) Vous venez de tout lui dire, n'est-ce pas ? Cet homme vous a encore fait du mal.

GERMAINE, sans cesser de pleurer et sans le regarder.

Je vous défends de l'accuser.

PASCAL

Vous avez déjà oublié ses torts.

GERMAINE, s'animant peu à peu, avec honte, avec douleur, comme à elle-même, et sans le regarder.

Ses torts ? Et envers vous en avait-il des torts ? Quel mal vous avait donc fait ce mauvais mari ? Pourquoi lui avez-vous pris sa femme ? De quel droit lui avez-vous volé son bien, vous, son ami, son vieux camarade, vous, le témoin de sa vie, le confident de tous ses secrets ? (Avec désespoir). Qui sait s'il ne vous disait pas souvent qu'il m'aimait ? Il vous l'a dit sans doute, et vous me l'avez caché.

PASCAL

Non.

GERMAINE, sans cesser de pleurer, comme à elle-même.

Il fallait me le faire croire. Mais vous étiez trop jaloux de l'amour que j'avais pour lui. Vous vous en êtes bien gardé, parbleu ! Vous guettiez patiemment l'heure de le dépouiller et d'assouvir toutes vos rancunes d'homme laid et d'amant éconduit.

PASCAL, gravement.

Je vous aimais.

GERMAINE

Vous mentez.

PASCAL

Je le jure.

GERMAINE, toujours assise, commençant à perdre la tête, sans cesser de pleurer, et sans le regarder.

Dans tous les cas, je ne vous aimais pas, moi, et vous le saviez. Est-ce qu'un galant homme profite du désespoir d'une femme, surtout quand il aime cette femme ? Au lieu de faire de moi votre maîtresse, vous deviez me conseiller, me défendre, me ramener mon mari... (Avec horreur.) Quand je pense ! (Debout, le regardant en face, allant à lui avec violence.) Allez-vous-en, je vous méprise, je vous déteste, je ne veux plus vous voir. Portez à d'autres vos lamentations, votre cynisme, votre amitié néfaste. C'est vous l'auteur de tous mes chagrins ; sans vous, je pourrais encore être heureuse ; sans vous il serait encore là. Allez-vous-en, vous êtes un lâche. Vous êtes le seul ici qui n'ayez pas d'excuse, et si mon mari vous tue demain, vous n'aurez que ce que vous méritez.

PASCAL, reculant.

Je ne me défendrai pas.

GERMAINE

Je vous le conseille.

PASCAL, sortant.

Adieu, Germaine.

GERMAINE, seule, avec désespoir.

Moi aussi, je suis de trop dans cette maison. Moi aussi, il faut que j'en sorte ; et je sais bien comment .. je le sais... je le sais...

(Prise d'une résolution folle, elle jette un manteau sur ses épaules, et se précipite vers la porte.)

## SCÈNE VIII

GERMAINE, ÉTIENNE

ÉTIENNE, lui barrant la route.

Où allez-vous ?

GERMAINE

Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

ÉTIENNE

Je veux le savoir. (Elle met ses gants.) Vous allez vous tuer, je le devine.

GERMAINE, dissimulant.

Vous vous trompez, une femme qui va se tuer ne se gante pas aussi tranquillement.

ÉTIENNE

Où allez-vous, alors ? (Elle continue à se ganter.) Répondez. (Elle fait quelques pas pour sortir, il lui barre la route.) Tout à l'heure ; quand vous m'aurez répondu. Vous n'allez pas retrouver cet homme, j'imagine ?

GERMAINE

La jalousie vous vient un peu tard vraiment.

ÉTIENNE

Vous portez encore mon nom.

GERMAINE

Vous m'avez chassée, je m'en vais.

ÉTIENNE

Attendez que cet homme m'ait rendu raison.

GERMAINE

Je ne vivrai pas cinq minutes de plus sous le même toit que vous.

ÉTIENNE, hors de lui.

Dussé-je t'enfermer, dussé-je t'écraser, tu n'iras pas rejoindre ce misérable. Cela, je te le défends. (Elle fait un mouvement pour sortir, il la saisit violemment par le bras; elle pousse un cri de douleur et trébuche. — Honteux et attendri.) Ah ! je t'ai fait mal. Pardon.

GERMAINE, avec prière, avec amour, avec espoir.

Étienne !

(Un silence.)

ÉTIENNE, amèrement.

Ah ! pourquoi l'inquiétude et la jalousie m'ont-elles fait rouvrir cette porte ? Pourquoi t'ai-je empêchée de partir ? Par quelle horrible contradiction du cœur suis-je revenu ? Saurai-je m'en aller maintenant ? Hélas ! nous nous sommes déchirés comme deux ennemis, des mots irréparables ont été prononcés, je t'ai méconnue, tu m'as trompé, et je suis là. C'est à croire que nous sommes rivés l'un à l'autre par tout le mal que nous nous sommes fait, par toutes les infamies que nous nous sommes dites. Quel avilissement !

(Il pleure.)

GERMAINE, pleurant à son tour.

Mon Dieu ! mon Dieu !

(Un long silence ; ils pleurent l'un et l'autre.)

ÉTIENNE, avec honte, avec tendresse.

Tu m'as menti, n'est-ce pas ? Tu n'allais pas le retrouver ?

GERMAINE

Non.

ÉTIENNE

Et tu m'aimés encore, tu n'as jamais cessé de m'aimer ? Ah ! réponds-moi, je t'en supplie, tu vois comme je suis lâche.

GERMAINE

A quoi bon te répondre ? Ce que j'ai fait ne sera-t-il pas toujours entre nous ? Nous ne pouvons plus vivre ensemble maintenant.

ÉTIENNE, baissant la tête.

Peut-être.

GERMAINE

Peut-être ? (Avec espérance). Il n'y a donc pas de justice !

ÉTIENNE, avec tendresse.

Heureusement.

GERMAINE, s'élançant vers la porte.

Tu es fou, il vaut mieux que je m'en aille.

ÉTIENNE, lui barrant la route.

Je ne veux pas.

(Un long silence).

GERMAINE

Réfléchis, Étienne, tu seras malheureux.

ÉTIENNE, sans oser la regarder, loin d'elle.

Qu'est-ce que ça fait !

# LE PASSÉ

## COMÉDIE EN QUATRE ACTES

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre national  
de l'Odéon, le 30 décembre 1897,  
Reprise à la Comédie-Française, le 2 juillet 1902,  
et sur la même scène, en avril 1921.*



*A LISOTE,*

*Son mari,*

G. de P.-R.

## PERSONNAGES

---

	Odéon.		Théâtre-Français.		Théâtre-Français.
	—		—		—
	MM.		MM.		MM.
FRANÇOIS PRIEUR. . . . .	CANDÉ.		Raphael DUFLOS.		Raphael DUFLOS.
MAURICE ARNAULT. . . . .	LAMBERT.		H. MAYER.		H. MAYER.
MARIOTTE . . . . .	COSTE.		TRUFFIER.		NUMA.
BRACONY. . . . .	DECORI.		LAUGIER.		BRUNOT.
BÉHOPÉ. . . . .	PRINCE.		RAVET.		GRANVAL.
	M <sup>mes</sup>		M <sup>mes</sup>		M <sup>mes</sup>
DOMINIQUE BRIENNE. . . . .	Raphaële SISOS.		BRANDÈS.		SIMONE.
ANTOINETTE BELLANGÉ. . . . .	CERNY.		MULLER.		B. BOVY.
ODILE . . . . .	DEHON.		L'HERBAY.		FONTENEY.

De nos jours. Le premier et le deuxième actes  
à Paris : les autres à la campagne.

---

## ACTE PREMIER

Intérieur d'artiste. Meubles anciens, bibelots, livres, etc. — Grande cheminée au fond, porte à gauche. Sur le devant de la scène, un buste inachevé; à droite, un piano ouvert.

### SCENE PREMIÈRE

MARIOTTE, BRACONY, BÉHOPÉ

(Le premier est au piano, le second dessine, le troisième feuillette des livres.)

BÉHOPÉ

*Cœur d'actrice, Michel Teissier, Le Désastre.* — Elle reçoit tout ce qui paraît.

MARIOTTE

La gloire !

BRACONY

Et la plupart sont déjà coupés, mon petit.

MARIOTTE

Le jour elle travaille, et le soir elle se couche avec un livre.

BRACONY

Elle peut en choisir un nouveau tous les soirs, ce n'est pas compromettant.

BÉHOPÉ

En attendant, je ne trouve pas mes épreuves.

BRACONY

Comment ! tu vas encore nous offrir quelque chose ?

BÉHOPÉ

Un roman dialogué.

BRACONY

Quel confrère imites-tu, cette fois ?

BÉHOPÉ

Celui qui actuellement a le plus de succès.

BRACONY

Bravo ! voilà au moins une musique amoureuse.

MARIOTTE, cessant de jouer.

Je suis fatigué.

BRACONY

C'est de toi ce que tu joues là ?

MARIOTTE

Non.

BRACONY, à Mariotte.

J'en étais sûr, je n'aurais pas crié bravo, que tu continuais.

MARIOTTE

Avec ça que tu chéris la peinture des camarades !

BRACONY

Mon Dieu... Celle qui ne se vend pas.

BÉHOPÉ, cherchant.

Où diable ai-je fourré ces papiers ?

(Il se heurte contre le buste).

MARIOTTE

Doucement, un peu plus tu brisais la tête de Maurice.

BÉHOPÉ

Un si joli morceau, et un si brave homme ! Ç'eût été dommage.

MARIOTTE, effleurant le buste sans le vouloir.

Salissant, le brave homme.

BÉHOPÉ

Il gêne la circulation.

Il déränge la selle.

BRACONY

Gare à vous, quand Dominique rentrera ! Elle n'aime pas qu'on mette de l'ordre dans son atelier.

MARIOTTE, consultant sa montre.

Cinq heures. Et elle n'est pas encore là ?

BÉHOPÉ, désignant le buste.

Elle devait déjeuner avec lui à Saint-Cloud.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE

MARIOTTE

Ah ! voilà Maurice.

MAURICE

Madame Brienne n'est pas rentrée ?

BÉHOPÉ

Non.

BRACONY

Pourquoi ne dites-vous pas Dominique, comme nous ?

MARIOTTE

Parce qu'il l'aime, parbleu !

BRACONY

Si j'avais su, je ne l'aurais pas introduit dans la maison.

BÉHOPÉ

Pauvre Dominique, te rappelles-tu le soir où nous sommes allés la chercher ? Dans quel état misérable elle était !

MAURICE

Hein ? Ce jour-là, j'ai eu raison d'être médecin.

BRACONY

Huit ans déjà !

MAURICE

Je n'ai jamais assisté à un pareil désespoir.

BÉHOPÉ

Elle voulait se détruire.

MAURICE

Heureusement, la santé de son cœur est tout à fait rétablie.

BRACONY

C'est égal, la guérison a été lente.

MAURICE, vivement

En vérité, certains hommes sont impardonnables ! Rencontrer sur sa route une créature aussi parfaite, aussi noble, et ne pas interrompre ses extravagances, continuer ses exploits !...

BÉHOPÉ

Et la quitter dare-dare, par-dessus le marché.

BRACONY, à Maurice.

Dites donc, le moraliste, qu'avez-vous fait d'elle depuis le déjeuner ?

(Mariotte qui s'était tenu un peu à l'écart se rapproche de leur groupe.)

MAURICE

Je l'ai laissée boulevard de Clichy, vers deux heures.

MARIOTTE

A la porte d'un marchand de curiosités ?

MAURICE

Bien entendu.

MARIOTTE, prêt à sortir.

Alors, elle n'est pas près de rentrer...

BÉHOPÉ

Tu as un rendez-vous ?

MARIOTTE

A l'étage au-dessous, chez Becker.

BÉHOPÉ

Encore !

MAURICE

Avec Madame Cordier ?

MARIOTTE

Elle pose pour lui.

MAURICE

Pour Becker, le peintre ?

BÉHOPÉ

Il demeure dans la maison.

BRACONY

Pas de talent, ce Becker, mais toujours des commandes.

MARIOTTE, s'examinant.

Ai-je encore de la terre ?

BÉHOPÉ

Non. (Avec admiration.) Qui t'a fabriqué cette jaquette ?

MARIOTTE

Guiraud.

BÉHOPÉ

Tu permets que je me commande la pareille ?

MARIOTTE

A ton aise.

BRACONY

Voyons, Béhopé, ce genre de vêtement ne te convient pas. Mariotte a l'air d'une grande Anglaise et toi, tu es soufflé comme une brioche : tu imites, sans discernement, l'Instar ; méfie-toi.

BÉHOPÉ

Ne m'appelle pas l'Instar, ça m'ennuie.

BRACONY

Je t'appelle l'Instar, parce que tu singes toujours quelqu'un.

MAURICE

C'est vous qui lui avez donné ce nom-là ?

BRACONY

C'est un ancien camarade à nous, un monsieur qui ne vous est pas très sympathique, je crois.

MARIOTTE

Qui donc ?

BRACONY

Un homme pour lequel tu professes une sainte admiration.

MARIOTTE

Artiste ?

BRACONY

En amour.

MARIOTTE

François ?

MAURICE

M. Prieur ?

BRACONY

Vous y êtes.

MARIOTTE

Tiens, justement je l'ai rencontré ce matin devant la Madeleine.

BÉHOPÉ

Et moi hier, devant la gare Saint-Lazare.

MAURICE

Retour de Londres ?

BRACONY

Toujours beau ?

BÉHOPÉ

Un peu déplumé.

BRACONY, à Béhopé qui est chauve.

Lui aussi.

MARIOTTE

Tenez-vous sur vos gardes, mon petit docteur ; M. Prieur commence à se lasser de l'Angleterre.

BRACONY

Comme il s'était lassé du Tonkin et du métier militaire.

MAURICE

Ce n'est pas moi qui l'ai nommé secrétaire d'ambassade.

BÉHOPÉ

Voilà près de six ans qu'il est là-bas.

MARIOTTE

Fichtre !

BRACONY

Si l'on me condamnait à vivre six ans au bord de la Tamise, je me jetterais dans la Seine.

MARIOTTE

Qu'est-ce qu'il t'a dit de neuf devant la gare Saint-Lazare ?

BÉHOPÉ

Qu'il allait à Chaville...

BRACONY

Chez sa mère.

MARIOTTE

Il passe presque tous ses congés chez elle, à la campagne.

BRACONY

Depuis ses baccarats désastreux, il n'a même plus de pied-à-terre à Paris.

MARIOTTE

Détrompe-toi.

MAURICE

Ah !

MARIOTTE, d'un ton confidentiel.

Pour ma part, je lui connais certaine petite maison, dans un coin...

MAURICE, vivement.

Dans le quartier ?

MARIOTTE

Une petite maison basse, enveloppée de feuillage...

BRACONY

Une petite maison ?...

BÉHOPÉ

Pour ?...

MARIOTTE

Justement.

BÉHOPÉ, désignant Dominique.

Chut !

### SCÈNE III

BRACONY, MAURICE, BÉHOPÉ, MARIOTTE  
DOMINIQUE, ODILE

DOMINIQUE, des bibelots dans les mains, entrant brusquement,  
suivie d'Odile.

Plus tard, je n'ai pas le temps.

ODILE

Voyons, Dominique, elle se morfond depuis une  
heure.

DOMINIQUE

Dis que j'ai modèle. D'abord, c'est la vérité.

MAURICE

Et si ce n'était pas la vérité ?

DOMINIQUE

Eh bien, j'aurais un petit mensonge sur la conscience.

MAURICE

Oh ! sa conscience !

DOMINIQUE

Je tiens beaucoup à son approbation.

ODILE

Si tu la recevais, Dominique ? C'est une malheureuse.

DOMINIQUE

Elle m'ennuie. Je lui ai déjà donné dix fois.

ODILE

Bon, bon, je vais la renvoyer.

DOMINIQUE

Quel bureau de bienfaisance que cette Odile ! Tiens, voilà vingt francs pour elle. Mais qu'elle ne s'avise pas de reparaître, je la fais arrêter. Ouf, je n'en peux plus.

(Elle tombe assise.)

MAURICE

Encore des bibelots !

BÉHOPÉ

Qu'est-ce que vous rapportez là ?

DOMINIQUE

Quelques médailles du quinzième.

BRACONY

Combien avez-vous payé ça ?

DOMINIQUE

Trois cents francs.

BRACONY

Quel vol !

DOMINIQUE

Rapiat !

BRACONY

Tiens ! une clef ancienne ?

DOMINIQUE

Une clef François I<sup>er</sup>, mon vieux. Elle vient de la cathédrale de Bourges.

BÉHOPÉ

On vous l'a dit.

MAURICE

Elle est bonne, cette aquarelle ?

BÉHOPÉ

Je ne vois pas de signature.

DOMINIQUE

A qui pourrait-on l'attribuer ?

BRACONY

Moi, je l'attribuerais... à la malveillance.

DOMINIQUE

Jaloux !... Odile, pose-moi ce butin sur la table.

ODILE

Ton manteau est déchiré, tu sais.

DOMINIQUE

Bah !

BRACONY

Comme elle est fagotée !

DOMINIQUE

Voilà qui m'est indifférent ! Qui voulez-vous qui fasse attention à moi, mes enfants ? je ne compte plus, j'ai trente-huit ans.

BRACONY

Trente-huit ans, l'âge de l'amour à Paris.

BÉHOPÉ

Depuis la Révolution.

DOMINIQUE

Sous l'ancien régime, une femme était finie à vingt-cinq ans.

MARIOTTE

Mais sous la République, elle bat son plein à quarante.

DOMINIQUE

Alors, vive la République !

BÉHOPÉ

Rassurez-vous, le jour où vous seriez tentée de faire une bêtise, vous ne resteriez pas longtemps dans l'embarras.

DOMINIQUE

Oh ! évidemment je ne serais pas en peine de rencontrer un petit monsieur pressé d'entrer à l'Institut...

MAURICE

Vous vous calomniez.

DOMINIQUE

Quelque bel artiste qui me tromperait avec enthousiasme, et me reprocherait mon âge sur l'oreiller. Merci.

MARIOTTE

Et moi ?

BÉHOPÉ

Et nous ?

BRACONY, désignant Maurice.

Et lui ?

DOMINIQUE, aux autres.

Hélas ! la jeunesse de mon cœur contraste avec la gravité de ma personne. Mais regardez-moi donc, j'ai l'air d'une vieille tragédienne.

BRACONY

As-tu fini, Rachel ?

DOMINIQUE

Bah ! qu'est-ce que ça fiche de vieillir quand on a un bon cerveau ?

BÉHOPÉ

Et du talent.

MAURICE

Et des amis fidèles.

DOMINIQUE

Après tout, ce n'est pas si vilain que ça d'avoir des cheveux blancs. D'abord, il n'y en a plus.

MAURICE

C'est vrai tout de même : ce qu'on appelait autrefois une vieille dame a disparu de la circulation.

DOMINIQUE

Regardez dans une salle de théâtre, vous ne découvrirez que des cheveux jaunes.

BRACONY

Et de grosses poitrines.

BÉHOPÉ

Plus maintenant.

DOMINIQUE

Baste ! passons à un autre exercice. Hop ! grimpez là-dessus, docteur, et tâchez d'être sage.

MAURICE

Vous allez déjà travailler ?

DOMINIQUE, debout, près du buste commencé.

Où est mon ébauchoir ?

MAURICE, assis.

Le voici.

DOMINIQUE

Quelqu'un a déplacé ma selle.

BRACONY

C'est Béhopé.

DOMINIQUE

Ne recommencez pas, sinon...

BÉHOPÉ

Sinon ?

DOMINIQUE

Je vous décoiffe.

BÉHOPÉ

Essayez.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Qu'est-ce que vous chuchotiez dans ce coin, quand je suis entrée ?

MARIOTTE

Je ne me souviens plus.

DOMINIQUE, aux autres.

Il vous détaillait une de ses dernières coquinerie, n'est-ce pas ?

MARIOTTE

Vous me calomniez.

DOMINIQUE

Quoi, alors ?

BRACONY

Il nous a recommandé le silence.

DOMINIQUE

Bien entendu. Les gens indiscrets sont toujours ceux qui réclament le plus de mystère.

MARIOTTE

Moi, indiscret ?

DOMINIQUE

Oui, vous, Mariotte.

MARIOTTE

A souper, peut-être.

BRACONY

Quand tu t'attendris.

BÉHOPÉ

Au premier verre de champagne, il raconte sa vie.

DOMINIQUE

Au second, celle des autres.

MARIOTTE

Je proteste.

DOMINIQUE

Allons donc ! tout Paris connaît vos bonnes fortunes.

MARIOTTE

Ce n'est pas moi qui les divulgue.

MAURICE

Ce sont vos maîtresses.

MARIOTTE

Eh ! mon Dieu, les hommes seraient plus entreprenants, si les femmes étaient moins bavardes.

DOMINIQUE

Ah ! je n'ai pas d'amant, je n'en veux pas... Et pourtant, si un tel malheur devait m'arriver, Dieu me préserve d'un homme à femmes ! Quelle espèce abominable ! Je vous aime beaucoup, mon joli Mariotte, j'adore votre musique, mais vous me dégoûtez. Pouah !

MARIOTTE

Plaignez-moi plutôt. Tout le monde n'a pas reçu en partage la belle nature de Maurice.

MAURICE

Pour ce que ça me rapporte !...

DOMINIQUE, à Maurice.

Et vous, qu'avez-vous fait depuis deux heures ?

MAURICE

Mon métier de médecin. Loin de vous, je ne pense qu'à remplir des devoirs : l'idée ne me viendrait pas de prendre un plaisir.

(Mariotte se rassied au piano.)

ODILE, entrant.

Voici tes lettres.

DOMINIQUE

Il n'est venu personne pendant que j'étais sortie ?

ODILE

M. Bellangé.

BRACONY, bas, à Odile.

Raymond ?

ODILE

Oui, M. Bellangé.

BRACONY, intrigué.

Tiens, tiens...

MAURICE, à Dominique.

Eh bien, Dominique, quand il vous plaira ?

DOMINIQUE, lisant.

Laissez-moi jeter un coup d'œil là-dessus.

MAURICE, à Odile.

Et votre protégée ? Est-elle partie contente ?

ODILE

Elle se répare à la cuisine. Docteur, si je vous mendiais quelque chose pour elle ?

MAURICE

Tenez.

ODILE

Merci. Et vous, monsieur Bracony ?

BRACONY

Je n'aime pas distribuer mon argent aux pauvres ; je sais si bien qu'ils ne deviendront jamais riches... et puis, l'usage ne s'est pas encore répandu de donner ce que l'on a.

BÉHOPÉ

C'est un usage qui se répandra bientôt.

DOMINIQUE, lisant.

Des prospectus... que de camarades dans l'embarras ! Tiens, un mot de Forster, avec une loge pour les Folies-Bergère. Si nous y allions ?

BRACONY

J'en suis.

DOMINIQUE

Il viendra nous rejoindre dans la soirée.

BRACONY

Vous partez, Mariotte ?

MARIOTTE

Je descends chez Becker et je remonte tout de suite.

DOMINIQUE, à Maurice.

Qu'est-ce qu'il y a donc chez Becker ?

BRACONY

Des danses, un thé.

BÉHOPÉ

Et une femme pour lui.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Ne vous regardez pas tant. Vous êtes magnifique, allez.

MARIOTTE

Dire qu'on ne trouve que ce petit bout de glace dans toute la maison ! On ne se croirait jamais chez une femme.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Mais ce miroir n'a été accroché là qu'à votre intention.

BÉHOPÉ

Pour ta moustache.

MARIOTTE, à Béhopé.

Et pour tes cheveux.

MAURICE, à Dominique.

Cette absence de glace ne vous empêche pas d'être belle.

DOMINIQUE

Belle en dedans, tout au plus.

BÉHOPÉ, découvrant ses épreuves.

Tiens, mes épreuves ! Vous les avez regardées ?

DOMINIQUE

J'ai commencé.

BÉHOPÉ, prêt à sortir.

Êtes-vous contente ?

DOMINIQUE

Couci, couça.

BRACONY

Plutôt couci.

BÉHOPÉ, à Bracony.

Et tu t'imagines que je vais encore courir pour ta décoration ! plus souvent !

BRACONY

Ne te dérange pas davantage, c'est signé.

MAURICE

C'est signé ? Alors ce n'est pas fait.

MARIOTTE, à Béhopé.

Tu me suis, Béhopé ?

BÉHOPÉ

Je t'escorte.

MARIOTTE, à Bracony.

Et toi ? Je te promets une de ces boulottes comme tu les aimes.

BRACONY

Une autre fois.

MARIOTTE, à Maurice.

Je ne vous débauche pas, docteur, je sais que vous n'avez pas de goût pour les boulottes.

DOMINIQUE

Pourtant on est bien plus fidèle à une boulotte qu'à une autre.

BRACONY

Une femme mince est regardée cinq minutes par tous les hommes, mais une femme un peu ronde est regardée longtemps par le même.

DOMINIQUE

L'une est pour la rue, l'autre pour le lit.

BRACONY

L'avenir est aux grosses femmes, vous verrez.

BÉHOPÉ, à Bracony.

Toi, tu penses à Mélanie.

BRACONY, gravement.

Dis donc madame Bracony, je te prie.

DOMINIQUE

Ils se sont adorés, vous savez.

BÉHOPÉ

Tu lui as fait quitter l'Odéon, méchant.

BRACONY

Aujourd'hui, c'est fini, nous sommes de vieux amis, nous vivons comme frère et sœur.

DOMINIQUE

Et même comme deux frères.

MAURICE, à Béhopé.

Vous n'avez pas de ces souvenirs-là, vous !

BÉHOPÉ

Oh ! moi, je n'ai jamais eu d'aventures, je m'en flatte. Je ne sais pas ce que c'est qu'une impression forte.

DOMINIQUE

Il n'a pas même un chagrin dans sa vie.

BÉHOPÉ

On me raconte, ça me suffit.

BRACONY

Alors, jamais ?

BÉHOPÉ

Rarement.

MARIOTTE

Tous les ans ?

BRACONY

A la Saint-Sylvestre ?

BÉHOPÉ

Et seulement dans les années bissextiles !

MARIOTTE, à Béhopé.

Descendons.

MAURICE

L'amitié !

(Mariotte et Béhopé sortent.)

## SCÈNE IV

DOMINIQUE, MAURICE, BRACONY, ODILE

ODILE, à Dominique.

Allons, bois, c'est très frais.

DOMINIQUE, qui s'est remise au travail.

Qu'est-ce que tu m'apportes encore ?

ODILE

Du lait glacé.

DOMINIQUE

Ce que tu m'ennuies avec tes soins !

MAURICE

Et voilà plus de trente ans que ça dure.

DOMINIQUE

Pour elle, je ne serai jamais sevrée... Je préfère de l'eau.

(Elle se verse à boire.)

MAURICE

Et les microbes ?

DOMINIQUE, buvant.

Tant pis pour eux.

ODILE

Tu n'es pas raisonnable.

DOMINIQUE, à Odile.

Puisque tu es là, trouve-moi mon compas de réduction.

ODILE

Tiens.

DOMINIQUE, à Maurice.

Un peu plus de trois quarts, l'œil par ici, mon petit Maurice. Là... assez. Donne-moi mon fil à plomb, Odile. Est-ce que Bellangé ne t'a rien dit pour moi ?

ODILE

Il doit repasser avant le dîner.

DOMINIQUE

Fais attention quand il sonnera, j'attends justement sa femme. Si elle est là, ne le laisse pas entrer.

BRACONY

Plaisante à regarder, Mme Bellangé.

MAURICE

Pas boulotte, celle-là... d'une maigreur !

BRACONY

On ne sait jamais de quel côté est sa poitrine.

MAURICE

En revanche, elle a les mains de Risler, lorsqu'elle est au piano.

DOMINIQUE

J'ai à causer avec elle... Odile, arrange-toi pour avoir des gâteaux, car la petite Hélène viendra sans doute rejoindre sa mère.

BRACONY, à Dominique.

Vous avez l'air de comploter quelque chose, vous !

MAURICE

Un bonne action, probablement.

DOMINIQUE

Bonne, je n'en suis pas convaincue.

BRACONY

Est-ce que par hasard vous songeriez à réconcilier Bellangé et sa femme?

DOMINIQUE

L'idée n'est pas de moi.

BRACONY

De qui, alors?

MAURICE

De M. Bellangé?

DOMINIQUE

De lui-même.

BRACONY

Vous l'avez revu, ce sculpteur de quatrième ordre?

DOMINIQUE

Soyez respectueux pour mon maître.

BRACONY

Il vous a donné d'excellents conseils, j'en conviens.

DOMINIQUE, à Maurice.

C'est avec lui que j'étais hier matin, quand j'ai refusé de vous recevoir. Comme il a vieilli, le pauvre garçon ! Tout de même, il y avait près de cinq ans que je ne lui avais adressé la parole.

BRACONY

Depuis son histoire?

DOMINIQUE

Depuis, nous étions restés étrangers l'un à l'autre, lui par gêne et moi par froideur.

BRACONY

Il vous a fait le récit de ses bêtises ?

DOMINIQUE

En pleurant.

MAURICE

L'heure du repentir est arrivée.

BRACONY

Maintenant que sa maîtresse l'a quitté, il a du remords d'avoir lâché sa femme.

DOMINIQUE

Il ne peut pas coucher tout seul.

MAURICE

A cinquante-deux ans !

BRACONY

Moi non plus.

DOMINIQUE

J'ai écrit à Toinette, et je l'espère.

MAURICE

Il aura de la chance si elle consent à le reprendre.

BRACONY

A sa place !...

DOMINIQUE

Pauvre Raymond !

BRACONY

Un monsieur qui vous plante là, avec votre enfant, pour filer avec un modèle !

MAURICE

Après deux ans de ménage !

BRACONY

Pas même.

DOMINIQUE

Et qui vous oublie l'un et l'autre pendant cinq ans.

BRACONY

C'est ce qu'on appelle un homme d'habitudes.

DOMINIQUE

Je la connais cette Marion qui les a désunis. Elle a assez traîné dans les ateliers de Montmartre ! Vous vous l'êtes tous payée.

MAURICE

Comptant.

BRACONY

Moi, gratis.

DOMINIQUE

Comment peut-on rester si longtemps avec de pareilles créatures.

BRACONY

Le plaisir est le secret de la fidélité.

DOMINIQUE

Diable !

BRACONY

J'ai vu ce roman s'ébaucher sous mes yeux.

DOMINIQUE

Il n'a pas été difficile à enjôler, ce bon Raymond.

BRACONY

Ah ! la poire !

DOMINIQUE

Il a du talent, mais entre nous, il est un peu bête.

BRACONY

Très bête. Les gens du monde eux-mêmes s'en aperçoivent.

MAURICE

Mon Dieu, l'aventure de M. Bellangé ressemble à celle de beaucoup d'hommes dont la jeunesse a été sévère. Il a travaillé d'abord, il s'est amusé ensuite.

BRACONY

Mauvais système.

DOMINIQUE

Malgré tout, si j'avais été là au moment de son équipée, je vous garantis que les choses auraient tourné autrement. Je l'aurais secoué de telle façon !!...

BRACONY

Quelle occasion vous avez manquée ! Vous si prompte à chapitrer vos amis.

DOMINIQUE

Il faut bien, quand on les aime.

BRACONY

Vous, vous avez un tempérament de belle-mère !

DOMINIQUE

Pardon, de brave homme.

MAURICE, à Bracony, désignant Dominique.

Sa droiture exagérée est quelquefois gênante, je le reconnais ; cependant tout compte fait, on n'est pas fâché de la trouver aux heures de trouble et d'incertitude. Elle indique le bon chemin.

DOMINIQUE

Continuez, je bois du lait.

BRACONY

Quand on ne sait pas si une chose est bien ou mal, on n'a qu'à le demander à Dominique. On est sûr qu'elle ne se trompera pas. C'est la pierre de touche de toutes nos actions et de tous nos sentiments.

MAURICE

Vous êtes notre conscience.

DOMINIQUE

Puisque vous êtes si gentil, reposez-vous une seconde.

MAURICE

Merci.

DOMINIQUE

Une cigarette, Bracony ? (Désignant le buste.) Je crois que ça marchera, n'est-ce pas ?

BRACONY

Je ne m'y connais pas.

DOMINIQUE

Jaloux !

MAURICE

Ce qui m'étonne le plus là-dedans, c'est que madame Bellangé n'ait pas divorcé.

DOMINIQUE

Elle a refusé, la bécasse.

BRACONY

Raymond souhaitait sa liberté complète.

DOMINIQUE

Elle a refusé à cause de la petite. Elle n'a pas même

voulu d'une séparation légale. Antoinette est très bourgeoise.

MAURICE

Quoique artiste ?

DOMINIQUE

Parce que.

BRACONY

Il n'y a que les ratés qui soient bohèmes. Les gens de talent sont presque toujours des réguliers. Le public se trompe en croyant le contraire.

DOMINIQUE

Puis Antoinette est assez vaniteuse. Bellangé est connu, et, malgré tout, elle ne tient pas à renoncer au nom de son mari.

BRACONY

Elle préfère le déshonorer.

DOMINIQUE

Ce que c'est que l'habitude de bêcher ! Jamais on n'a dit le moindre mot sur elle.

MAURICE

La musique et l'amour de sa fille accaparent toute sa sensibilité.

BRACONY

L'amour de sa fille surtout. J'ai déjeuné une fois ici entre elles deux : quelle mère assommante !

DOMINIQUE

Le père aussi aime son enfant.

MAURICE

Il n'en parle jamais sans émotion.

BRACONY

Mariotte, qui l'entrevoit de loin en loin, m'a rapporté qu'il avait eu beaucoup de peine ces derniers temps, lorsque Toinon emmena la petite à Londres.

DOMINIQUE

Je crois bien ! Elle nous en a privés pendant trois mois.

MAURICE

Comment va-t-elle, votre filleule ?

DOMINIQUE

Je l'ai rencontrée, tout à l'heure, place de la Trinité. Je ne lui ai pas trouvé la mine fameuse.

MAURICE

Toujours expansive ?

DOMINIQUE

Quand elle me saisit par le cou, en me disant : marraine !... mon cœur se dilate... Ah ! je méritais bien d'avoir un enfant.

BRACONY

Et même plusieurs.

DOMINIQUE

J'ai souvent rêvé d'un fils mince et fragile comme elle.

MAURICE

Elle a l'air d'un bibelot.

DOMINIQUE

Elle ressemble au *Saint-Jean* de Donatello. Je demanderai à sa mère de me la prêter deux ou trois jours. On peut en tirer un médaillon curieux.

MAURICE

A quelle heure attendez-vous Mme Bellangé?

DOMINIQUE

Je l'attends d'une minute à l'autre... Sacré matin !... mon armature a plié, tout va dégringoler... Au fond, je me serais facilement passée de cette corvée-là. Je pressens toutes sortes de complications et d'histoires. Sans cette petite, à laquelle je m'intéresse, j'aurais prié Raymond de s'adresser ailleurs... Ne bougez donc pas, Maurice. Et pourtant, non, Bellangé, c'est quelque chose d'autrefois.

BRACONY

Comme talent.

DOMINIQUE

Ne riez pas. Je me trouve des devoirs envers lui. Quand j'ai perdu mon mari, il m'a aidée moralement et matériellement.

BRACONY

Quand une veuve est jolie !...

DOMINIQUE

Et puis, lorsqu'un homme vient pleurer chez vous, comment lui refuser ce qu'il demande?

MAURICE

Alors, si je pleurais ?

DOMINIQUE

Vous me mettriez dans l'embarras.

MAURICE

Méfiez-vous.

(Odile entre avec un plateau.)

BRACONY

Est-ce qu'Antoinette se doute de ce qui lui pend à l'oreille ?

DOMINIQUE

Pas le moins du monde. J'ai préféré lui dire la chose en face.

BRACONY

Vous allez sortir les grandes phrases, hein ?

DOMINIQUE

Celles que je pense et celles que je ne pense pas.

MAURICE

Vous intimidez beaucoup Mme Bellangé, j'ai remarqué.

DOMINIQUE

Je l'ai connue si petite !

BRACONY

N'empêche que cette année elle vous abandonne avec une désinvolture ! on ne l'a pas aperçue chez vous un seul jour de tout l'hiver.

DOMINIQUE

Puisqu'elle était à Londres.

MAURICE

Elle a beaucoup plu là-bas, m'a raconté lord Ellis.

BRACONY

Elle gagne de l'argent avec ses concerts.

DOMINIQUE

C'est égal, depuis un mois qu'elle est de retour, elle aurait pu me donner signe de vie. Elle remplace ses visites par de petits mots bien tournés, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

BRACONY

Elle a peut-être une raison pour ne pas venir.

DOMINIQUE

Quelle raison ? Quand on n'éprouve plus le besoin de voir aussi souvent ses amis, c'est qu'on les aime moins.

BRACONY

L'ingrate ! Elle devrait pourtant se souvenir que vous l'avez mariée.

DOMINIQUE

N'augmentez pas mes remords. En effet, ils se sont rencontrés à la maison pour la première fois. Tout de suite Bellangé se toqua d'elle.

MAURICE

Je reconnais sa manière.

DOMINIQUE

Il était si riche, si emballé, elle, si seule et si pauvre !... J'ai pensé que l'équilibre s'établirait entre les dix-huit ans de l'une et les quarante-cinq ans de l'autre.

BRACONY

Et vous avez si bien réussi que vous tenez à les marier de nouveau.

DOMINIQUE

Qui sait ? Je vais peut-être réparer le mal que j'ai commis. (Arrangeant ses cheveux.) Mes cheveux ne m'obéissent plus.

MAURICE, ramassant une épingle en écaille.

Voilà qui vous appartient.

BRACONY, se détournant avec intention et se rapprochant de la table sur laquelle est déposé le plateau.

Ce vin est peut-être bon.

MAURICE, à Dominique, tendrement.

J'aime vos cheveux.

DOMINIQUE, se recoiffant.

Tenez, regardez cette petite mèche blanche.

MAURICE

Si vous aviez un peu d'amitié pour moi, vous me la cacheriez au lieu de me la montrer.

DOMINIQUE

Ça viendra peut-être.

MAURICE

Pour un autre.

DOMINIQUE

Ce serait injuste.

MAURICE

Je crois que nous serions très heureux ensemble.

DOMINIQUE

Je le crois aussi.

MAURICE

Eh bien, alors ?

DOMINIQUE

Allons, ne devenez pas ennuyeux.

MAURICE

Trop sincère, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE

Vous, je finirai par vous épouser, pour que vous me laissiez tranquille.

BRACONY

Au moins, quand il aura la clef, il ne sonnera plus vingt fois par jour.

## SCÈNE V

LES MÊMES, BÉHOPÉ, MARIOTTE

*(Mariotte tient un journal à la main.)*

BRACONY

Vous revoilà ?

BÉHOPÉ

Mme Cordier n'était pas chez Becker.

MARIOTTE

Elle y sera dans un instant. Je m'étais trompé d'heure. Comme Becker avait des gens ennuyeux chez lui, je suis remonté fumer une cigarette avec vous, et je redescends.

DOMINIQUE

Alors, en ce moment, elle s'appelle Mme Cordier ?

MARIOTTE

Juliette, quand la porte est fermée.

DOMINIQUE

Mariée ?

MARIOTTE

A un mari pacifique.

DOMINIQUE

Alors, pas de duels en perspective !

MARIOTTE

A la grâce de Dieu.

DOMINIQUE

Et où l'avez-vous rencontrée, mauvais sujet ?

MARIOTTE

Chez Mme Hédouin.

DOMINIQUE

Mme Hédouin ? il est toujours lié avec des gens qu'il ne connaît pas, celui-là.

BRACONY

Qu'est-ce que c'est que ça, Mme Hédouin ?

MARIOTTE

Un vieux dromadaire aux yeux pâles, qui fréquente à l'Académie et chez les poètes.

BÉHOPÉ

Elle marche ?

BRACONY

Sur le Parnasse.

DOMINIQUE

Les dieux, ça ne fatigue pas.

BÉHOPÉ

Je vois cela d'ici : un salon où l'on protège les gens arrivés.

DOMINIQUE

Est-ce que cette Mme Hédouin n'a pas une propriété à Chaville ?

MARIOTTE

Oui, tout près de la vôtre.

DOMINIQUE

J'y suis... Et votre petite amie, dont vous ne me parlez pas ?

MARIOTTE

Miette ?

DOMINIQUE

Oui, Miette, votre habitude ? Qu'est-ce qu'elle devient au milieu de toutes vos malpropretés ?

MARIOTTE

Je l'aurai semée dans quinze jours.

MAURICE

Quand vous aurez réussi ?

MARIOTTE

Dame, je ne peux pas rester... orphelin.

BÉHOPÉ

Pourquoi ne la gardes-tu pas tout de même ?

MARIOTTE

Avec l'autre ?

MAURICE

Jusqu'ici, elle ne vous a pas beaucoup gêné.

MARIOTTE

Trop coûteuse, Miette. Et puis... et puis... je suis trop souvent obligé de la tromper.

MAURICE

Obligé ?

MARIOTTE

Elle est si délicate !

BÉHOPÉ

Pauvre petite Miette !

MARIOTTE

Ah ! c'est bien la maîtresse qu'il t'aurait fallu ; une femme qui vous dit toujours non.

BRACONY

- Toi, tu es pour la grâce, pas vrai ? Ça te fiche le trac, les grandes gaillardes.

MARIOTTE

Entre nous, je ne serais pas fâché d'avoir enfin une maîtresse bien portante.

DOMINIQUE

Vos affaires sont donc bien avancées ?

MARIOTTE

Je dîne demain avec Mme Cordier.

BÉHOPÉ

Pauvre petite Miette !

BRACONY, à Béhopé.

Encore !

MARIOTTE

Je lui dirai que je dîne chez ma mère.

BRACONY

Comme avant-hier.

DOMINIQUE

Mentir, toujours mentir... Quand donc vivrez-vous d'une vie qui n'aura pas besoin de mensonges ?

MAURICE

Difficile pour un joli garçon.

DOMINIQUE

Puisque vous avez résolu de la quitter, pourquoi ne le faites-vous pas loyalement, franchement.

BRACONY

Vous lui en demandez trop.

MARIOTTE, impatienté, tendant un journal à Bracony.

Tiens, lis donc le *Temps*. Il y a là dedans quelque chose qui t'intéresse.

BRACONY

Je n'ai pas le ruban ?

DOMINIQUE, à Mariotte.

Quelle soif de complications vous avez ! Ce serait si commode et si gentil de vous conduire en honnête homme, au lieu de vous diminuer par de petites infamies.

MARIOTTE

Elles sont si charitables !

DOMINIQUE

Oh ! je connais la théorie. Vos mauvaises actions épargnent des larmes à votre maîtresse, n'est-ce pas ? Mais, mon cher, un jour ou l'autre, elle les apprendra, et elle vous en voudra à mort de votre pitié indélicate.

BÉHOPÉ

Elle en aura tout de même profité.

MARIOTTE.

Mon Dieu, ce n'est pas un bien grand crime de mentir à...

DOMINIQUE

A une femme ?

MARIOTTE

Pour une femme.

DOMINIQUE, s'animant.

Mais c'est indigne tout simplement.

MAURICE

Voilà le feu aux poudres.

MARIOTTE

Ne vous emballez pas, voyons.

BÉHOPÉ

Laisse-la donc, la violence est son état normal.

MAURICE

Les tempêtes la reposent.

BRACONY, lisant

« Mazereau, Keller... » Je ne vois pas mon nom.

DOMINIQUE, à Mariotte

Moquez-vous de moi tant que vous voudrez. Dites que je suis démodée, c'est possible ; mais vos habitudes de fausseté me révoltent.

BRACONY

Dominique, j'ai à vous parler.

DOMINIQUE

Tout à l'heure.

BRACONY

Mais...

DOMINIQUE

Flûte !... Et dire que tous les hommes, c'est la même chose. Tous s'arrogent le droit de mentir aux femmes.

MAURICE

Pardon.

DOMINIQUE

Les mensonges qu'on nous fait n'ont pas d'importance. On peut en commettre à la douzaine impunément. On n'est pas méprisé pour si peu.

BÉHOPÉ

Au contraire.

DOMINIQUE

On ment à sa maîtresse, comme autrefois on volait au jeu. C'est admis. Et tous, naïfs ou corrompus, tous, je le répète, vous êtes d'accord sur ce point.

MAURICE

Je réclame.

DOMINIQUE

La conscience d'un brave homme n'est pas plus troublée que celle d'un coquin, dès qu'il s'agit de duper une femme ; et tel, qui se croirait déshonoré de mentir à un monsieur quelconque, mentira sans le moindre scrupule à sa meilleure amie.

MARIOTTE

Lovelace se vantait de n'avoir jamais dit la vérité à une femme et de n'avoir jamais menti à un homme.

DOMINIQUE

Eh bien ! vous êtes comme lui. Il avait deux délicatesses : l'une pour les mâles et l'autre pour les femelles.

MAURICE

Vous vous emportez tellement que je n'ose pas placer un mot. Mais entre nous, je partage votre avis sur la mauvaise foi des hommes.

MARIOTTE

Avec ça que les femmes se gênent pour nous mentir !

DOMINIQUE

Le mensonge, chez elles, n'est pas, comme chez vous, à l'état de principe.

BÉHOPÉ

Vous avez des illusions sur votre sexe.

BRACONY

Si vous croyez que les autres femmes vous ressemblent, vous vous trompez ; vous êtes un être d'exception.

MARIOTTE

Dominique, c'est une fille de Corneille.

MAURICE

De Racine, plutôt.

BÉHOPÉ

Mais la plupart de vos pareilles sont des filles de Meilhac.

MARIOTTE

Oh ! les délicieuses petites femmes, celles-là !... hypocrites, sensuelles, vénales : je les adore. Mais, ma pauvre Dominique, tout le monde est de mauvaise foi en amour.

DOMINIQUE

Parlez pour vous.

BRACONY

Amants ou maîtresses, on peut tous nous fourrer dans le même sac.

MARIOTTE

Il faut bien mentir, puisqu'on trahit.

BÉHOPÉ

On ment par pitié.

BRACONY

Par colère.

MAURICE

Par fatuité.

MARIOTTE

On ment pour obtenir, pour garder, pour quitter.

DOMINIQUE

Et puis on ment pour mentir.

BRACONY

Par habitude.

MARIOTTE

Par veulerie.

MAURICE

Par bassesse naturelle. L'histoire de l'amour est celle de la duplicité.

DOMINIQUE

Inventez toutes les excuses qu'il vous plaira. Pour mon compte, je trouve le mensonge aussi méprisable dans les questions de cœur que dans les autres circonstances de la vie.

MAURICE

Et moi, je trouve qu'il l'est davantage. Oui, le mensonge fait à une femme qui vous aime et qui croit en vous, me semble infiniment plus grave que le mensonge fait à un étranger ou à un camarade. Selon moi, il y a autant de différence entre ces deux actes qu'entre le vol et l'abus de confiance.

DOMINIQUE

A la bonne heure. Voilà un peu d'air pur. (Désignant Mariotte.) Ce champion de l'indélicatesse finirait par corrompre l'atmosphère.

MARIOTTE, s'inclinant.

Très flatté.

DOMINIQUE

Et on appelle ça un homme !

MAURICE

Ce n'est pas l'avis des philosophes. Le menteur, disait le bon vieux Kant, est moins un homme véritable que l'apparence d'un homme.

DOMINIQUE

Il avait raison. L'homme qui nous ment n'est pas

l'homme que nous croyons avoir devant les yeux. C'est un autre être. Il a la figure, les gestes, les regards de celui que nous connaissons, et cependant ce n'est pas lui.

BÉHOPÉ

En attendant, si l'on ne mentait pas, l'existence ne serait pas possible.

MARIOTTE

Laissons de côté les incorrections sentimentales, puisque ce chapitre a le don de vous exaspérer, mais au moins, convenez-en, le mensonge est indispensable à la société.

DOMINIQUE

On irait loin avec ces raisonnements-là.

MAURICE

Comme vous grimpez vite à l'arbre !

BRACONY

Le mensonge adoucit les mœurs.

MARIOTTE

Tous, nous lui devons des moments agréables.

DOMINIQUE

Je n'en doute pas.

BÉHOPÉ

Sans lui nous serions la proie des fâcheux et des méchants.

MARIOTTE

Moi, je trouve qu'on ne ment jamais assez.

DOMINIQUE

Vous allez me faire l'apologie du mensonge, à présent ?

BRACONY

Votre intransigeance est un luxe que tout le monde ne peut pas se payer.

DOMINIQUE

Vous surtout.

MAURICE

Quels gosses !

BÉHOPÉ

La franchise est un revolver qu'on n'a pas le droit de décharger sur les passants.

BRACONY

Le port en est prohibé.

MARIOTTE

Vive le mensonge ! C'est la plus belle invention des hommes.

BÉHOPÉ

Vive le mensonge !

DOMINIQUE

Voulez-vous bien vous taire, tas de vieux gamins ! Le mensonge est criminel, le mensonge est laid.

MARIOTTE

Pas si laid que ça, car il cache plus de vilaines choses qu'il n'en montre.

BRACONY

C'est la vérité qui est laide.

BÉHOPÉ

La meilleure preuve, c'est que, pour accabler quelqu'un, on n'a qu'à lui jeter la vérité au visage.

DOMINIQUE

Mais défendez-moi donc, Maurice, vous avez l'air de me lâcher.

MAURICE

Mon Dieu, oui, je vous lâche un peu.

MARIOTTE

Bravo, docteur.

DOMINIQUE

Vous êtes de leur avis ?

MAURICE

En matière de cœur, je n'admets aucune fausseté, je vous ai fait ma profession de foi. Pour les autres cas, dame, je serai moins absolu. Je condamne le mensonge lorsqu'il nuit à autrui ou qu'il profite à celui qui le commet. En revanche, quand il n'est ni préjudiciable, ni intéressé, et surtout quand il est imposé par les circonstances, je l'excuse, et même quelquefois je le pratique.

DOMINIQUE

Vous savez mentir, vous ?

MAURICE

Hélas ! oui, comme tout le monde.

DOMINIQUE

Comme moi ?

MAURICE

Mais oui. Hier, pendant que nous étions chez vous, Odile a annoncé Förster, et vous avez fait dire que vous étiez sortie.

DOMINIQUE

Si vous appelez ça des mensonges !

MARIOTTE

Qu'est ce que c'est, alors ?

BÉHOPÉ

Soyez franche. Est-ce qu'à chaque instant vous

n'échangez pas avec des indifférents ou des sauteurs des paroles de sympathie et d'estime dont vous ne pensez pas un mot ?

DOMINIQUE

Ce sont de simples phrases de politesse.

BÉHOPÉ

De petites inexactitudes.

BRACONY

De la fausse monnaie.

MARIOTTE

Tous les honnêtes gens en font usage.

MAURICE

Et je ne vous parle pas des mensonges que la délicatesse ou la pitié ont dû certainement vous suggérer.

DOMINIQUE

Peut-être.

MAURICE

Car la conscience elle-même nous dicte certains mensonges, des mensonges sacrés. On doit toujours dire la vérité. La morale l'ordonne, c'est entendu. Pourtant, une âme noble peut se trouver aux prises avec un devoir plus impérieux que la vérité.

BÉHOPÉ

L'amant d'une femme mariée est bien obligé de mentir quand on l'interroge sur sa maîtresse.

MAURICE

Lorsqu'un malade, un malade qui est condamné, me demande s'il est perdu, est-ce que les trois quarts du temps je n'ai pas le devoir de lui cacher la vérité ?

DOMINIQUE

Je crois bien !

BRACONY

Supposez qu'un homme se réfugie chez vous et qu'on vous somme de le livrer, vous commencerez par dire qu'il n'est pas là, fût-il un misérable.

DOMINIQUE

C'est vrai.

MAURICE

Nous n'en finirions pas si nous voulions rechercher tous les cas complexes, mal définis, dont la vie est semée.

MARIOTTE

Mais il y a des mensonges sublimes, ma chère Dominique.

DOMINIQUE

Ils ont du génie pour défendre le mensonge.

BRACONY

Personne ne pense à blâmer Desdémone quand, pour sauver Othello, elle déclare en mourant qu'elle s'est tuée elle-même.

MARIOTTE

Et l'Antony du père Dumas : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » En voilà un mensonge admirable !

DOMINIQUE

Vous n'en commettrez jamais de pareils, je suis tranquille.

MARIOTTE

On ne sait pas ce qui peut arriver.

DOMINIQUE

Oh ! je suis bien sûre que les héros du mensonge

étaient des gens qui n'avaient pas l'habitude de mentir.  
Comme ils vous auraient méprisé, mes bons amis !

MAURICE

Moi aussi ?

DOMINIQUE

Vous m'avez fait un peu de peine, docteur.

MAURICE

Nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre que vous le supposez.

DOMINIQUE

Malgré tous les mensonges célèbres ou nécessaires, croyez-moi, une fausse déclaration, volontairement faite, sera toujours un acte bas et dégradant.

MAURICE

Sans doute.

DOMINIQUE

Alors ?

MAURICE

Au fond, bien au fond, c'est vous qui avez raison.

(Un silence.)

BÉHOPÉ, à Mariotte.

Tu as l'air triste tout d'un coup. A quoi songes-tu ?

MARIOTTE

Je songe à me réhabiliter aux yeux de Dominique.

DOMINIQUE

De quelle façon ?

MARIOTTE

Ce soir, à neuf heures, je verrai Miette et je lui annoncerai que je la quitte.

DOMINIQUE

Comme ça ?

MARIOTTE

Et j'ajouterai que ce n'est pas avec ma mère que je dîne demain, mais avec une femme que j'aime.

DOMINIQUE

Je vais être cause d'un chagrin.

MARIOTTE

La vérité avant tout.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE

DOMINIQUE, à Antoinette.

Alors, il faut avoir quelque chose à te dire pour te voir.

ANTOINETTE

Gronde-moi, je n'ai aucune excuse à te donner.

DOMINIQUE, l'embrassant.

Petite ingrate !

MARIOTTE

Vous avez encore maigri.

ANTOINETTE

Quel bonheur !

MARIOTTE

Vous ne me demandez pas des nouvelles de votre mari ?

ANTOINETTE

Je devrais ?

BÉHOPÉ

Il paraît que vous avez eu beaucoup de succès à Londres.

ANTOINETTE

Les Anglais sont très bons pour moi. (A Dominique.) Tu sais, tu es aussi appréciée en Angleterre qu'en France. Là-bas, tout le monde m'a parlé de ta *Sapho*. J'étais fière de te connaître.

DOMINIQUE, à Maurice qui s'écarte.

C'est cela, laissez-nous, nous avons à causer.

MAURICE

Je dîne avec vous ?

DOMINIQUE

Entendu.

ANTOINETTE, à Maurice.

Je ne vous la garderai pas longtemps, soyez tranquille. J'ai rendez-vous, vers six heures, au thé de la rue Cambon.

MARIOTTE

Un rendez-vous. Ah !

ANTOINETTE

Avec quelqu'un de plus fidèle que vous.

BRACONY, à Dominique.

Moi aussi, je voudrais bien causer avec vous. Il m'arrive un gros ennui, et...

DOMINIQUE

Votre nom n'est pas dans les journaux, je devine, mais vous ne tenez peut-être pas la liste définitive.

BRACONY

Vous croyez ?

DOMINIQUE

Je vous promets de faire le nécessaire, mon petit.

BRACONY

Si vous m'accordiez cinq minutes...

DOMINIQUE

Revenez tout à l'heure, et ne prenez pas cet air lamentable.

BÉHOPÉ

Descends avec nous chez Becker, tu prendras un verre de champagne.

MARIOTTE

Et moi deux.

MAURICE, à Mariotte.

Gare alors !

MARIOTTE, à Bracony.

Viens donc, tu verras Mme Cordier.

BRACONY

J'aimerais mieux voir le ministre.

DOMINIQUE, à Maurice qui est resté en arrière.

Vous ne les accompagnez pas chez Becker ?

MAURICE

Ma foi non. C'est bien assez de les rencontrer chez vous.

DOMINIQUE

Décidément, vous ne pouvez pas vous y habituer.

MAURICE

Trop sceptiques pour moi.

ANTOINETTE

Ça ne les empêche pas d'aimer Dominique.

MAURICE

En attendant, pour un mot d'esprit, ils n'hésiteraient pas à lui faire de la peine.

DOMINIQUE

Ils sont imparfaits, j'en conviens, mais il y a si longtemps que je les connais ! Ils savent tout de ma vie, je n'ai rien à leur apprendre. Et puis, les premiers amis nous sont imposés comme les parents. Ce n'est que plus tard que le cœur choisit librement.

MAURICE

Merci.

## SCÈNE VII

DOMINIQUE, ANTOINETTE

DOMINIQUE

Mets-toi là, mon chéri, et causons.

ANTOINETTE

Tu es bien sérieuse. De quoi s'agit-il ?

DOMINIQUE

De ton mari.

ANTOINETTE

De mon mari ? Quelle drôle d'idée !

DOMINIQUE

Il est venu me voir hier.

ANTOINETTE

Ah !

DOMINIQUE

Et il doit revenir tout à l'heure.

ANTOINETTE

Je ne tiens pas à me rencontrer avec lui.

DOMINIQUE

Ne crains rien, j'ai donné des ordres.

ANTOINETTE

Explique-toi, j'écoute.

DOMINIQUE

Tu vas être bien étonnée.

ANTOINETTE

Dis toujours.

DOMINIQUE

Tu ne devines pas ?

ANTOINETTE, comprenant.

Non ? Ce n'est pas possible ?

DOMINIQUE

Si.

ANTOINETTE

Il veut se réconcilier ?

DOMINIQUE

Je suis chargée de te redemander ta main.

ANTOINETTE

Il est fou.

DOMINIQUE

Pour avoir consenti à plaider sa cause, il faut qu'il m'ait paru sincère, tu comprends.

ANTOINETTE

Il a de l'aplomb... Au fait, je ne suis pas si étonnée que ça, puisque sa maîtresse ne veut plus de lui.

DOMINIQUE

Raymond n'a jamais cessé de t'aimer.

ANTOINETTE

Je connais le refrain.

DOMINIQUE

Je te jure que je le pense.

ANTOINETTE

Quand on aime sa femme, on ne vit pas pendant cinq ans avec une autre.

(Un silence.)

DOMINIQUE

Tu as un enfant.

ANTOINETTE

Hélène n'a que six ans. La question de son avenir ne se pose pas encore.

DOMINIQUE

Tu as cependant refusé de divorcer à cause d'elle...

ANTOINETTE

J'ai été stupide alors... Ces choses-là n'ont plus d'importance aujourd'hui.

DOMINIQUE

Un peu, tout de même.

ANTOINETTE

Est-ce que tu crois que les folies de son père ne lui feront pas autant de tort qu'un divorce ?

DOMINIQUE

En commettant ces folies, Raymond n'en a pas pesé les conséquences, car il adore cette petite, tu ne peux le nier.

ANTOINETTE

N'empêche qu'il est resté deux ans sans s'inquiéter d'elle.

DOMINIQUE

Mais, depuis trois ans, il ne perd aucune occasion de la voir.

ANTOINETTE

Ne parlons pas de réconciliation, veux-tu ? —

DOMINIQUE

Alors, sérieusement, il ne faut pas que je continue?...

ANTOINETTE, gravement.

Quand Raymond est parti, j'ai eu des jours très durs. A présent, je sais vivre seule. Je n'ai pas envie de renoncer à ma liberté.

DOMINIQUE

Quel amour de l'indépendance ! Je ne te reconnais pas.

ANTOINETTE

Je serai donc toujours une petite fille pour toi ?

DOMINIQUE

Il me semble pourtant que tu as grandi tout à coup.

ANTOINETTE

Tu trouves ?

DOMINIQUE

Il y a quelque chose de nouveau dans ta vie, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE

Rien, je t'assure.

DOMINIQUE

Jadis, tu ne mentais pas avec moi.

ANTOINETTE

Quelquefois on change plus en trois mois qu'en plusieurs années.

DOMINIQUE

Si je ne te tenais pas pour la plus raisonnable des femmes, je jurerais que tu aimes quelqu'un.

ANTOINETTE

Tiens, je ne parviendrais pas à te le cacher ; autant te l'avouer tout de suite.

DOMINIQUE, vivement.

Toi aussi ? Ah ! ma pauvre petite, je te plains. Tu ne sais pas ce qui t'attend.

ANTOINETTE

Je n'ai pas peur.

DOMINIQUE, gravement.

Tu peux te préparer à souffrir, et cette fois, d'une souffrance que tu ne soupçonnes pas.

ANTOINETTE

Il y a des amours heureuses.

DOMINIQUE, avec violence, avec mépris.

Je ne connais pas celui que tu aimes. C'est probablement ce qu'on appelle un galant homme. Mais, si loyal, si délicat que tu le supposes, il doit ressembler aux autres. Le plus chevaleresque est encore une canaille.

ANTOINETTE

Tes paroles m'ont l'air un peu exagérées.

DOMINIQUE

Tu as raison, ma sortie est ridicule. Je dis des choses amères et banales, comme les vieilles personnes qui ont de l'expérience. J'ai tant vu de désastres autour de moi !

ANTOINETTE

Les chagrins, dont on ne fut que le témoin, ne suscitent pas toujours une pareille amertume.

DOMINIQUE, brusquement.

Et si j'avais eu un amant autrefois, si j'avais été trompée ?

ANTOINETTE

Toi ?

DOMINIQUE

Oui, moi. Il y a longtemps. Voilà l'excuse de mon amertume.

ANTOINETTE

Ma chère Dominique !...

DOMINIQUE, avec gravité, avec profondeur.

Il était né infidèle, et je fus tout de suite malheureuse. Ça n'a pas été long.

ANTOINETTE

Tu étais belle, pourtant !

DOMINIQUE

La première fois, je me suis révoltée, j'ai crié, et j'ai pardonné. Puis, ce fut une autre trahison, puis une autre, et puis toujours. Notre vie devint un duel furieux et quotidien, où je déshonorai ce qui me restait de fier, et lui, ce qui lui restait de bon.

ANTOINETTE

Ma pauvre amie.

DOMINIQUE

J'ai connu par cet homme que j'adorais toutes les humiliations, toutes les angoisses, toutes les tortures, les plus atroces et les plus variées. Jamais amant n'a déployé pareille ingéniosité pour martyriser sa maîtresse. Et je

m'étonne vraiment de la somme de souffrances qu'une créature humaine peut supporter. Je m'étonne d'être vivante et de ne pas être une brute.

ANTOINETTE

Tu m'épouvantes.

DOMINIQUE

Je voulais le garder à tout prix, mais mes capitulations ne servirent à rien. J'ai eu beau faire, j'ai été lâchée, lâchée brutalement. Un jour, il n'est pas revenu.

ANTOINETTE

Le misérable !

DOMINIQUE

Comment et pourquoi s'est accomplie cette rupture, je me le demande encore. Il est parti sans une explication, sans même prononcer ces paroles de haine qui permettent de répondre et d'espérer. Quand la porte se referma sur lui, je croyais qu'il allait remonter une heure après. Et, pendant des semaines, des mois, des années, je l'ai attendu, comme on attend ces marins disparus depuis longtemps, et dont la mort est incertaine.

ANTOINETTE

C'est horrible.

DOMINIQUE, allumant une cigarette.

Mon amertume te semble naturelle à présent ?

ANTOINETTE

Mais comment se fait-il que je n'aie jamais su un mot de cette histoire ?

DOMINIQUE

Tu n'étais qu'une gamine alors. Tout cela s'est passé avant ton mariage.

ANTOINETTE

Raymond aurait pu m'en parler.

DOMINIQUE

Il a ignoré ces événements.

ANTOINETTE

Raymond ?

DOMINIQUE

Il avait été si lié avec mon mari que je n'ai pas osé le mettre au courant. J'avais beau être veuve et libre, je fus gênée.

ANTOINETTE

Comme tu as dû souffrir quand tu t'es trouvée seule, face à face avec ton malheur.

DOMINIQUE

J'ai été aussi près de la folie qu'on peut l'être. Par parenthèse, je crois qu'il m'est resté une fêlure de cette secousse-là.

ANTOINETTE

Tu es bête.

DOMINIQUE, gaiement.

Maurice Arnault le prétend quelquefois.

ANTOINETTE

Il t'aime bien celui-là.

DOMINIQUE

Cher Maurice ! Je l'ai rencontré à ce moment difficile... Il faut être juste, d'ailleurs. Tout le monde a été bon pour moi : Mariotte, Bracony... Aucune des consolations ordinaires ne m'a manqué.

ANTOINETTE

J'aurai voulu être là.

DOMINIQUE

Et puis, je me suis mise à travailler, à travailler sérieusement, comme un homme, à travailler sans cesse. Le travail empêche de penser... Il n'y a pas que le bonheur d'agréable.

(Elle essuie une larme.)

ANTOINETTE

Tu pleures ?

DOMINIQUE, gaïement.

Rassure-toi. Ce n'est pas le chagrin, c'est ma cigarette, seulement... Un peu de cendre...

ANTOINETTE

Du passé.

DOMINIQUE

Ne fais pas de mots. Dieu merci, mon cœur est tranquille. Les mauvais jours sont loin. Mon ancien amant pourrait rouvrir cette porte, je ne changerais pas de visage.

ANTOINETTE

En es-tu sûre ?

DOMINIQUE

La meilleure preuve de ma sincérité, c'est que... nous venons de parler de Maurice Arnault, n'est-ce pas ? Eh bien, il désire m'épouser et je ne réponds pas que...

ANTOINETTE

En effet, on m'a rapporté...

DOMINIQUE

Oh ! rien n'est décidé encore... et puis, c'est si grave de se mettre dans le lit d'un monsieur, quand on en a perdu l'habitude.

ANTOINETTE

Ta drôlerie l'emporte sur la tristesse.

DOMINIQUE

Pour en revenir à toi, mon mignon, maintenant que ma confession est finie, tâche d'en profiter. Pardonne-moi, si j'ai été longue. Je ne voulais te dire que deux mots, mais quand on commence à parler de soi... on pourrait continuer, continuer...

ANTOINETTE

Je t'aime davantage à présent.

(Elle l'embrasse.)

DOMINIQUE

Alors, puisque tu m'aimes davantage, il faut m'écouter et te réconcilier avec ton mari.

ANTOINETTE

Je ne m'en sens pas le courage.

DOMINIQUE

Dépêche-toi, car mon histoire d'hier est ton histoire de demain.

ANTOINETTE

Qui sait ? J'aurai peut-être plus de chance que toi.

DOMINIQUE

Ils sont tous les mêmes.

ANTOINETTE

Tais-toi, je suis trop heureuse. Je ne veux pas regarder ce que l'avenir me réserve.

DOMINIQUE

Tous les mêmes, entends-tu ?

ANTOINETTE

Eh bien, tant pis ! Advienne que pourra. Après tout, moi, je ne rêve pas de bonheur éternel. Je suis moins ambitieuse que toi, moins romanesque. Le présent me suffit.

DOMINIQUE

Tu es bien philosophe.

ANTOINETTE

Et puis, tu arrives trop tard... je suis.

DOMINIQUE

Tu es ?

ANTOINETTE

Je suis sa maîtresse.

DOMINIQUE

Dans ce cas, je n'ai plus qu'à me taire. Pourquoi n'as-tu pas débuté par là ? Je t'aurais épargné mes remontrances.

ANTOINETTE

Tu m'en veux ? Pardon.

DOMINIQUE ,

Prends garde, cependant, veille bien sur ton bonheur. Car les dispositions pacifiques de ton mari peuvent se changer en haine, en représailles.

ANTOINETTE

Qu'ai-je à craindre ?

DOMINIQUE

Ton refus peut l'irriter.

ANTOINETTE

Eh bien ?

DOMINIQUE

Eh bien ! il peut te prendre ta fille.

ANTOINETTE

Hélène ?

DOMINIQUE

La loi sera pour lui, s'il est prouvé que tu as un amant.

ANTOINETTE

Et ses torts ?

DOMINIQUE

Et les tiens ?

ANTOINETTE

Allons donc ! Raymond est incapable d'une pareille infamie, je le connais. D'abord, s'il avait dû la commettre, il l'aurait déjà commise.

DOMINIQUE

Parce que

ANTOINETTE

Parce qu'il sait plus de choses que tu ne crois.

DOMINIQUE

Sois claire.

ANTOINETTE

Il sait tout, et s'il ne t'en a pas soufflé mot, c'est uniquement par amour-propre, pour avoir le droit de se réconcilier, sans rien perdre de sa dignité.

DOMINIQUE

Et tu doutes de ses sentiments !

ANTOINETTE

Si tu veux que je te le dise, il m'a suivie plusieurs fois depuis mon retour. L'autre soir encore, vers minuit, il était posté en face de chez moi quand nous sommes rentrés.

DOMINIQUE

Tu reçois ton amant chez toi ?

ANTOINETTE

Mon Dieu, je ne m'imagine pas dans un appartement choisi tout exprès pour le rencontrer. Ma foi, non.

DOMINIQUE

La prudence est quelquefois un devoir.

ANTOINETTE

Il m'a proposé de le voir ailleurs, mais j'ai refusé.

DOMINIQUE

Il n'a pas insisté ?

ANTOINETTE

Non.

DOMINIQUE

Et ta réputation ?

ANTOINETTE

Je n'y songe guère en ce moment.

DOMINIQUE

Mais lui ?

ANTOINETTE

Un peu plus, pas beaucoup.

DOMINIQUE

Vous êtes donc fous ?

ANTOINETTE

Presque. Je ne fais que des choses déraisonnables depuis quelque temps. C'est ma façon d'aimer. Si tu savais !... Mais je préfère me sauver.

DOMINIQUE, la retenant.

Tu as peur que je te désapprouve ?

ANTOINETTE

Il faut que je sois rue Cambon à six heures.

DOMINIQUE

Rassieds-toi deux minutes. D'abord, Hélène doit venir.

ANTOINETTE

Je ne crois pas.

DOMINIQUE

Je l'ai rencontrée tantôt et j'ai recommandé à sa gouvernante de nous l'amener.

ANTOINETTE

C'est que...

DOMINIQUE, en souriant.

Voyons, il peut bien t'attendre un peu.

ANTOINETTE, gaïement.

Ma foi, il mériterait joliment que je le fasse poser.

DOMINIQUE

Il est inexact ?

ANTOINETTE

D'une inexactitude révoltante, cynique. Ce qui ne l'empêche pas de regarder sa montre toutes les cinq minutes.

DOMINIQUE, avec distraction.

J'ai connu quelqu'un qui avait cette manie.

ANTOINETTE

Mais quelle femme refuserait de pardonner lorsque...

(Un silence.)

DOMINIQUE

Tu peux bien me parler de toi, puisque ie ne suis plus malheureuse.

ANTOINETTE

Je voulais simplement t'expliquer qu'il trouve toujours le moyen de me désarmer. Un jour, c'est une parole tendre ; un autre jour, une galanterie...

DOMINIQUE

Exemple ?

ANTOINETTE

Hier, nous avons dîné ensemble. Il est arrivé en retard, selon son habitude, mais il m'apportait deux volumes du dix-huitième siècle.

DOMINIQUE

*Les Liaisons dangereuses*, je parie.

ANTOINETTE

Non, *les Confessions*, de Jean-Jacques.

DOMINIQUE, frappée.

Ah !

ANTOINETTE

Un de ses livres préférés.

DOMINIQUE, curieuse

Assieds-toi donc.

ANTOINETTE

Puisque tu l'exiges.

DOMINIQUE

Et probablement, vous en avez lu quelques pages dans la soirée ?

ANTOINETTE

Après avoir fait jouer la petite.

DOMINIQUE

Ta fille l'aime ?

ANTOINETTE

C'en est honteux.

DOMINIQUE

Il l'enjôle comme sa mère.

ANTOINETTE

Comme il t'enjôlerait.

DOMINIQUE, avec regret,

Alors, il est charmant.

ANTOINETTE

Un peu nerveux, mais il communique sa vie à tout ce qui l'entoure. Quand il n'est pas là, l'appartement semble vide. Les êtres et les choses ont un air mort. Il emporte avec lui la lumière et la chaleur.

DOMINIQUE

Heureusement qu'il revient !

ANTOINETTE

Son coup de sonnette un peu sec (mouvement de Dominique) fait sauter de joie la maison entière, moi, Hélène, le petit chien et jusqu'à la bonne anglaise. Si je te disais que ses créanciers l'adorent !...

DOMINIQUE

Il a des créanciers ?

ANTOINETTE

Il est joueur.

(Mouvement de Dominique.)

DOMINIQUE

Comment ! tu aimes un monsieur qui a ce vice-là.

ANTOINETTE

Et bien d'autres.

DOMINIQUE

Toi si sage, si régulière ?

ANTOINETTE

Crois-tu que je traverse une crise, hein ? Grand Dieu !

s'il y a un homme dont je n'aurais jamais dû m'éprendre, c'est bien celui-là. Figure-toi... Non, une autre fois...

DOMINIQUE, la forçant à se rasseoir.

Il attendra.

ANTOINETTE

Figure-toi le contraire du bon sens, un être exaspérant. Il suffit qu'une chose soit insensée pour qu'elle lui plaise, et il suffit qu'elle lui plaise pour que je la fasse.

DOMINIQUE

Tu protestes en dedans.

ANTOINETTE

Je passe mon temps à le blâmer et à me soumettre. C'est à Londres que je l'ai rencontré... (Mouvement de Dominique.) mais c'est un Français.

DOMINIQUE

Tu n'as pas besoin de le dire.

ANTOINETTE

N'est-ce pas ?

DOMINIQUE

Est-ce qu'il est jeune ?

ANTOINETTE

Ni jeune, ni beau, mais partout où il se trouve, on ne peut regarder que lui.

DOMINIQUE

Si ton malheur était plus grand que je ne pensais ?

ANTOINETTE

Que vas-tu m'apprendre ?

DOMINIQUE

Il n'y a qu'un homme qui ressemble à celui-là. Mais

non... Ce n'est pas possible... tu ne l'as jamais vu...  
C'est un autre que tu aimes, ce n'est pas lui.

ANTOINETTE

C'est...

DOMINIQUE

Faut-il que le même nom soit sur tes lèvres ?

ANTOINETTE

C'est lui qui t'a fait souffrir ?

DOMINIQUE

Oui.

ANTOINETTE

François Prieur ?

DOMINIQUE

Il ne te l'a donc pas raconté ?...

ANTOINETTE

Non, je te le jure.

DOMINIQUE

Comment ! il ne s'en est pas vanté ?

ANTOINETTE

T'aurais-je parlé de lui, si j'avais su ?

DOMINIQUE

Je comprends pourquoi tu étais si rare depuis quelque temps. Parbleu ! il t'empêchait de venir.

ANTOINETTE

Tu te trompes.

DOMINIQUE

Il n'a jamais prononcé mon nom devant toi ?

ANTOINETTE

Je lui ai seulement entendu dire une fois que vous vous étiez perdus de vue depuis longtemps.

DOMINIQUE

Voilà tout ?

(Un silence.)

ANTOINETTE, curieuse à son tour.

Vous étiez voisins à Chaville, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE

Oui.

ANTOINETTE

Alors ?...

DOMINIQUE, contrainte.

Je m'y étais installée avec Odile au moment de mon deuil. Je vivais là, depuis deux ans, très obscure et très seule, lorsqu'un jour...

ANTOINETTE

Lorsqu'un jour ?

DOMINIQUE

Bracony m'apporta un volume sur le Tonkin, où il était question de mon mari et de sa mort si triste à la tête de ses hommes.

ANTOINETTE

Le livre de François ?

DOMINIQUE

Naturellement, j'ai désiré le remercier, et c'est de cette façon que nous nous sommes connus.

ANTOINETTE

Je comprends.

DOMINIQUE

Il revenait de là-bas avec une blessure. Il boitait encore un peu, je me rappelle.

ANTOINETTE

Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas mariés ?

DOMINIQUE

Que veux-tu ? Les choses sont arrivées avant les raisonnements. Nous n'y avons jamais songé ni l'un ni l'autre. (Antoinette se lève brusquement.) Tu t'en vas !

ANTOINETTE

Il est six heures passées.

DOMINIQUE

Tu n'attends pas Hélène ?

ANTOINETTE

Je suis trop en retard.

DOMINIQUE

Toi, tu es jalouse.

ANTOINETTE

Où ! Dominique, peux-tu prononcer un mot pareil ?

DOMINIQUE

Sois franche.

ANTOINETTE, baissant la tête.

Ça m'a fait quelque chose, tout de même.

DOMINIQUE

Puisque c'est le passé, voyons.

ANTOINETTE, l'embrassant.

Je t'adore.

(Elle sort.)

DOMINIQUE, seule, avec accablement.

Elle va le retrouver.

## ACTE II

Même intérieur.

### SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, BRACONY

(Dominique est assise, près d'une table à écrire ; elle semble absorbée.  
Bracony ouvre joyeusement la porte.)

BRACONY

Vous savez, je ne suis plus triste.

DOMINIQUE

Ah !

BRACONY

Je ne suis plus triste.

DOMINIQUE

Mettez-vous là et racontez.

BRACONY

A quoi bon vous ennuyer de mes affaires ?...

DOMINIQUE

Quand elles sont arrangées.

BRACONY

Vous tenez donc beaucoup à vous occuper de moi ?

DOMINIQUE

Je ne veux pas être indiscrete.

BRACONY

Mon Dieu, voici... Je viens de rencontrer un député qui sortait des Beaux-Arts, Simyan, et...

DOMINIQUE

Et ?

BRACONY

Je ne peux pas vous en raconter davantage.

DOMINIQUE

Merci.

BRACONY, fredonnant.

Les donneurs de sérénades  
Et les belles écouleuses.

DOMINIQUE

Ah ! ne chantez pas, je vous en prie.

BRACONY

Mais c'est du Fauré !

DOMINIQUE

Alors, continuez...

BRACONY,

Vous, vous avez envie d'être mélancolique !

DOMINIQUE

Je suis très ennuyée.

BRACONY

La visite d'Antoinette ?

DOMINIQUE

Je n'ai pas pu obtenir d'elle ce que je désirais.

BRACONY, prêt à sortir.

Bah !

## SCÈNE II

LES MÊMES, MARIOTTE, BÉHOPÉ.

MARIOTTE

Antoinette est partie ?

DOMINIQUE

Il y a cinq minutes.

MARIOTTE

Qu'est-ce que vous lui vouliez donc, à Mme Bel-langé ?

DOMINIQUE

La réconcilier avec son mari.

BÉHOPÉ

Rien que ça ?

DOMINIQUE

C'est Raymond lui-même qui m'avait chargée de la pressentir.

MARIOTTE

Vous ne m'étonnez pas. Il parle beaucoup d'elle depuis quelque temps.

BRACONY

Elle repousse tout rapprochement.

MARIOTTE

Dame, à sa place, ce remariage ne me tenterait guère. Bellangé n'est pas jeune.

BÉHOPÉ

Avec sa barbe blanche à la Meissonier, il a l'air d'un fleuve.

BRACONY

Dont le lit vous glacerait.

BÉHOPÉ

Et puis, elle a peut-être un roman dans sa vie, cette petite femme, quelque histoire en train.

DOMINIQUE

Toinon ? Vous plaisantez.

MARIOTTE, vivement.

Béhopé a raison. Elle a une histoire en train. Et même avec un monsieur que vous connaissez.

DOMINIQUE

Qui ça ?

MARIOTTE

Un diplomate.

BRACONY, à part.

Diable !

DOMINIQUE

Vraiment ?

MARIOTTE

Qu'on voit plus souvent à Paris...

(Il s'arrête.)

DOMINIQUE, achevant.

Qu'à Londres.

MARIOTTE

Vous y êtes.

BRACONY, à Mariotte.

Gaffeur !

BÉHOPÉ

Le champagne !

DOMINIQUE, à Bracony.

Laissez-le donc parler. Voyons. Ça ne peut plus m'émouvoir aujourd'hui.

MARIOTTE

Ce serait malheureux.

DOMINIQUE

Je comprends tout ce que la délicatesse vous empêche de me révéler, mon cher Mariotte. Seulement, vous faites fausse route, je vous en avertis.

MARIOTTE

Alors, je voudrais bien savoir quel plaisir ils peuvent trouver à se promener constamment ensemble. Le mois dernier, je les ai rencontrés deux fois dans le parc de Saint-Cloud, et l'autre jour, Miette s'est cognée contre eux à la Porte Jaune.

BRACONY

Le champagne opère.

MARIOTTE

Et quand celui-là se promène trois fois avec une femme, ce n'est pas pour des prunes.

BÉHOPÉ

C'est pour des pommes.

DOMINIQUE

Quelle bêtise ! Si j'étais la maîtresse de tous les hommes avec qui l'on me rencontre, j'aurais une triste réputation, et je serais rudement fatiguée.

MARIOTTE

J'ignore s'ils étaient fatigués. Toujours est-il qu'ils avaient un air chose.

BÉHOPÉ

Anacréon prétend qu'il y a un je ne sais quoi, un petit signe auquel on reconnaît les amoureux.

DOMINIQUE

Vous avez lu Anacréon, vous ?

BÉHOPÉ

J'ai trouvé ça dans Sainte-Beuve.

DOMINIQUE, à Mariotte.

Vous avez vu le petit signe ?

MARIOTTE

Non. Mais j'ai vu le je ne sais quoi.

DOMINIQUE

Vous aviez la berlue, mon cher. Ensuite l'homme dont vous parlez passe pour être depuis longtemps l'amant de Mme...

MARIOTTE

Une Américaine ?

DOMINIQUE

Très connue.

MARIOTTE

Vous retardez, ma chère Dominique. Il y a beau jour que cette aventure est finie.

DOMINIQUE

Vous vous trompez.

MARIOTTE

Voilà au moins deux ans.

DOMINIQUE

Elle dure encore.

MARIOTTE

Sapristi, j'ai de bonnes raisons pour savoir le contraire, puisque...

DOMINIQUE

Puisque ?

BRACONY

Accouche.

MARIOTTE

Mais...

BÉHOPÉ

Faut-il les fers ?

MARIOTTE

Elle va encore me traiter d'indiscret.

DOMINIQUE

Vous lui avez succédé ?

MARIOTTE

Eh bien ! oui, là.

BRACONY

Entre Miette et Mme Cordier ?

MARIOTTE

Avant.

DOMINIQUE

Miette, Mme Cordier, l'Américaine, quelle salade !

BÉHOPÉ

Poivrée.

MARIOTTE

Pas tant que ça, mes amis. Ce qu'on est volé !...

DOMINIQUE

Est-ce que par hasard votre Américaine était aussi fragile que Miette ?

MARIOTTE

Elle n'avait pas ce défaut.

DOMINIQUE

Elle en avait un autre ?

MARIOTTE

Elle manquait de tact.

DOMINIQUE

Vous avez fait cette remarque, vous ?

MARIOTTE

Elle me parlait tout le temps de mon prédécesseur ; et cela en termes désobligeants pour mon amour-propre.

DOMINIQUE

Je réclame des détails.

MARIOTTE

Ce n'est pas ce que vous croyez.

BÉHOPÉ

Précise.

MARIOTTE

Vous ne me gronderez pas après ?

BRACONY

Marche donc, puisque tu as commencé.

MARIOTTE

Eh bien ! quand ils étaient ensemble, comme cette femme est mariée et qu'on ne peut pas l'aimer à domi-

cile, il avait arrangé pour elle une petite maison à Saint-James, à la porte du Bois.

DOMINIQUE

La nature attendrit.

MARIOTTE

Quelque chose de rare et de stimulant, paraît-il, une extravagance de libertin, faite pour communiquer du vice à la plus innocente.

BRACONY

Il n'est donc pas ruiné ?

MARIOTTE

Lorsque arriva mon tour, mêmes difficultés, mêmes précautions. Seulement cette fois, ce ne fut qu'un modeste rez-de-chaussée, rue Lincoln.

BRACONY

Près de la place des États-Unis.

DOMINIQUE

Afin qu'elle ne fût pas trop dépaylée.

MARIOTTE

Un rez-de-chaussée agréable, pourtant. J'avais rassemblé là tout ce que l'amour et l'expérience peuvent suggérer ; mais, malgré mon génie, ce n'était pas ça.

DOMINIQUE

Elle regrettait l'ancien cadre.

MARIOTTE

Et à chaque rendez-vous, elle me servait la petite maison de Saint-James ; « Ah ! là-bas, on était plus confortable. En voilà un qui comprend les femmes ! J'aime bien mieux le Louis XV que le Louis XVI... »

BRACONY

*Et cætera, et cætera.*

DOMINIQUE

Elle croyait qu'avec tous les Français, c'était pareil.

MARIOTTE

C'était toujours la même chanson.

DOMINIQUE

A n'importe quel moment.

BRACONY

Jusque sur l'oreiller !

MARIOTTE

N'est-ce pas ? il y a des minutes où l'on préférerait ne pas causer du mobilier.

DOMINIQUE

Vous avez du tact à revendre, mon cher, et vous auriez pu donner des leçons à votre ancienne amie, mais jusqu'ici votre histoire ne démontre pas qu'Antoinette Bellangé soit la maîtresse de François Prieur. Pourquoi ne pas dire carrément son nom ?

MARIOTTE

Je garde mon opinion.

BRACONY

Eh bien ! si tu en as la certitude, elle sera vite lâchée, celle-là.

DOMINIQUE

Son affaire est claire.

BÉHOPÉ, renchérissant.

Ce ne sont pas les scrupules qui arrêteront François, je vous le garantis.

DOMINIQUE, avec amertume.

Alors, il continue son éternel rôle d'amant. Il n'a pas encore fini, à quarante ans !

BÉHOPÉ

Sonnés.

DOMINIQUE

Toujours le même ! Il ne perd aucune occasion d'être ému, et il ne parvient jamais à l'être complètement. Quel cœur infatigable !

BRACONY

Puisqu'il habite Londres, pourquoi fait-il l'amour à Paris ?

MARIOTTE

Et on appelle ça un diplomate !

BÉHOPÉ

Diplomate aujourd'hui, comme il était homme de lettres autrefois.

BRACONY

Pas sérieux.

BÉHOPÉ

Amateur en tout.

DOMINIQUE

Très habile pourtant, dès qu'il s'agit de commettre une vilaine action.

MARIOTTE

Parions qu'il a conservé sa maison de Saint-James.

DOMINIQUE

Elle sert sans doute à ses différents bonheurs, quand il est ici.

BÉHOPÉ

Le même lit pour toutes !

DOMINIQUE, renchérissant.

Ça, c'est l'indélicatesse classique ; l'ignominie courante que nous subissons, sans nous en douter.

BRACONY

Il faudra demander à Toinon si elle la connaît, cette petite maison dangereuse.

BÉHOPÉ

Je ne pense pas. Il doit l'aimer dans un autre quartier.

DOMINIQUE

Pourquoi donc ?

BÉHOPÉ

Par prudence, Raymond Bellangé ne demeure pas loin du Bois.

DOMINIQUE

Vous verrez qu'un jour, il se fera casser la tête par un mari.

BRACONY

Espérons-le.

DOMINIQUE

Et c'est à ces hommes de joie qu'on se donne, c'est pour ceux-là qu'on pleure. Ce sont les seuls qui nous plaisent. Quelle humiliation !

MARIOTTE

Dites donc, en voilà un à qui le mensonge ne fait pas peur, hein ?

BÉHOPÉ

Il ment comme il respire.

BRACONY

Et on ne peut pas rester cinq minutes sans respirer, c'est établi.

MARIOTTE

Un vrai mufle, quoi !

DOMINIQUE, à Mariotte, prise d'une colère subite.

Tout mufle qu'il est, il a encore une supériorité sur vous, mon cher ami.

MARIOTTE

Laquelle, je vous prie ?

DOMINIQUE

Celle de ne pas s'occuper de sa figure. S'il était là, il ne rôderait pas autour de cette glace, comme vous le faites depuis un quart d'heure.

MARIOTTE

Il est sûr de lui, probablement.

DOMINIQUE

Dans tous les cas, il n'a jamais semblé s'apercevoir qu'il était mieux que les autres hommes.

MARIOTTE

Vous croyez ?

DOMINIQUE

Calculée ou non, cette insouciance de sa personne l'a préservé de votre élégance lamentable, car, permettez-moi de vous le dire, vous pratiquez le dandysme jusqu'au ridicule, et, par-dessus le marché, en matière de femmes, vous n'êtes pas plus délicat que lui.

MARIOTTE

En attendant, je n'ai pas fait verser autant de larmes.

DOMINIQUE

Parce qu'on ne vous aimait pas, parbleu !

BRACONY

Tu es collé.

BÉHOPÉ

Chic !

DOMINIQUE

On ne cause le désespoir de personne quand on ressemble à Louis-Philippe comme vous, ou qu'on a une tête de créancier comme Bracony.

MARIOTTE

Attrape.

BRACONY

Vous vous retournez contre nous à présent ?

BÉHOPÉ

Pourquoi cette volte-face ?

MARIOTTE

François ressuscite.

DOMINIQUE

Laissons les morts tranquilles, s'il vous plaît. Vous tapez trop fort sur lui, voilà tout.

BRACONY

C'est vous qui avez commencé.

DOMINIQUE

Il ne fallait pas continuer.

BÉHOPÉ

Elle est raide, celle-là.

DOMINIQUE, s'exaltant peu à peu.

En vérité, vous êtes plus royalistes que le roi. Je me demande un peu ce qu'il vous a fait, M. Prieur. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

BRACONY

La question n'est pas là.

DOMINIQUE

Si, la question est là ! D'ailleurs, quels que soient ses torts, il n'y a que moi dans cette maison, il n'y a que moi seule, ici, qui ai le droit d'en dire du mal.

BÉHOPÉ

Admettons.

DOMINIQUE

Et puis, et puis, tout ce que vous recherchez, tout ce que vous inventez ne l'atteint pas.

MARIOTTE

Quelle puissance d'oubli !

DOMINIQUE

Ses méfaits ne sont que des fautes d'amour, et l'honneur d'un homme n'a jamais été entamé, que je sache, pour des maîtresses quittées ou trahies.

BRACONY, stupéfait.

La logique des femmes !

DOMINIQUE

Je vous étonne, mais est-il moins généreux, moins intelligent, parce que j'ai été sa victime ? Pourquoi ne pas lui appliquer les théories que vous prôniez tantôt, vous tous qui avez éprouvé son amitié, qui avez utilisé sa nature désintéressée et fière ?

BRACONY

Il a des vertus, maintenant.

DOMINIQUE, à Bracony.

Il vaut encore plus par les platitudes qu'il n'a pas commises que par les qualités qu'il a. Ce n'est pas lui qui

traînerait dans les ministères pour faire acquérir ses croûtes ou quémander un bout de ruban.

BRACONY

Il aime mieux traîner dans les cercles.

DOMINIQUE

Il joue, il perd et il emprunte, n'est-ce pas ?

BRACONY

Quelquefois.

DOMINIQUE

Le grand crime !

BRACONY

Mon Dieu...

DOMINIQUE

Il y a toujours au fond de leurs sévérités quelque chose qui venge leurs imperfections. Vous tombez sur les gaspilleurs, parce que vous êtes avare, et ce pantin-là tombe sur les débauchés parce qu'il manque de tempérament.

BÉHOPÉ

Vous allez m'entreprendre aussi ?

DOMINIQUE, à Béhopé.

L'amour, voilà ce qui ne vous tourmente guère, hein ? L'idée d'une nuit de plaisir vous donne le frisson. Découcher ! rien que ce mot-là vous enrhume.

BÉHOPÉ

Chacun ses mœurs.

DOMINIQUE

Vous vous contentez d'être l'ami de celui qui a une histoire. On vous raconte, ça vous suffit, comme vous dites.

BRACONY

Ramasse à ton tour.

DOMINIQUE

Oh ! vous n'avez pas causé de déceptions aux femmes, vous, c'est certain. En revanche, vous ne leur avez pas procuré la moindre joie et vous disparaîtrez de cette vie, pareille à un figurant, sans avoir ressenti ou fait ressentir une émotion quelconque. Pauvre homme !

MARIOTTE

Prenez garde, vous passez la mesure.

BÉHOPÉ

Elle est encore plus humiliante pour moi que pour vous.

DOMINIQUE

Parce que vous avez été plus lié que les autres avec Prieur, et que pendant des années vous avez été son clair de lune.

BRACONY, à Mariotte.

Le fait est...

DOMINIQUE

Que diable, lorsqu'on trouve quelqu'un si bon à imiter, on est mal venu à le juger de si haut.

BÉHOPÉ

Toujours le même reproche.

DOMINIQUE

Car si, par sécheresse, vous n'avez pas singé toutes ses habitudes amoureuses, vous avez du moins pillé soigneusement ses manières, ses gestes, sa façon de parler, la plupart de ses goûts, et jusqu'à ses travers.

MARIOTTE

Pauvre Instar !

DOMINIQUE

Il faut croire que certains de ses défauts sont aussi précieux que des qualités, puisque, aujourd'hui encore, vous vous les appropriez dès que vous cherchez à plaire.

BRACONY

Pas bête.

DOMINIQUE

Que de fois vous l'avez doublé, bon Dieu ! Là, vrai, l'Instar, vous n'avez pas volé votre nom. François Prieur fut inspiré du Ciel le jour qu'il vous baptisa.

BÉHOPÉ

Méchante.

DOMINIQUE

Du reste, il n'est pas le seul qui ait eu l'honneur d'être plagié par vous. Vous carottez tout le monde.

BÉHOPÉ

Continuez, si vous le désirez, je ne vous écoute plus.

DOMINIQUE

Vous avez la maladie de l'imitation comme quelques-uns ont celle de l'originalité. Malheureusement pour vous, l'imitation ne donne pas la jouissance des choses, et encore moins le talent.

BÉHOPÉ

Merci.

DOMINIQUE

Vous avez beau revêtir l'âme ou le costume de chacun, vous ne vous amusez pas davantage. Vous crevez d'ennui dans la peau des autres, et quant à vos livres, n'en parlons pas!...

BÉHOPÉ

Ça n'a pas de rapport.

DOMINIQUE

On les coupe quelquefois, mais on ne les lit jamais.

BÉHOPÉ

Décidément, vous allez trop loin. Je vous demande de cesser.

DOMINIQUE

Si vous n'êtes pas content, la porte est ouverte.

MARIOTTE

Épargnez-le, voyons.

BRACONY

Elle a perdu la tête.

DOMINIQUE

Et ça traite les camarades d'amateurs!... Amateur! ce joli mot dont on a fait une injure. Mais, nom d'un chien, mon petit, il y a parfois des amateurs qui sont de vrais artistes, et je connais beaucoup de gens de métier qui ne le seront jamais. C'est trop fort! (Désignant les épreuves.) La seule page un peu amusante de son bouquin a été cueillie dans le volume de François.

BÉHOPÉ

Je vous demande pardon...

DOMINIQUE

J'ai bonne mémoire.

BRACONY

Je me disais aussi!...

DOMINIQUE

D'abord, tous, vous le détestez depuis longtemps. Oui, tous. Cette haine commune est même ce qui caractérise votre intimité. Tous, vous l'avez toujours exécré à cause de sa chance auprès des femmes.

BRACONY

Je m'en fiche un peu de ses bonnes fortunes.

DOMINIQUE

Avec ça ! Ce sont des choses que les hommes ne se pardonnent pas entre eux. Vous avez l'air de vous indigner au nom de la délicatesse, mais, au fond, vous contentez votre jalousie.

MARIOTTE

Insultez-nous, ça n'a pas d'importance.

DOMINIQUE

Oui, toutes les remarques envieuses, vous les avez faites sur son compte ; vous les avez enregistrées, épinglées avec joie. Vous êtes jaloux de lui, jaloux dans les entrailles.

BÉHOPÉ

En attendant, les femmes lui ont fait rater sa vie.

DOMINIQUE

Quelle aubaine pour vous que sa conduite envers moi ! Ah ! je peux le dire, notre rupture a presque été une réjouissance publique. M'avez-vous assez monté la tête ! l'avez-vous assez chargé, le malheureux ! Et quand je pense que je ne vous ai pas imposé silence, et que j'ai même été votre complice !

BRACONY, éclatant.

Vous êtes trop ingrate, à la fin ! Il faut que vous soyez folle pour nous maltraiter de cette façon.

BÉHOPÉ

C'est la première fois que vous êtes injuste avec nous.

MARIOTTE

Vous devez méditer quelque sottise.

DOMINIQUE

Ça me regarde.

BRACONY

Et nous aussi.

MARIOTTE

Ma parole d'honneur, depuis cinq minutes, il semble que François Prieur soit redevenu le maître de cette maison.

DOMINIQUE

Imbécile !

BÉHOPÉ

Comment osez-vous nous comparer à un pareil homme ?

BRACONY

Admettons que je sois intéressé. Eh bien après ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là dedans ? Est-ce une raison pour être si méprisable ?

MARIOTTE

On peut aimer les grosses femmes et être un honnête homme.

DOMINIQUE

Vous ne comprenez rien.

BÉHOPÉ

Je ne suis pas coureur, soit. Néanmoins, cela ne signifie pas que j'aie tous les vices.

MARIOTTE

Et moi, j'ai beau l'être, je ne les ai pas tous non plus. J'ai commis un certain nombre de rosseries, je le confesse ; les occasions m'ont peut-être manqué pour en commettre davantage, j'en conviens, mais, sapsisti, il me reste encore un atome de délicatesse.

DOMINIQUE

Surtout quand vous contez vos escapades.

MARIOTTE.

D'anciennes escapades.

DOMINIQUE

Un secret n'a qu'un temps, n'est-ce pas ?

MARIOTTE

Je connais des secrets vieux de dix ans, et je les ai gardés.

DOMINIQUE

Vantard !

MARIOTTE

Ce sont des histoires plus piquantes que les miennes, et vous mériteriez bien que je vous les disse.

DOMINIQUE, frémissante.

De quelles histoires s'agit-il encore ? Parlez.

BACONY

Mariotte !

MARIOTTE

Non, je suis moins méchant que vous, et pourtant notre devoir serait peut-être de vous éclairer.

DOMINIQUE

Assez de réticences, je vous somme de vous expliquer.

BACONY

Mais il ne sait rien du tout, ma chère amie.

BÉHOPÉ

Il est à moitié gris.

BACONY

Il ne pourrait qu'inventer.

MARIOTTE, prêt à éclater.

Inventer ? Puisqu'il en est ainsi !...

BRACONY

Tais-toi donc, animal, tu as assez bavardé.

MARIOTTE

Soit.

DOMINIQUE

Vous avez raison. Il ne pourrait qu'inventer. S'il savait quelque chose, ce n'est pas la charité qui lui fermerait la bouche. Quand le vin lui a délié la langue, il dirait du mal de sa mère, plutôt que de ne pas parler.

MARIOTTE

Ne me défiez pas, je vous le conseille.

DOMINIQUE

Comment pourriez-vous garder le secret des autres, vous qui criez sur les toits le nom de vos maîtresses ? Ah ! je plains la pauvre femme qui vous demanderait un peu de mystère. Dieu fasse qu'on ne vous rencontre pas ensemble, vous lui arracheriez sa voilette du visage afin qu'on la reconnût ?

MARIOTTE, à bout.

Pourtant si on l'on venait chez moi, on ne trouverait pas ses lettres d'amour étalées sur ma table, et cyniquement ouvertes.

BÉHOPÉ

Et tu ne les donnerais pas à lire à tes amis ?

MARIOTTE

Ou à mon domestique.

DOMINIQUE

Comme Prieur ? C'est à lui que vous pensez.

MARIOTTE, à Bracony.

Hein ? tu te souviens, le jour où nous étions ensemble dans son cabinet de toilette ?

BRACONY

Je n'étais pas là. Tu te trompes.

MARIOTTE, à Béhopé.

Allons donc ! Il prenait son bain, et on lui faisait les ongles, quand on lui apporta une lettre. Tranquillement, il donna l'ordre à son valet de chambre de l'ouvrir, et celui-ci la lut à haute voix, en domestique dressé à ce métier délicat.

DOMINIQUE

Vous mentez.

MARIOTTE

J'étais présent.

DOMINIQUE

Et c'était une lettre de femme ?

MARIOTTE

Sur l'honneur. (A Béhopé :) Une bien plus forte encore, et du même genre.

BRACONY

Te tairas-tu ?

DOMINIQUE

Je veux qu'il parle.

MARIOTTE, à Béhopé et à Bracony.

Un soir, chez Durand, nous étions en train de souper avec des camarades.

DOMINIQUE

Et des filles.

MARIOTTE

Au moment du café, le chasseur entra et lui remit un

billet écrit au crayon. Une femme l'attendait en bas, dans un fiacre. Comme la lettre du cabinet de toilette, le pauvre chiffon de papier fut lu devant tout le monde, mais cette fois par lui-même, avec force commentaires. Il en fabriqua un petit bateau qu'il donna à sa voisine, et il fit dire qu'il n'y avait pas de réponse.

DOMINIQUE

Quelle infamie !

BRACONY

Et quand, par hasard, il répondait, ce n'était pas plus chic. Quand j'étais avec lui en Hollande, il ne sortait pas de ses lettres sentimentales et...

DOMINIQUE

C'est-à-dire ?

BRACONY

Il était toujours en quête de clichés, et à chaque instant il me mendiait des épithètes amoureuses.

MARIOTTE

Quelque chose de soigné.

DOMINIQUE

Le sacrilège !

BÉHOPÉ

Et maintenant, si vous désirez savoir !...

DOMINIQUE

Assez, taisez-vous, je ne veux pas en savoir davantage. De quel droit me dites-vous tout cela ? C'est indigne !

(Elle fond en larmes.)

BÉHOPÉ, honteux.

Ces potins ne vous concernent pas.

DOMINIQUE

Allons donc !

MARIOTTE

Ce n'est pas vous que je désignais.

DOMINIQUE

Vous mentez.

BRACONY

Il ne vous connaissait pas encore.

DOMINIQUE

Peu importe ! Je suis la dernière à qui vous deviez apprendre ces choses. Voilà une cruauté que lui n'aurait pas commise. Une cruauté inutile.

MARIOTTE

C'est votre faute aussi, il ne fallait pas nous provoquer.

DOMINIQUE, avec désespoir.

Ah ! il lisait mes lettres devant vous ? Ah ! il me tournait en ridicule ? Eh bien ! il a bien fait, si je l'embêtais.

BÉHOPÉ

Calmez-vous, Dominique.

DOMINIQUE

Et puis, quand il aurait été lâche et perfide avec moi, rien ne prouve qu'il l'eût été avec d'autres. D'autres ont pu réussir là où j'ai échoué. Tant pis pour moi. Si j'avais eu plus d'adresse ou de charme, ce ne serait pas arrivé.

(Elle pleure.)

BRACONY, à Béhopé et à Mariotte.

Elle l'adore.

## SCÈNE III

LES MÊMES, ODILE.

ODILE

Regarde, regarde, Dominique.

(Elle lui remet une carte de visite.)

DOMINIQUE, aux autres.

Tenez, voici sa carte. Vous allez pouvoir lui exprimer  
votre façon de penser.

BRACONY

Lui, chez vous ?

BÉHOPÉ

Prieur ?

DOMINIQUE

Que vient-il faire dans ma vie, celui-là ?

BRACONY, affectueusement.

Prenez garde, Dominique.

MARIOTTE

Réfléchissez.

DOMINIQUE

Je n'ai pas peur.

ODILE

Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

(Un silence.)

BÉHOPÉ

Dominique, je vous en conjure...

MARIOTTE

Au nom de votre repos, ne le recevez pas

DOMINIQUE, à Odile.

Fais-le entrer.

BRACONY

C'est dommage.

DOMINIQUE, prenant une glace.

Cachons-les ces cheveux blancs, puisqu'ils indiquent si mal l'âge de mon cœur.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS

Madame... (A Mariotte.) Tiens, Mariotte. (A Bracony.) Tu vas bien, Bracony ?

BRACONY

Comme un vieux parasite.

BÉHOPÉ

Bonjour, François.

FRANÇOIS, du bout des lèvres.

Bonjour.

BÉHOPÉ, devisageant François.

Eh ! Eh !

FRANÇOIS

Tu me trouves fané, hein ?

BÉHOPÉ

Tu as laissé tomber quelques cheveux par terre.

FRANÇOIS

Tu ne les as pas ramassés.

DOMINIQUE

Vous avez quelque chose à me dire ?

FRANÇOIS

Si vous y consentez.

MARIOTTE, à Dominique.

Nous vous abandonnons.

BÉHOPÉ, prêt à sortir.

Alors, aux Folies-Bergère, à dix heures ?

BRACONY, à Mariotte.

Nous allons tous être fichus à la porte.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V

FRANÇOIS, DOMINIQUE

FRANÇOIS

Mon Dieu, Madame, j'aurais peut-être dû vous envoyer un ami à ma place, ou vous écrire ce que j'étais si impatient de vous demander.

DOMINIQUE

Le crime n'est pas grand.

FRANÇOIS

Pardonnez-moi cette incorrection, mais je me trouvais à deux pas de chez vous et j'étais tellement ému des choses qu'on venait de me rapporter que, ma foi, je suis monté avant de réfléchir.

DOMINIQUE

Nous allons voir si vous avez eu raison. Le premier mouvement est quelquefois le meilleur.

FRANÇOIS

De grâce, aidez-moi.

DOMINIQUE

Asseyez-vous, je vous écoute.

FRANÇOIS

Voilà... c'est que... sur le point de commencer, j'hésite. Maintenant que je suis en face de vous, je sens tout ce que ma démarche a d'insolite et de choquant.

DOMINIQUE

Le plus difficile est accompli pourtant.

FRANÇOIS

Au surplus, puisqu'on parle de votre mariage, je pense que cette démarche vous semblera moins déplacée qu'à tout autre moment.

DOMINIQUE

Dites toujours.

FRANÇOIS

Je réclame votre indulgence... C'est de Mme Bellangé qu'il s'agit.

DOMINIQUE

Nous voilà très à l'aise. Expliquez-vous.

FRANÇOIS

Je la quitte à la seconde. Elle sortait d'ici, et elle m'a répété votre conversation.

DOMINIQUE

Ah !

FRANÇOIS, debout.

La confiance que vous lui avez faite, les conseils que vous lui avez prodigués, et notamment votre opinion sur mon compte, l'ont beaucoup troublée. Elle aurait avec vous un nouvel entretien de ce genre qu'elle serait femme à prendre une détermination dont je... qui...

Bref, je viens vous demander de ne pas la réconcilier avec son mari.

DOMINIQUE,

Vous m'avez donc bien oubliée depuis huit ans, monsieur, pour me croire capable d'une action mesquine.

FRANÇOIS

Vous vous méprenez.

DOMINIQUE

Vraiment, si j'étais moins modeste, je pourrais me figurer que c'est la curiosité, et non l'inquiétude, qui vous a conduit chez moi.

FRANÇOIS

Je ne mets pas votre délicatesse en doute.

DOMINIQUE

Moi, je trouve que vous en doutez, et je désire préciser les faits. Quand j'ai donné à Mme Bellangé des conseils que toute femme un peu expérimentée lui aurait donnés; quand, pour la prémunir contre des mécomptes possibles, je lui ai raconté certaines déceptions de ma vie, j'ignorais l'intérêt que vous lui portiez, je ne savais même pas que vous vous connaissiez.

FRANÇOIS

Dans ce cas!...

DOMINIQUE

Dès l'instant où votre nom a été prononcé, j'ai laissé de côté cette histoire de réconciliation.

FRANÇOIS

Vous n'avez pas besoin de vous défendre.

DOMINIQUE

Ce détail a son importance, vous en conviendrez, et

Mme Bellangé, qui vous a rapporté tant de choses, aurait dû, par la même occasion, vous rapporter de quelle façon et à quel moment, je les avais dites...

FRANÇOIS

Nous étions troublés tous les deux. Elle se sera mal expliquée, ou je l'aurai mal comprise.

DOMINIQUE, vivement.

C'est fâcheux. Mais vous pouvez vous rassurer l'un et l'autre, je n'ai pas l'intention de vous désunir.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Je vous demande pardon.

DOMINIQUE, avec émotion.

Si je revois Mme Bellangé, quelle que soit l'inquiétude de ma conscience, je vous promets de réparer le tort que je vous ai causé involontairement...

FRANÇOIS

J'en suis convaincu.

DOMINIQUE

J'espère que vous ne me ferez pas trop mentir et que je ne contribuerai pas au malheur d'une amie.

FRANÇOIS, avec gêne.

Vous êtes la seule à laquelle je ne puis confier mes sentiments pour une autre ; cependant, vous le devinez, si je n'étais agité que par une simple fantaisie, je n'aurais jamais eu l'audace de sonner à votre porte, après tant d'années d'ingratitude.

DOMINIQUE

Probablement.

FRANÇOIS, avec tristesse, s'animant peu à peu.

Mon Dieu, je n'entends pas affirmer par là que ces

sentiments dureront toujours. Personne n'est sûr de soi. Quel est l'homme qui ne change pas ?

DOMINIQUE

Vous, du moins.

FRANÇOIS

La nature humaine est si faible, si médiocre.

DOMINIQUE

C'est le mot...

FRANÇOIS

Chaque heure nouvelle est pleine d'embûches et de surprises... On adore une maîtresse, de bonne foi on lui donne sa vie, de bonne foi encore, on réclame la sienne en échange... et puis, il ne faut qu'un hasard, une émotion inattendue, une démarche quelconque ; et la femme choisie entre toutes devient subitement un embarras pour le cœur et la conscience...

DOMINIQUE

Taisez-vous.

FRANÇOIS

On s'aperçoit avec épouvante qu'elle n'est déjà plus qu'une étrangère importune, et même on se découvre une incroyable dureté, en songeant à son prochain désespoir.

DOMINIQUE

Elle aussi !

FRANÇOIS

Je dépasse ma pensée. Tenez, renvoyez-moi, Madame, car je me sens envahi par toutes sortes de regrets, et, malgré moi, j'oublie en vous voyant... pour qui je suis venu...

DOMINIQUE

Vous perdez la raison.

FRANÇOIS

Je ne devrais pas le dire, mais je suis très ému, plus ému que je n'aurais supposé. Depuis que je suis là, je vous regarde avec tristesse, avec étonnement, je vous regarde comme un beau livre que j'aurai lu trop jeune pour en comprendre la valeur.

DOMINIQUE

La vie !

(Un silence.)

FRANÇOIS

Ah ! Dominique ! comment ai-je pu vous méconnaître, vous ?

DOMINIQUE

Je n'ai pas eu de chance.

FRANÇOIS

Quelle injustice !

DOMINIQUE

Vous trouvez ?

FRANÇOIS

Vous m'en avez beaucoup voulu, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE

J'ai beaucoup souffert.

FRANÇOIS

Ah !

DOMINIQUE

Faisons une croix là-dessus et n'en parlons plus.

FRANÇOIS

Si.

DOMINIQUE

Je préfère.

(Un silence )

FRANÇOIS, tourmentant une chaise, avec le désir de se rasseoir.  
Je peux ?

DOMINIQUE, acquiesçant.  
Mais, moi aussi, je suis contente de vous voir.

FRANÇOIS  
Vraiment ?

DOMINIQUE  
Revenons à Mme Bellangé.

FRANÇOIS  
Eh bien ! en y réfléchissant, il me semble... (Se levant.)  
C'est ici que vous vivez tous les jours ? (Feuilletant des livres.)  
Sully-Prudhomme, Fromentin, Michelet, Renan, des  
âmes pures...

DOMINIQUE  
Je n'ai pas changé.

FRANÇOIS, désignant le buste de Maurice.  
C'est lui ?

DOMINIQUE  
Allons, ne commencez pas à manquer de tact.

FRANÇOIS  
Pardon, je suis pareil à un enfant qui ne se rend pas  
compte de son émotion, et qui rit lorsqu'il devrait  
pleurer...

DOMINIQUE  
Soyez léger, j'aime encore mieux ça.

FRANÇOIS  
Aucun objet, pas un souvenir de moi dans cette  
chambre.

DOMINIQUE  
En cherchant bien.

FRANÇOIS

Vous aviez de vieilles épées dans le temps.

DOMINIQUE

Elles sont restées à Chaville,

FRANÇOIS

Vous y êtes retournée quelquefois.

DOMINIQUE

Rarement.

FRANÇOIS

Vous avez beau faire, votre maison est toujours voisine de la mienne.

DOMINIQUE

Comment la vôtre n'a-t-elle pas changé de place ? Je me le demande.

FRANÇOIS

Les choses sont moins capricieuses que nous... Ce matin, je regardais vos fenêtres.

DOMINIQUE

Vous êtes donc là-bas en ce moment ?

FRANÇOIS

Depuis quelques jours... La haie est plus haute entre nos deux jardins... C'est sérieux votre mariage ?

DOMINIQUE

Presque.

FRANÇOIS, considérant une ébauche.

Bien trouvé, ce mouvement. Vous êtes une véritable artiste, on a raison de le proclamer.

DOMINIQUE

Si je n'avais pas eu de chagrins, je n'aurais probablement pas travaillé.

FRANÇOIS

Au fond de tout talent de femme, il y a un bonheur manqué.

DOMINIQUE

Je le crois.

FRANÇOIS

Ça vous amuse beaucoup d'être connue ?

DOMINIQUE

Il faut bien se contenter de ce qu'on a.

FRANÇOIS

Alors, ce n'est pas la gloire que vous auriez choisie ?

DOMINIQUE

Vous êtes bête.

FRANÇOIS

Vous rappelez-vous quand je vous ai menée chez Frémiet ?

DOMINIQUE

Lui ai-je déplu, hein ?

FRANÇOIS

Il a refusé de vous donner des conseils.

DOMINIQUE

J'avais pourtant une fière envie d'être son élève.

FRANÇOIS

Et quelle pluie en sortant de son atelier ! Il tonnait. Nous ne pouvions pas trouver de voiture, et vous aviez une peur des éclairs...

DOMINIQUE

Je suis toujours aussi lâche.

FRANÇOIS

Et une fois dans ce fiacre, vous vous abritiez dans mes br...

DOMINIQUE, gaïement.

Hé! là-bas! vous oubliez Toinette.

FRANÇOIS

Il y a huit à neuf ans de cela! comme le temps va vite!...

DOMINIQUE

J'ai caché mes cheveux blancs quand vous êtes entré.

FRANÇOIS

Eh bien! vous ne me croirez pas, autrefois vous étiez moins jolie.

DOMINIQUE

Vous êtes bon.

FRANÇOIS

Parole. Vous venez d'enlaidir subitement toutes les femmes que je connais.

(Un silence.)

DOMINIQUE

Voyons, maintenant que tout cela est fini, dites-moi un peu, pourquoi avez-vous disparu de cette façon?

FRANÇOIS

Ne m'interrogez pas.

DOMINIQUE

Je voudrais savoir.

FRANÇOIS

Vous allez me détester si je parle.

DOMINIQUE

C'est donc bien laid?

FRANÇOIS

Ne gâtons pas cette minute.

DOMINIQUE

Vous étiez sorti avec un de vos amis, et nous devions dîner ensemble le soir même... et pas une lettre, pas la moindre explication, aucun signe de vie ! pourquoi ?

FRANÇOIS

Pour rien.

DOMINIQUE

Personne ne vous avait défendu de m'écrire ?

FRANÇOIS

Personne.

DOMINIQUE

Allons donc.

FRANÇOIS

Ne cherchez pas de femme dans ma vilaine action, il n'y en a pas.

DOMINIQUE

Vous en aviez assez, tout bonnement... et vous vous êtes échappé ?...

FRANÇOIS

Si je vous avais dit adieu, je ne serais pas parti.

DOMINIQUE

C'est encore plus triste que je ne pensais.

FRANÇOIS

Tenez, je suis resté cinq minutes de trop.

(Un silence.)

DOMINIQUE, lui tendant son chapeau.

Voici votre chapeau.

FRANÇOIS

Au revoir.

DOMINIQUE

Adieu.

FRANÇOIS, revenant sur ses pas

Au fait, j'y songe, et Mme Bellangé? Qu'est-ce que nous en faisons?

DOMINIQUE

Gardez-la.

FRANÇOIS

Vous croyez que c'est mieux?

DOMINIQUE

Elle est adorable.

FRANÇOIS

Si vous la raccommodez avec son mari?

DOMINIQUE

Vous voulez encore que je me fâche.

FRANÇOIS

Oh! non... Mon Dieu, puisque vous l'exigez, gardons-la. Après tout, la sagesse est de ce côté, et puis...

DOMINIQUE

Vous y tenez peut-être beaucoup, sans vous en douter.

FRANÇOIS

Ah! on devrait jamais monter quatre étages pour annoncer à quelqu'un qu'on est amoureux. Déjà, sur le palier du deuxième, j'éprouvais une vague sensation d'indifférence.

DOMINIQUE

Presque de soulagement.

FRANÇOIS

Comme chez le dentiste, quand on sonne.

DOMINIQUE

Prenez garde, vous pourriez bien l'aimer de nouveau, en descendant l'escalier.

FRANÇOIS

Vous me faites peur. Bah ! je ne risque rien. Et cependant, si je considère un peu cette aventure, je ne regrette pas de... Elle est charmante, en effet.

(Il tourmente sa montre.)

DOMINIQUE

Laissez donc votre montre tranquille.

FRANÇOIS

C'est en lui entendant prononcer votre nom que j'ai désiré la connaître, sans quoi !...

DOMINIQUE

Ne soyez pas indélicat par galanterie.

FRANÇOIS, déposant son chapeau.

Demandez-lui si je mens.

DOMINIQUE

Reprenez votre chapeau.

FRANÇOIS

Ma foi, vous faites bien de me mettre à la porte, j'ai toutes sortes de bêtises sur les lèvres.

DOMINIQUE

Déjà.

FRANÇOIS

Je me sauve. D'abord, si je ne m'en allais pas brusquement, je ne m'en irais pas.

DOMINIQUE

Comme autrefois...

FRANÇOIS

Et je serais encore là demain matin... (Avec amour.)  
Je voudrais bien.

DOMINIQUE

Dépêchez-vous donc.

(Il cherche à lui baiser la main. Elle refuse.)

FRANÇOIS

On ne peut pas vous baiser la main ?

DOMINIQUE

Mais non.

FRANÇOIS

Tant pis... J'aurais été content de... un petit peu...

DOMINIQUE, lui tendant la main.

Soit, gamin malfaisant !

FRANÇOIS, lui baisant la main.

A la bonne heure. Et merci pour votre indulgence.  
Dire que j'en aurai toujours besoin !...

DOMINIQUE

S'il n'y avait pas toujours quelque chose à vous pardonner, vous ne seriez pas vous.

FRANÇOIS

Vous me permettez de revenir ?

DOMINIQUE

Vaut mieux pas.

FRANÇOIS, gaiement.

Mais je possède encore vos lettres ; la délicatesse me commande de vous les rapporter.

DOMINIQUE

Attendez que je vous les réclame.

FRANÇOIS

Alors on ne deviendra jamais de vieux amis ?

DOMINIQUE

Impossible, vous le savez bien.

FRANÇOIS

Essayons.

DOMINIQUE

A quoi bon ? Je vais me marier.

FRANÇOIS

Quelle blague !... Voulez-vous de moi après-demain à trois heures ?...

DOMINIQUE

Après-demain ? Vous êtes fou.

FRANÇOIS

Je repars lundi pour Londres.

DOMINIQUE

A votre retour.

FRANÇOIS

A mon retour ? Mais je n'aurai pas de congé avant un mois.

DOMINIQUE

Vous vous passerez de permission, voilà tout.

FRANÇOIS

Et mon chef !

DOMINIQUE

Combien de fois par semaine traversez-vous la Manche ? Ne mentez pas.

FRANÇOIS

Ça dépend...

DOMINIQUE

De la femme commencée ? (Gravement.) Entre nous, avouez que j'ai de la chance d'être guérie, complètement guérie.

FRANÇOIS

Mon Dieu...

DOMINIQUE

Répondez honnêtement.

FRANÇOIS, avec amitié.

Eh bien ! oui, peut-être, car au fond, je n'ai pas changé, quoi que j'en dise. C'est à croire que ma destinée est de mentir et de tromper. Si vous aviez la folie de m'aimer encore ; sans le vouloir, je vous ferais encore du mal, et cette fois ce serait criminel, abominable. Je préfère en décevoir une autre que vous. Adieu. Dominique.

DOMINIQUE

Adieu.

FRANÇOIS

Je vais tâcher de ne pas revenir.

(Il sort.)

## SCÈNE VI

DOMINIQUE, MAURICE, puis ODILE

(Un long silence.)

DOMINIQUE, charmée.

C'est lui qui est mieux qu'autrefois. (Apercevant Maurice.)  
Ah !

MAURICE, avec embarras.

Je devrais être là depuis longtemps, mais j'ai été obligé de passer chez votre amie, Mme Bellangé.

DOMINIQUE

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MAURICE

Sa petite fille est un peu malade.

DOMINIQUE

Hélène ?

MAURICE

Elle a été prise d'un accès de fièvre en rentrant et, comme sa mère était sortie, l'Anglaise a eu peur et m'a envoyé chercher. Rien de sérieux.

DOMINIQUE, machinalement.

Vous êtes sûr ?...

ODILE

Je peux servir ?

DOMINIQUE

Quand tu voudras.

MAURICE, un peu ému.

Ce monsieur que j'ai croisé sur le palier, c'est M. Prieur, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE

Oui.

(Elle tombe assise et fond en larmes.)

## ACTE III

Un salon à la campagne. Deux portes vitrées, une au milieu, une à gauche, en pan coupé. Jardin au fond, autre porte à gauche, communiquant avec l'appartement; cheminée à droite. Une table à jeu déployée, sur cette table des cartes éparses en désordre. Sur une gaine, un groupe en marbre à moitié brisé. Livres, tableaux, armes, souvenirs, etc., etc., six heures du soir environ.

### SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, BRACONY, MAURICE

(Dominique debout près de Bracony; Bracony assis et lisant. Maurice achevant une lettre.)

DOMINIQUE, à Bracony.

A quoi pensez-vous ?

BRACONY

Ça se voit donc, quand je pense ?

DOMINIQUE, en riant.

Vous prenez tout de suite un air bête.

BRACONY, la menaçant de son livre.

Dites donc, vous !

DOMINIQUE

Tenez-vous un bon livre, au moins ?

BRACONY

Une revue que Mme Bellangé m'a prêtée.

DOMINIQUE, d'un ton moqueur.

*La Revue de Paris ? Antoinette ?*

MAURICE

Elle l'a achetée devant moi, l'autre jour, chez le petit libraire de Chaville.

BRACONY

Tiens ! où donc est Béhopé ? Il a disparu.

DOMINIQUE

Il est monté s'habiller.

(Bracony consulte sa montre.)

MAURICE, à Bracony désignant la table à jeu.

Voici les vingt francs que vous m'avez gagnés.

BRACONY

Je n'ai pas de remords, docteur ; vous en aurez regagné cent d'ici ce soir.

DOMINIQUE

Vous avez beaucoup de malades à voir aujourd'hui ?

MAURICE

Deux ou trois dans le village, et un autre un peu plus loin, à Viroflay, sur la côte.

BRACONY

Dès qu'un médecin de Paris va se reposer à la campagne, il est accaparé par tous les Parisiens en vacances.

MAURICE, à Dominique.

Je ne m'en plains pas toujours. C'est ainsi que je vous ai connue.

DOMINIQUE

Et tendrement soignée.

MAURICE

Mais pas guérie. Si vous m'avez gardé une ombre de reconnaissance, vous m'accompagnerez tout à l'heure jusqu'à Viroflay.

DOMINIQUE

A pied ?

MAURICE

Ou en voiture. Dites oui, j'en aurais beaucoup de joie.

BRACONY

Mais Dominique en aurait peut-être un peu moins.

DOMINIQUE

Il ne s'en apercevrait pas...

MAURICE

Dame, on s'illusionne souvent à côté d'une femme. On est toujours tenté de croire que le plaisir qu'on éprouve est un plaisir partagé.

DOMINIQUE

Ne m'en veuillez pas trop, Maurice. Je n'ai guère envie de sortir en ce moment.

BRACONY

D'abord, vous n'avez pas le droit de sortir avec lui.

DOMINIQUE

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

BRACONY

Vous m'avez promis ce matin de m'accompagner à six heures chez Mme Hédouin.

DOMINIQUE

A huit heures pour dîner.

BRACONY

A six heures pour entendre de la musique de Mariotte.

MAURICE

Chantée par Mme Cordier.

DOMINIQUE

C'est drôle !... Je ne me souviens pas du tout de cette promesse.

BRACONY

Demandez à Béhopé, il était là.

DOMINIQUE, se levant.

Ne vous mettez pas en colère, je vais m'habiller.

BRACONY, prêt à sortir.

Moi aussi.

MAURICE

Au fond, il n'y a que mes malades qui me désirent.

DOMINIQUE, se dirigeant vers la porte.

Obéissons ! mais quel ennui de changer de robe.

MAURICE

Pourquoi ne gardez-vous pas cette blouse ?

DOMINIQUE

Elle vous plaît ?

MAURICE

Je vous aime beaucoup là dedans.

BRACONY

Je ne sais pas de quoi ça dépend, mais vous êtes plus jolie à la campagne qu'à Paris.

DOMINIQUE

Je suis moins laide ici parce que nous sommes entre nous. Le monde ne me va pas, à moi.

MAURICE

Elle est charmante, en liberté.

BRACONY

Elle a vingt ans !

MAURICE

Depuis un mois.

DOMINIQUE

Vingt ans ! Quelle chance !

MAURICE

C'est égal ! je préférerais la Dominique de Paris, celle qui ne mettait pas de henné dans ses cheveux.

DOMINIQUE

Vous n'êtes jamais content, vous.

MAURICE

Je voudrais bien l'être !

BRACONY

Tâchez donc d'être un Oreste un peu gai.

DOMINIQUE, se regardant dans une glace.

Voyons cette jolie femme ! Hum ! Pas brillante.  
(Avec mélancolie.) Et dire que l'année prochaine, je regretterai ce visage-là !

BRACONY, à Dominique.

Allons, montez, dépêchez-vous !

MAURICE, tendrement à Dominique.

Ne vous dépêchez pas.

DOMINIQUE, souriante.

Je sens que je vais manquer de parole à tout le monde aujourd'hui.

MAURICE

J'aime autant ça.

DOMINIQUE, s'arrêtant en chemin.

Oh ! cette bande d'hirondelles sur la maison d'à côté.

MAURICE

Signe d'orage.

DOMINIQUE

Comme elles sont serrées les unes contre les autres !

BRACONY

Signe d'union !

MAURICE

Pourquoi, bon Dieu, regardez-vous toujours par là ?

BRACONY

Vous avez l'air de guetter quelqu'un.

DOMINIQUE

Je croyais voir entrer le père Bouquet dans mon atelier.

MAURICE

Le père Bouquet ?

BRACONY

Son praticien.

DOMINIQUE

Je lui ai écrit de venir prendre le buste de la petite Hélène.

BRACONY

La maquette est donc finie !

DOMINIQUE

Oui, et je l'attends.

BRACONY

Blagueuse ! l'atelier est à droite et vous regardiez à gauche.

MAURICE

Du côté de M. Prieur.

DOMINIQUE

Naturellement.

MAURICE

Ah ! je comprends !... ses volets viennent de s'ouvrir !

DOMINIQUE

C'est la première fois.

BRACONY

Enfin, nous allons revoir ce cher François.

DOMINIQUE

Je vous en prie, ne me persécutez pas avec M. Prieur, il est à Londres.

MAURICE

Vous seriez moins nerveuse s'il était loin.

BRACONY

Avouez-le. Vous n'avez offert l'hospitalité à Mme Bel-langé que pour vous rapprocher de lui.

DOMINIQUE

D'abord, je n'ai pas offert l'hospitalité à Toinon, vous le savez bien, c'est elle qui me l'a demandée.

BRACONY

Avec ça !

DOMINIQUE

Oui, c'est elle. Il y a quinze jours, au moment de la convalescence de sa fille... Les médecins avaient or-

donné la campagne pour Hélène, rappelez-vous, docteur ?

MAURICE

Je me souviens.

DOMINIQUE, à Bracony.

M. Prieur était alors à Londres, retenu par les affaires de son ambassade, et pas un cœur ne le réclamait à Paris.

BRACONY

Excepté le vôtre,

DOMINIQUE

Ou celui d'Antoinette.

MAURICE

Tous les deux.

DOMINIQUE

Vous m'ennuyez à la fin. Que diable, si j'avais eu les intentions que vous me prêtez, je ne vous aurais pas attirés chez moi.

BRACONY

Pardon, c'est nous qui vous avons suivie.

DOMINIQUE

Par amitié?...

BRACONY

Par habitude.

MAURICE

Par jalousie.

BRACONY

Continuez, moi, je vous abandonne.

## SCÈNE II

MAURICE, DOMINIQUE

DOMINIQUE

Je renonce à sortir, mais je ne vous demande pas de rester.

MAURICE, immobile.

Je n'en doute pas.

DOMINIQUE

C'est la jalousie qui vous retient ?

MAURICE

Oui.

DOMINIQUE

Si vous demeurez là pour me tourmenter, vous feriez mieux d'aller soigner vos malades. Voilà une heure que vous êtes tous acharnés après moi. J'en ai assez. Laissez-moi tranquille.

MAURICE

Je ne vous dis rien.

DOMINIQUE

Vous ne me dites rien, mais je sens déjà l'interrogatoire de toute votre personne.

MAURICE

Je ne le nie pas.

DOMINIQUE

Vous n'avez pas besoin de me faire de la morale, allez. Je me suis tout dit. Et puis, que signifient les conseils, en pareil cas ? Je vous le demande un peu ! L'expérience n'a jamais démontré qu'une chose : c'est

que les mêmes bêtises sont toujours recommencées par les mêmes individus.

MAURICE

La théorie est commode.

DOMINIQUE

Il arrivera ce qui doit arriver, tant pis. Ce n'est ni vous ni moi qui pourrions l'empêcher.

MAURICE

Je vous aurais crue moins lâche.

DOMINIQUE

Moi aussi.

MAURICE

A quoi tiennent les événements ! Vous ne l'auriez pas rencontré, il y a trois semaines, à la porte d'un théâtre que vous ne penseriez peut-être pas à lui en ce moment.

DOMINIQUE

Quelle illusion, mon ami !

MAURICE

Dans tous les cas, vous n'envisageriez pas les choses de la même façon.

DOMINIQUE

Le mal est plus vieux que vous ne croyez.

MAURICE

N'exagérez pas. Puisqu'il avait eu le bon esprit de disparaître après son étrange visite, vous n'auriez pas été le chercher, j'en suis bien sûr. Si vous ne l'aviez pas revu, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous installer ici.

DOMINIQUE

Vous ne connaissez guère le cœur des femmes.

MAURICE

C'est égal, mon inspiration n'a pas été fameuse le jour où je vous ai conduite au *Tannhauser*.

DOMINIQUE, presque à elle-même.

Nous nous sommes croisés à la sortie. Il ne m'a même pas regardée. Mais rien qu'en l'apercevant, j'ai regretté de ne pas être sa maîtresse.

MAURICE

Dominique !...

DOMINIQUE

Il m'aurait dit de le suivre que j'aurais obéi. Tenez, Maurice, allez-vous-en, car je ne pourrais que vous parler de lui et je vous ferais de la peine.

MAURICE

Ma peine est un détail.

DOMINIQUE

Faut-il que je souffre, mon pauvre ami, pour m'entretenir de ça avec vous !

MAURICE

Dites, je comprendrai tout. J'ai dans le cœur autant d'amitié que d'amour, vous le savez bien.

DOMINIQUE

Je ne pense qu'à lui depuis ce soir-là ! J'y pense tout le temps. Je ne peux pas penser à autre chose. A quoi me servirait de lutter ? Ma volonté est abolie. Je ne suis plus libre.

MAURICE

Comme dans la tragédie antique ! La fatalité mène l'action.

DOMINIQUE

Je l'aime, je l'aime, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je lui pardonne tout le mal qu'il m'a fait, et tout celui qu'il va me faire encore.

MAURICE

Vous en êtes là !

DOMINIQUE

C'est pour lui, c'est pour le voir, c'est pour entendre parler de lui que je suis revenue dans cette maison. La chose n'était pas bien difficile à démêler, parbleu !

MAURICE

Comme vous l'aimez !

DOMINIQUE

Dieu sait pourtant si ces murs ont été témoins de scènes atroces !... Je peux dire que j'ai promené ma désolation dans chacune de ces pièces. J'ai pleuré dans cette chambre, j'ai pleuré dans celle-ci, j'ai pleuré partout. Tenez, là, où vous êtes, près de cette table, une soirée entière j'ai été insultée par lui. J'entends encore sa voix méchante. Et chaque meuble pourrait raconter une histoire semblable... De chaque objet se lève un souvenir humiliant... Mais tout ici, tout, jusqu'à ce groupe à moitié brisé, atteste ses emportements.

MAURICE

Ma pauvre amie.

DOMINIQUE

Voilà, voilà, ce que j'ai été si pressée de retrouver. Non, je n'ai pas offert cette triste maison à mon amie ; Mme Bellangé m'a demandé d'y venir, la chose est exacte, mais bien certainement, sans m'en rendre compte, j'ai dû lui en suggérer le désir par toutes sortes d'habiletés jésuitiques.

MAURICE

Ça vous ressemble peu.

DOMINIQUE

Ne croyez pas que le hasard a seul dirigé les événe-

ments. Non, non, c'est parce que je l'ai voulu, qu'Antoinette est ici, que nous y sommes tous, et qu'un autre y sera bientôt.

MAURICE

Il ne faut pas qu'il y revienne, il ne le faut pas.

DOMINIQUE

Je me moque bien de la santé de la petite... Pauvre enfant ! Ce qui se passe dans le cœur de sa mère me soucie davantage... Ah ! mon ami ; qu'est-ce que votre jalousie à côté de la mienne ? Si vous saviez !... Je rôde autour de son amour avec indécatesse. Je ne peux pas vous répéter les questions que je lui pose, et encore moins celles que je n'ose pas articuler. La moindre lettre que lui apporte le facteur me bouleverse. J'attends une ombre sur son visage. Je me réjouis de l'indifférence de son amant, et je suis toute prête à profiter de son chagrin.

MAURICE

C'est vous que j'entends ?

DOMINIQUE

Oui, c'est moi, Dominique, moi, votre force morale à tous.

MAURICE

Vous si vaillante, si scrupuleuse !

DOMINIQUE

Je n'aimais pas quand j'avais tant de qualités.

MAURICE

Ainsi la perspective d'une trahison vulgaire ne vous épouvante pas ?

DOMINIQUE, éclatant.

Est-ce qu'un amour infortuné ne signifie pas démence,

suppression de toute espèce de droiture et, partant, de toute espèce de dignité ?

MAURICE, vivement.

Pas toujours.

DOMINIQUE

Un amour malheureux ! Mais c'est la mauvaise foi permanente, mon noble ami ; l'attente infatigable, la mendicité quotidienne de la chair et du cœur, et c'est la jalousie ! Parlons-en encore ! La jalousie, avec son espionnage, sa tendresse policière, son cortège de mensonges, de calomnies, ses visions exactes, ses souvenirs dénaturés ; et sa confiance impudique au premier individu qui vous tombe sous la main !

MAURICE

Vous vous rabaissez à plaisir.

DOMINIQUE

Résignez-vous, mon cher, je suis différente... Après tout, je peux bien avoir une autre âme, puisque je me suis fabriqué une autre apparence... est-ce que ses cheveux ne mentent pas ?... Pourquoi ne mentirais-je pas aussi ? Mais regardez-moi donc, n'ai-je pas changé de toutes les façons ?

MAURICE

Hélas !

DOMINIQUE

Est-ce que je m'arrangeais comme ça ? Il y a un mois, mon petit Maurice, vous vous rappelez, n'est-ce pas ? Vous me prêchiez la coquetterie, vous blâmiez mon indifférence en matière de robes ! Eh bien, maintenant je m'habille, je vais chez les couturiers, je mets du henné, je m'occupe de moi, je travaille à me rajeunir... Ce que je n'ai pas fait pour vous qui m'aimez, je l'ai fait toute seule pour un autre qui ne songe même pas à moi.

MAURICE

L'histoire habituelle !

DOMINIQUE

J'ai trente-huit ans, et à la pensée de sa venue, je suis plus agitée qu'une jeune fille. Vous l'avez remarqué tout à l'heure, quand j'inventais cinquante prétextes, pour ne pas sortir... Je ne vis plus depuis que ces volets sont ouverts. Je vais et viens sans cesse de la maison à la grille. J'ai l'air d'attendre un fiancé. Qu'il vienne, qu'il se hâte ! puisqu'il doit venir !... Je ne pourrai pas le voir sans l'adorer... Il fera de moi ce qu'il voudra !... C'est l'amant de ma vie. Je lui appartiens, je suis perdue !

MAURICE

Eh bien, je ne vous laisserai pas vous perdre, moi, je vous défendrai, si vous ne vous défendez pas.

DOMINIQUE

Je suis perdue.

MAURICE

Parce que vous le voulez bien. Commencez par n'avoir pas cette complaisance envers vous-même, et vous serez moins près de commettre une folie ; sans compter que cette folie est une mauvaise action.

DOMINIQUE

Mes scrupules sont morts.

MAURICE

Vous avez beau constater votre indélicatesse, vous n'en diminuez pas l'importance, vous savez. Triste métamorphose que la vôtre ! Vous auriez mieux fait de rester ce que vous étiez.

DOMINIQUE

Je n'ai pas eu le choix, mon ami.

MAURICE

Comment ! Mme Bellangé habite chez vous, elle est votre protégée, elle vous a confié son secret ; et vous méditez de lui prendre son amant ! Passe encore si cet homme vous aimait, mais vous n'avez même pas l'excuse d'être souhaitée par lui.

DOMINIQUE

Taisez-vous.

MAURICE

Vous venez de me le dire.

DOMINIQUE

Je l'ai dit, mais je me trompe peut-être !

MAURICE

Il vous apportera le désespoir, voilà tout.

DOMINIQUE

Si je souffre à côté de lui, je ne serai pas malheureuse.

MAURICE, avec douleur.

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que je pourrais bien inventer pour vous convaincre ? Je le vois, mes conseils ne comptent pas, aucun argument ne vous émeut. Vous n'entendez même pas mes paroles. Ah ! si seulement je ne vous aimais pas ! Je trouverais les mots qu'il faut, vous me croiriez sans peine. Mais je vous aime, je vous aime, et la douleur que j'éprouve à vous écouter anéantit mon intelligence ! Pourquoi m'avez-vous choisi pour m'infliger ces-choses-là ?

(Il fond en larmes.)

DOMINIQUE

Vous pleurez, Maurice ? Ah ! comme je suis coupable envers vous !

MAURICE

Je vous demande pardon de cette minute de faiblesse et d'égoïsme.

DOMINIQUE

Ne vous excusez pas.

MAURICE, avec chaleur.

Et pourtant ce n'est pas mon intérêt que je défends, c'est le vôtre. Mes rêves à moi n'ont pas d'importance, nous verrons ça à une autre heure. Je ne songe qu'à vous épargner du chagrin, uniquement. Je vous supplie de ne pas braver la destinée, et de rester fidèle à la perfection de votre nature.

DOMINIQUE

Il est trop tard.

MAURICE, l'encourageant.

Allons, tâchez de vous reprendre.

DOMINIQUE

Me reprendre !

MAURICE.

Oui, vous reprendre !

DOMINIQUE, éperdue.

Eh bien, je vais essayer...

MAURICE

Vous me le promettez ?

DOMINIQUE

Oui, mais je ne suis pas très sûre de ma bonne foi.

MAURICE

Promettez toujours, je me charge du reste.

DOMINIQUE

Je vous promets de ne pas faire de coup de tête. Ne m'en demandez pas davantage

MAURICE

Cependant, réfléchissez, cette promesse est illusoire, si vous vous exposez au danger.

DOMINIQUE, vivement.

Je ne veux pas quitter cette maison.

MAURICE

Entendu ; mais il ne faut plus chercher à le revoir, il ne faut pas le rencontrer, il faut le fuir.

DOMINIQUE

Je ne veux pas quitter cette maison.

MAURICE

Vous ne quitterez pas cette maison ; c'est entendu. Toutefois, vous allez sortir immédiatement et avec moi ; et je vais tâcher de vous distraire. Je vous interdis de rester seule en face de vos pensées.

DOMINIQUE, entraînée.

Qu'ai-je fait de mon chapeau ?

MAURICE

Le voici.

DOMINIQUE, avec respect.

Ah ! pourquoi ai-je le cœur si plein d'un autre !

MAURICE, avec amour.

Votre pitié et votre droiture m'auraient suffi à moi.

DOMINIQUE

Gardez-moi tout de même votre amour.

MAURICE, un peu gaiement.

Voulez-vous en causer sur la route de Viroflay ?

DOMINIQUE, tristement.

Pas encore,

## SCÈNE III

LES MÊMES, BRACONY, BÉHOPÉ, PUIS ODILE

BÉHOPÉ, du fond.

La voiture est attelée. Vous venez Dominique ?

DOMINIQUE

Décidément, non.

BRACONY

J'en étais sûr !

DOMINIQUE

Partez en avant, mes amis, je vous rejoindrai plus tard avec Antoinette. (Elle sonne.) Il est près de six heures, comment n'est-elle pas rentrée ?

BRACONY

Elle se sera attardée au Bon Marché.

DOMINIQUE, à Bracony.

Mauvaise gale !

BRACONY

Elle a une tête à exposition de gants, notre amie.

BÉHOPÉ

C'est une beauté de catalogues.

DOMINIQUE

Ne la calomniez pas, elle est chez un avoué.

MAURICE

Un avoué ! Voilà qui sent la poudre...

DOMINIQUE

Vous y êtes ! La guerre est commencée entre elle et son mari.

MAURICE

Mais encore ?

DOMINIQUE

Je vous expliquerai en chemin... Odile, passe-moi un manteau quelconque.

BRACONY

Comment ! vous nous plantez là, et vous osez sortir !

DOMINIQUE

J'accompagne Maurice jusqu'à l'entrée de Viroflay.

MAURICE

Je l'enlève.

Odile va au fond et prend un manteau posé sur une chaise.

BÉHOPÉ

Mes compliments, docteur.

BRACONY, à Odile.

Odile, quand vous aurez fini, vous nous apporterez de la bière.

ODILE, aidant Dominique.

Tu gardes cette robe ?

DOMINIQUE

Je m'habillerai tout à l'heure. Fais attention à Hélène.

ODILE

Est-ce que l'Anglaise peut l'emmener jusqu'à la grille du château ?

DOMINIQUE, s'apprêtant.

Oui, mais qu'elle ne rentre pas trop tard. Si, en revenant de Paris, Antoinette ne trouve pas la petite à la maison, ce sera toute une histoire.

BÉHOPÉ

Elle est devenue insupportable depuis la scarlatine de sa fille.

MAURICE, à Odile.

Odile, faites ouvrir la porte sur la forêt. Nous sortons par là.

DOMINIQUE, à Maurice.

Soit.

MAURICE

C'est le plus court pour monter à Viroflay.

DOMINIQUE, désignant la maison de François.

Et de cette façon nous ne risquons pas de mauvaise rencontre ?

MAURICE, prêt à sortir.

Vous l'avez dit.

(Odile sort.)

BRACONY, leur barrant la route.

Un instant ! si j'ai bien compris, vous prenez la voiture ?

DOMINIQUE

Naturellement.

BRACONY

Eh bien, et moi ?

DOMINIQUE

Eh bien, vous, vous irez à pied.

BRACONY

Il va falloir marcher ?

BÉHOPÉ

Nous en avons pour cinq minutes.

DOMINIQUE, prêt à sortir.

Et on appelle ça un peintre de plein air !

MAURICE, à Dominique.

Mon Dieu, une fois sur la côte, on pourrait bien leur renvoyer le landau. Qu'en pensez-vous, Dominique ?

DOMINIQUE

Et revenir ?

MAURICE

Nous reviendrons par les sentiers, tout doucement.

(Odile rentre avec de la bière sur un plateau.)

BÉHOPÉ

Comme deux amoureux.

BRACONY

Le bois est magnifique.

BÉHOPÉ

Nous acceptons la combinaison ?

DOMINIQUE, sur le seuil.

A une condition. C'est qu'à votre tour, aussitôt arrivés chez Mme Hédouin, vous me renvoyiez la voiture ici.

BRACONY

Entendu.

DOMINIQUE

Pas de plaisanterie. J'en ai besoin pour aller dîner là-bas.

BRACONY

Comptez sur nous.

MAURICE

Dans dix minutes, votre landau sera devant la porte.

BÉHOPÉ

Bon, je l'attends sur ce canapé.

## SCÈNE IV

BRACONY, BÉHOPÉ, PUIS ODILE

BRACONY, se versant à boire.

Odile, il faudra remettre cette revue dans la chambre de Mme Bellangé.

ODILE, sortant.

Bien, monsieur.

BÉHOPÉ, tout en buvant.

Elle a commis une jolie maladresse, celle-là, le jour où elle a refusé de se réconcilier avec son mari. Si, maintenant, elle se ravisait, elle ne trouverait plus le même homme devant elle.

BRACONY

Pourvu que Raymond ne lui ôte pas sa fille !

BÉHOPÉ

Je connais Antoinette, elle ne se laissera jamais prendre son enfant.

BRACONY

Drôle de femme ! Quoi qu'elle fasse, il faut toujours que la petite soit dans la chambre à côté.

ODILE, entrant.

M. Prieur est là.

BÉHOPÉ

François ?

ODILE

Il demande Madame.

BÉHOPÉ

Mme Brienne ?

ODILE

Oui, Dominique.

BRACONY

Vous avez dit qu'elle était sortie, je suppose ?

ODILE

Il a l'air de vouloir attendre.

BRACONY, à Béhopé.

Si ?... Qu'en penses-tu ?

BÉHOPÉ

Puisqu'il est déjà venu la voir à Paris.

BRACONY

Faites-le entrer. (A Béhopé.) Sa présence m'intrigue.  
(Odile sort.)

BÉHOPÉ

Veux-tu que je te dise ? Avant trois jours, François Prieur aura franchi la haie qui sépare leurs deux jardins.

BRACONY

Et la petite maison de Saint-James sera à louer.

BÉHOPÉ

Saint-James ? Il gardera toujours ça.

## SCÈNE V

LES MÊMES, FRANÇOIS

FRANÇOIS, du fond, à Odile qui l'introduit.

Merci, Odile. (Aux autres, du fond.) Je peux attendre en votre compagnie ?

BRACONY

Mais sois le bienvenu.

BÉHOPÉ

Tu es à Chaville depuis longtemps ?

FRANÇOIS

Depuis hier, et je repars demain.

BRACONY

Si vite ?

FRANÇOIS

Je venais faire ma visite de voisin à Dominique.

BÉHOPÉ

Assieds-toi.

FRANÇOIS

Il y a trois semaines à Paris, nous nous sommes expliqués cordialement, et...

BRACONY

Nous savons.

FRANÇOIS

Et je ne pense pas être indiscret en insistant pour lui serrer la main.

BRACONY

Tu n'ignores pas que Mme Bellangé habite ici avec sa fille ?

FRANÇOIS

C'est Mme Brienne que j'ai demandé à voir.

BÉHOPÉ

D'ailleurs, Antoinette passe la journée à Paris,

BRACONY

Presque toutes ses journées.

FRANÇOIS

Je comprends Mme Bellangé ; moi, je ne peux pas supporter la campagne plus de quarante-huit heures.

BRACONY

La verdure a du bon, cependant. Elle repose des gens du monde.

FRANÇOIS, désignant son costume.

En dépit de ton smoking.

BRACONY

Il est accidentel.

FRANÇOIS

Vous dînez dehors ?

BÉHOPÉ

Et l'on doit nous servir de la musique avant le potage.

FRANÇOIS, se levant.

Je ne vous empêche pas de sortir au moins ?

BRACONY, le retenant.

La voiture n'est pas encore là.

(Un silence.)

FRANÇOIS

A propos de musique, que devient Mariotte ?

BRACONY

Mariotte, mais il est étendu sur une chaise longue, dans une autre maison.

FRANÇOIS

Sur une chaise longue ?

BRACONY

Avec une égratignure au-dessus du genou. Tu n'as pas entendu parler de son duel avec lord Ellis ?

FRANÇOIS

Pas du tout. Lord Ellis ? L'ancien amant de Mme Cordier ?

BRACONY

Justement.

BÉHOPÉ

Ils se sont querellés à cause d'elle, le jour du Grand Prix, et le lendemain ils se battaient.

FRANÇOIS

Pauvre Mariotte !

BRACONY

L'affaire s'est réglée à deux pas d'ici, dans le parc de Mme Hédouin.

BÉHOPÉ

Elle a recueilli Mariotte après sa rencontre.

FRANÇOIS

C'est chez elle que vous dînez, sans doute ?

BRACONY

Tu devines.

FRANÇOIS

Bonne Mme Hédouin ! comme elle doit être contente qu'un homme connu se soit battu dans sa propriété !

BÉHOPÉ

Quelle réclame !

BRACONY

On trouve des maisons pour mourir maintenant.

FRANÇOIS

C'est moins difficile que d'en trouver une pour vivre.

BÉHOPÉ

Grâce à Mariotte, elle a tout Paris dans son salon.

BRACONY

Ce n'est pas une femme, ça, c'est un endroit.

FRANÇOIS

Est-ce que la petite Miette à la permission de recevoir son amant ?

BÉHOPÉ

Tu n'arrives pas d'Angleterre, mon cher, tu arrives de Chine. Voilà longtemps que Miette n'est plus avec Mariotte.

BRACONY

Mme Cordier a pris sa place.

FRANÇOIS

Comment ! Mariotte l'a quittée !

BRACONY

Sur le conseil de Dominique.

FRANÇOIS

Raconte ?

BRACONY

Eh bien, un jour Dominique lui reprocha si vertement ses habitudes de trahison et de mensonges qu'il fut pris tout à coup d'un accès de loyauté.

FRANÇOIS

Mariotte ?

BÉHOPÉ

Il a couru chez Miette, il lui a déclaré qu'il était amoureux d'une femme du monde, et il a rompu, séance tenante.

FRANÇOIS

Sans la moindre hésitation ?

BRACONY

Malgré les larmes de la petite.

BÉHOPÉ

Une si belle franchise, en pareille circonstance, t'étonne un peu, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS

Mon Dieu, on est quelquefois lâche devant des larmes.

BRACONY

Tu ne peux supporter que celles que tu ne vois pas.

FRANÇOIS

Il y a longtemps que je ne fais plus pleurer personne.

BÉHOPÉ

Ça reviendra peut-être...

BRACONY, renchérissant.

Car toi aussi tu as rajeuni depuis un mois. .

FRANÇOIS

Aussi ? Qui désignes-tu par ce mot ?

BÉHOPÉ, vivement.

Quelqu'un que tu ne connais pas.

(Un silence.)

FRANÇOIS

Puisque vous dînez avec Mariotte, dites-lui de ma part que j'admire sa droiture et son courage.

BRACONY

Ta commission sera faite.

FRANÇOIS

Il a de la chance, celui-là, d'avoir pu se conduire de cette façon. On ne rompt pas toujours comme on doit.

BÉHOPÉ

Il y a des cas complexes ?

FRANÇOIS, gravement.

Mais oui; et quelquefois, quand il aime ailleurs, l'amant le plus soigneux peut descendre à des actions misérables...

BRACONY

Le plaisir!

FRANÇOIS

La faiblesse.

BÉHOPÉ, à François.

Est-ce un *mea culpa*?

BRACONY

Parles-tu de tes projets ou de tes souvenirs?

FRANÇOIS

Choisis.

BÉHOPÉ, à François, lui tapant sur l'épaule.

Le terrible homme! Il surgit toujours au moment des ruptures ou des réconciliations.

BRACONY

Tiens, Mme Bellangé!

BÉHOPÉ, désignant Antoinette

Si tu as besoin de préciser ta pensée...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ANTOINETTE

ANTOINETTE, à François, sans voir les autres.

Vous? Sans reproche, voilà près d'un mois que je ne vous ai vu!

FRANÇOIS

D'Angleterre, c'est excusable.

ANTOINETTE

On répond aux lettres, au moins.

FRANÇOIS, officiellement, désignant les autres

Votre petite fille est tout à fait rétablie, madame ?

ANTOINETTE, émue.

Oui, mais j'ai encore bien des tourments à cause d'elle.

BRACONY

Vous avez l'air agitée, en effet !

ANTOINETTE

Dominique est-elle à la maison ?

BÉHOPÉ

Elle est sortie avec le docteur.

ANTOINETTE

Êtes-vous sûr ?

BÉHOPÉ

Ma parole.

ANTOINETTE

J'ai vu le landau devant la grille !

BRACONY

Ce landeau est pour nous, mon enfant.

ANTOINETTE

Quel ennui ! J'avais justement quelque chose de pressé à lui dire, un service à lui demander.

BÉHOPÉ

Elle va rentrer. Attendez-la.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Suis-je indiscret, madame ?

ANTOINETTE

Non, non, restez, au contraire ! j'aurai peut-être besoin d'un conseil de vous.

BRACONY, à François.

Pincé.

BÉHOPÉ

Puisque la voiture est là, nous vous laissons.

BRACONY, prêt à sortir.

On vous verra tout à l'heure, chez Mme Hédouin ?

ANTOINETTE

Malheureusement non, je suis forcée de retourner à Paris.

BÉHOPÉ

Vous avez un rendez-vous ?

ANTOINETTE

Avec une amie.

BRACONY, à Béhopé, en sortant avec lui.

En attendant, elle va passer un fichu quart d'heure !

## SCÈNE VII

ANTOINETTE, FRANÇOIS

ANTOINETTE

Vous étiez là depuis longtemps ?

FRANÇOIS

Depuis quelques minutes, et je me disposais à partir.

ANTOINETTE

Si vite ?

FRANÇOIS

Comme vous, j'ai un train à prendre.

ANTOINETTE

Vous allez aussi à Paris ?

FRANÇOIS

Non, à Versailles.

ANTOINETTE

Vous me tournez toujours le dos.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

J'ai promis à ma mère de l'emmener dîner aux Réservoirs.

ANTOINETTE

Vous pourriez tout de même m'embrasser.

FRANÇOIS

Cette maison me gêne un peu.

ANTOINETTE

Nous sommes seuls, allons !

FRANÇOIS, du bout des lèvres, l'embrassant sur le front.

De tout mon cœur.

ANTOINETTE

Vous préférez mon front depuis quelque temps !... Et encore, vous l'avez à peine effleuré deux ou trois fois en six semaines.

FRANÇOIS

Vous-même, vous ne pensiez guère à l'amour quand votre enfant était malade.

ANTOINETTE

Vous ne vous êtes guère inquiété de moi à ce moment-là. Et Dieu sait pourtant si j'étais malheureuse !

FRANÇOIS

Ce que je peux dire, à ma décharge, c'est que pendant que vous étiez triste à Paris, je n'étais pas gai à Londres.

ANTOINETTE

Vous y retournez bientôt ?

FRANÇOIS

Demain.

ANTOINETTE

Tout de bon ?

FRANÇOIS

Je ne fais que passer. C'est pour une affaire importante que je suis venu, et c'est pour la même affaire que je m'en retourne.

ANTOINETTE

Affaire de cœur ?

FRANÇOIS

Affaire de service.

(Un silence.)

ANTOINETTE

Je vous reverrai cette année ?

FRANÇOIS

Dans une dizaine de jours.

ANTOINETTE

Si vous ne venez pas chercher de mes nouvelles, la *Gazette des Tribunaux* vous en apportera.

FRANÇOIS, revenant sur ses pas.

Que signifie cette phrase ?

ANTOINETTE

En voilà un amant !

FRANÇOIS

Vous avez des larmes dans les yeux, je ne me trompe pas. Qu'est-ce qu'il y a ?

ANTOINETTE

Que vous importe, puisque vous ne m'aimez plus ?

FRANÇOIS

Antoinette, ne jouons pas sur les mots. Vous pleurez, vous parlez de rendez-vous à Paris et de tribunaux ; vous m'effrayez à la fin. Que se passe-t-il ?

(Il s'assied.)

ANTOINETTE

Eh bien, il se passe que mon mari veut me prendre ma fille.

(Elle fond en larmes.)

FRANÇOIS

Hélène ?

ANTOINETTE

Et cette mauvaise action sera peut-être accomplie demain.

FRANÇOIS

Vous n'exagérez pas ?

ANTOINETTE

Hélas !

FRANÇOIS

Qui vous a dit cela ?

ANTOINETTE

Son avoué.

FRANÇOIS

L'avoué de M. Bellangé ?

ANTOINETTE

Oui, son avoué.

FRANÇOIS

Quand ?

ANTOINETTE

Tout à l'heure.

FRANÇOIS

Comme ça ?

ANTOINETTE

Il m'avait priée de monter chez lui. C'est un vieil ami de ma famille.

FRANÇOIS

Eh bien ?

ANTOINETTE

Je sors de son étude. Raymond demande le divorce contre moi, et il exige que sa fille soit remise entre ses mains jusqu'à l'issue du procès.

FRANÇOIS

Ce n'est peut-être qu'une menace ?

ANTOINETTE

L'assignation qui doit m'enlever Hélène est toute prête, je l'ai lue.

FRANÇOIS, avec humeur.

Quelle singulière idée a votre mari de vous tourmenter ?

ANTOINETTE

Le mois dernier, j'ai refusé de me réconcilier avec lui. et aujourd'hui, il se venge. Et puis, son amour paternel s'est exaspéré pendant la maladie de la petite.

FRANÇOIS

Intelligent, son amour paternel !

ANTOINETTE

Voilà le résultat de nos imprudences. Ah ! si j'avais su qu'un jour je prendrais un amant, je n'aurais jamais quitté mon mari.

FRANÇOIS

Mon amie, vous oubliez que c'est votre mari qui vous a abandonnée.

ANTOINETTE

Écoutez, le moment est mal choisi pour plaisanter.

FRANÇOIS

Sans doute. Mais on ne vous a pas encore ôté votre fille. D'abord, M. Bellangé n'a pas le droit de vous l'ôter avant que le divorce ne soit prononcé.

ANTOINETTE

Il en a le droit.

FRANÇOIS

Cela me paraît inadmissible.

ANTOINETTE

Parce que vous ignorez la loi. S'il est établi que j'ai un amant, le tribunal peut rendre demain une ordonnance et m'enlever Hélène dans les vingt-quatre heures.

FRANÇOIS

Une enfant de six ans !

ANTOINETTE

Il y a des précédents, et, dans le cas où je perdrais mon procès, ma fille ne me serait pas restituée.

FRANÇOIS

Mâtin ! vous êtes ferrée sur le Code.

(Un silence.)

ANTOINETTE

Je n'ai qu'un moyen de conserver Hélène.

FRANÇOIS

C'est ?

ANTOINETTE

De me réconcilier avec mon mari.

FRANÇOIS

Comment ! vous envisagez une pareille éventualité ?

ANTOINETTE

Ça ne dépend pas de moi.

FRANÇOIS

Et quelle marche compteriez-vous suivre ?

ANTOINETTE

Je vais prier Dominique d'intervenir.

FRANÇOIS

Auprès de votre mari ?

ANTOINETTE

Elle seule a de l'empire sur lui !

FRANÇOIS

Elle seule ?

ANTOINETTE

Personne d'autre.

FRANÇOIS

Et votre parti est pris ?

ANTOINETTE

A peu près.

FRANÇOIS

Ah !

ANTOINETTE

Dame ! La décision brutale de M. Bellangé ne me laisse pas d'autre alternative.

FRANÇOIS

Soit ! mais moi, qu'est-ce que je deviens dans cette combinaison ?

ANTOINETTE

Ah ! je voudrais bien le savoir ! Tout à l'heure, seule en wagon, j'étais pleine de sagesse. Je me répétais : « Il

ne m'aime plus, je l'aime moins. Il n'est jamais là, je ferais bien mieux de le quitter... » Mais voilà que je vous rencontre, et mes bonnes résolutions commencent à s'évanouir. Votre mauvaise influence opère déjà !

FRANÇOIS

Dois-je passer dans la chambre à côté pour que vous vous décidiez librement ?

ANTOINETTE

Trop tard.

FRANÇOIS

Vous ne supposez pourtant pas que je vais demeurer votre amant, si vous avez résolu de revivre avec M. Belangé.

ANTOINETTE

On peut avoir un mari et un amant : c'est très bien porté.

FRANÇOIS

Il faut être trois pour cela.

ANTOINETTE, tendrement.

Pourquoi ne pas finir par où tant de gens commencent ? Après tout, ces accommodements-là sont plus naturels à la fin d'une liaison qu'à son début. Ce serait une si bonne façon de concilier votre indifférence et ma tendresse !

FRANÇOIS

Comment pouvez-vous tenir à un ami aussi imparfait ?

ANTOINETTE

Si imparfait que vous soyez, je ne me sens pas le courage de vous quitter.

FRANÇOIS

Puisque votre fille vous restera !...

ANTOINETTE

J'ai besoin de vous deux pour être heureuse.

FRANÇOIS

Plus M. Bellangé.

ANTOINETTE

Ça, c'est une méchanceté, ce n'est pas un argument.

FRANÇOIS

Mais en admettant que je fasse bon marché de ce monsieur, la raison n'en commande pas moins de nous séparer.

ANTOINETTE

La raison ? Quel drôle de mot sur vos lèvres !...

FRANÇOIS, gravement.

D'ailleurs, votre projet est irréalisable, ma pauvre enfant !... Ce n'est même pas la peine d'y songer. Jamais une femme du caractère de Mme Brienne ne se prêterait à une réconciliation si je n'étais pas totalement supprimé de votre existence.

ANTOINETTE

Je lui dirai que j'ai rompu avec vous.

FRANÇOIS, vivement.

Il ne faut pas lui mentir, à elle moins qu'à personne.

ANTOINETTE

Je n'ai pas le choix.

FRANÇOIS

Quand on demande à quelqu'un son appui, on lui doit au moins la vérité.

ANTOINETTE

Je mets peut-être l'amour au-dessus de la délicatesse.

FRANÇOIS

Et vous vous imaginez qu'elle croira à notre rupture?

ANTOINETTE

Elle sait que je suis une mère très tendre et que vous êtes un homme très inconstant.

FRANÇOIS

Mais il suffirait d'un hasard pour qu'elle découvrit cette comédie, et elle me mépriserait encore plus que vous.

ANTOINETTE

Soyez tranquille, je nierais votre complicité.

FRANÇOIS

Je la connaîtrais, moi.

(Un silence.)

ANTOINETTE

Sapristi! que de scrupules à l'endroit de Mme Brienne... Dites donc, vous n'y regardiez pas de si près autrefois, quand il s'agissait de la tromper!

FRANÇOIS

Vous n'en savez rien, d'abord.

ANTOINETTE

Je croyais que les mensonges ne vous faisaient pas peur jadis... à l'époque où elle était jalouse, jalouse à bon escient de Mlle Doyon.

FRANÇOIS

Je ne comprends pas.

ANTOINETTE

Une petite actrice qui perchait par ici. Et pourtant Dominique n'était votre amie que depuis quelques jours.

FRANÇOIS

Taisez-vous !

ANTOINETTE

Je vous donne le trac, hein ?

FRANÇOIS

Vous êtes joliment renseignée.

ANTOINETTE

Ce n'est pas ma faute, souvenez-vous. Un soir, à Londres, dans ma chambre, sur l'oreiller, cinq minutes après?...

FRANÇOIS

Ah ! c'est bien l'instant de toutes les lâchetés !

ANTOINETTE

Vous n'avez pas prononcé le nom de Dominique, je le reconnais, mais depuis, quand, elle et moi, nous avons parlé de vous, j'ai deviné.

FRANÇOIS

Espérons que je n'ai pas été plus expansif.

ANTOINETTE

Oh ! je pourrais encore vous citer d'autres méfaits... Thérèse Hermann...

FRANÇOIS

Chut !

ANTOINETTE

Lady Clifton.

FRANÇOIS

Taisez-vous donc, nom d'un chien ! Quelle mémoire vous avez !

ANTOINETTE

Et je passe sous silence votre vilain départ de cette maison.

FRANÇOIS

Ma chère enfant, vous vous rappelez là des choses qu'il est d'usage d'oublier.

ANTOINETTE

Mettons.

FRANÇOIS

Mais, je ne vous en veux pas, au contraire. En réveillant mes remords, vous me fortifiez dans ma résistance. Bonsoir !

ANTOINETTE

Une minute ! ne profitez pas si vite de ma gaucherie.

FRANÇOIS

Puisque je ne saurais rester votre amant sans entrer dans le mensonge que vous seriez obligée de faire à Mme Brienne, j'aime mieux renoncer à vous.

ANTOINETTE

Quand j'ai tant de chagrin ? Ce n'est pas sérieux. Vous n'êtes donc plus du tout mon ami !

FRANÇOIS

Plus assez pour devenir votre complice, ni pour subir les inconvénients d'une maîtresse miloyenne.

ANTOINETTE, câline.

Voyons, François, ne soyez pas méchant. Qu'est-ce que ça peut vous faire, mon mari, Dominique et la morale ?

FRANÇOIS

Réconciliez-vous et oubliez-moi.

ANTOINETTE

Je me réconcilie, je mens, et je vous garde.

FRANÇOIS, résolu.

Non

ANTOINETTE, l'entourant de ses bras.

Essayons. Vous ne verrez pas mon mari, vous ne saurez pas qu'il existe. Tout le désagrément sera pour moi. Et si ça ne marche pas, eh bien, mon Dieu, vous me quitterez, mais doucement, sans secousse, en bon camarade. Je vous demande seulement de ne pas m'exécuter sur l'heure. Vous me prenez à condition, voilà tout.

FRANÇOIS

Qu'elle est drôle !

ANTOINETTE

En somme, une telle proposition est faite pour tenter un coureur comme vous. Ce n'est pas votre liberté aujourd'hui, mais c'est peut-être votre liberté demain.

FRANÇOIS

Et même ce soir !

ANTOINETTE

Non, pas ce soir, mais bientôt, très vite, quand il vous plaira !... sans compter les bonheurs casuels que vous rapportera notre rupture apparente, presque publique. Car si nous restons attachés par un lien fragile ; aux yeux des autres femmes vous serez délié, bon à prendre.

FRANÇOIS

Vous m'ouvrez toutes sortes d'horizons.

ANTOINETTE, prête à pleurer.

D'abord, vous n'avez pas le droit de m'abandonner quand je suis malheureuse. Quelle que soit votre indifférence, vous avez en ce moment plus de devoirs envers moi qu'envers vous-même ou n'importe qui.

(Elle pleure.)

FRANÇOIS

Allons, allons, ne pleurez pas encore, on fera ce que vous désirez, là.

ANTOINETTE

Vous consentez?

FRANÇOIS

Momentanément.

ANTOINETTE

Vrai!

FRANÇOIS

Nous continuons.

ANTOINETTE

A trois?

FRANÇOIS

A trois, à quatre, à cinq.

ANTOINETTE, gaiement.

Mais je n'aurais jamais assez de santé!

FRANÇOIS

Bah!

ANTOINETTE

Et c'est convenu, je laisse croire à Mme Brienne que nous sommes fâchés?

FRANÇOIS, gêné.

Ça, c'est votre affaire.

ANTOINETTE

Compris... Dans quelques minutes, Dominique m'aura promis son intervention, et dans une demi-heure, j'aurai repris la route de Paris, le cœur plus léger qu'en arrivant.

FRANÇOIS

Qui allez-vous voir à Paris?

ANTOINETTE

Marie Ferrand.

FRANÇOIS

La femme de l'avocat?

ANTOINETTE

Je vais leur annoncer que cette semaine je signe un bail de bonne existence avec mon mari, ma fille, et un homme que j'aime... Ça, ce n'est pas la peine d'en parler.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

Maintenant que nous sommes bien d'accord, ne me retenez pas davantage, car mon ministre m'attend.

ANTOINETTE

Puisque dans une dizaine de jours, vous revenez de Londres, rappelez-vous que vous m'aimez un peu.

FRANÇOIS

Comptez sur moi.

ANTOINETTE

Parole?...

FRANÇOIS

D'amour.

ANTOINETTE

Alors, allez. D'ailleurs, Dominique n'aurait qu'à rentrer, et, pour beaucoup de raisons, je ne tiens pas à ce qu'elle vous retrouve ici.

FRANÇOIS

Moi non plus.

ANTOINETTE

En voilà une qui sera contente quand je lui dirai que nous avons rompu!

FRANÇOIS

Vous croyez?

ANTOINETTE

Je ne comprends pas pourquoi vous hésitez à la priver de cette joie.

FRANÇOIS, revenant sur ses pas.

Vous n'êtes pas jalouse d'elle, je suppose?

ANTOINETTE

Un peu.

FRANÇOIS

Si ce n'est qu'un peu...

ANTOINETTE

Dame! J'ai vingt-cinq ans, elle en a quarante.

FRANÇOIS

Trente-huit.

ANTOINETTE

Pourquoi la rajeunissez-vous?

FRANÇOIS

Trente-huit, quarante, c'est la même chose.

ANTOINETTE, vivement.

Pardon! Quarante, c'est de l'autre côté. Vous voyez bien que j'ai raison d'être jalouse.

FRANÇOIS.

Rappelez-vous une seconde fois le mal que je lui ai fait, cela calmera vos soupçons.

ANTOINETTE

J'en ai besoin, car votre délicatesse à son égard est sujette à caution. Lorsqu'un gredin comme vous se met à être chevaleresque avec une femme, sa maîtresse en activité n'a plus qu'à boucler ses malles.

FRANÇOIS

Je ne l'aurais pas aimée jadis, et j'en serais amoureux aujourd'hui ! Quelle plaisanterie !

ANTOINETTE

Est-ce pour elle ou pour moi que vous êtes venu ?

FRANÇOIS

En voilà une question !

ANTOINETTE

Vous êtes si différent depuis la visite que vous lui avez faite à Paris, et de son côté elle est si changée !

FRANÇOIS

Ne dites pas de folies, voyons ! Entre Mme Brienne et moi, il y a un abîme infranchissable !

ANTOINETTE

Vous n'êtes pas amoureux d'une autre, au moins ?

FRANÇOIS

Qu'est-ce qui vous préoccupe encore ?

ANTOINETTE

C'est absurde, mais je me sens prise d'une inquiétude générale.

FRANÇOIS

J'ai pourtant cédé sur toute la ligne.

ANTOINETTE

Ah ! j'ai fait une gaffe en vous expliquant avec quelle facilité vous pourriez me trahir ou me quitter. Si vous alliez m'abandonner tout de suite ?

FRANÇOIS

Je n'en ai pas la moindre envie, je vous assure.

ANTOINETTE

N'empêche que ça vous a passé par la tête il y a cinq minutes.

FRANÇOIS

Voyons, ma petite Toinon, pas d'enfantillages. Je vais rater mon train.

ANTOINETTE

Et moi, ma vie... Tenez, je suis tentée d'envoyer tout promener et de ne pas me réconcilier avec mon mari.

FRANÇOIS

Et votre petite fille que vous oubliez !

ANTOINETTE

Vous avez peur que je change d'idée, hein ?

FRANÇOIS

Je vous défends de douter de moi, surtout quand j'ai tant de plaisir à vous serrer dans mes bras.

ANTOINETTE

Taisez-vous, vous avez une voix qui ment.

FRANÇOIS

Vous ne vous y connaissez plus.

ANTOINETTE

D'abord, vous ne me serrez pas.

FRANÇOIS

Faut-il retarder mon voyage d'un jour pour vous prouver ma tendresse ?

ANTOINETTE

Vous feriez cela ?

FRANÇOIS

Et toutes sortes de choses pour endormir vos inquiétudes.

ANTOINETTE

Mais votre ministre ?

FRANÇOIS

C'est un charmant garçon. Je n'aurai qu'à lui dire la vérité.

ANTOINETTE

Et il vous accordera une permission ?

FRANÇOIS

Il sait bien qu'un diplomate qui s'amuse est moins dangereux qu'un diplomate qui travaille.

ANTOINETTE

Ça dépend.

FRANÇOIS, d'un air sincère.

Comment vous rencontrer ? Ah ! si je n'étais pas pris ce soir... Tenez, trouvez-vous demain à cinq heures derrière Saint-Augustin... je monterai dans votre voiture et de là nous irons...

ANTOINETTE

En plein jour ? Vous êtes fou. Mon mari doit me faire surveiller.

FRANÇOIS

Moquez-vous donc de sa jalousie !

ANTOINETTE

En attendant, si... j'ai peur... C'est drôle, quelle rage ont tous ces maris de ne pas vouloir être trompés !... Ma foi, tant pis, je me risque.

FRANÇOIS

Vous en serez récompensée.

ANTOINETTE

Tu viendras ?... Ce ne sera pas comme la dernière fois ?

FRANÇOIS

Décidément, vous êtes trop défiante.

ANTOINETTE

Je suis très jolie en ce moment, tu verras.

FRANÇOIS

Pas si haut.

ANTOINETTE

Dis-moi quelque chose de tendre avant de me quitter, quelque chose que tu ne penses pas.

FRANÇOIS

Je t'aime.

ANTOINETTE

Ce n'est peut-être pas un mensonge.

FRANÇOIS, à part, du fond, en lui envoyant un baiser ironique.

Ouf ! Liquidée ! libre !

(Il sort.)

ANTOINETTE

Maintenant, il s'agit de convaincre Dominique..

## SCÈNE VIII

MAURICE, ANTOINETTE

MAURICE

Ah ! je suis bien aise de vous trouver. Justement je tenais à vous prévenir que votre mari est en ce moment chez Mme Hédouin

ANTOINETTE

Vous l'avez vu ?

MAURICE

Il y a cinq minutes, devant la gare. Et comme je m'étonnais de sa présence à Chaville, il m'a dit qu'il allait prendre des nouvelles de Mariotte, chez Mme Hédouin.

ANTOINETTE

Quelle coïncidence ! Savez-vous s'il dîne là-bas ?

MAURICE

C'est peu probable. Comment voulez-vous qu'on l'ait invité en même temps que vous ?

ANTOINETTE

Évidemment.

MAURICE

Dans tous les cas, si vous avez peur de le rencontrer, vous êtes avertie.

ANTOINETTE

Je vous remercie de votre sollicitude, monsieur Arnault, mais je ne cours pas ce risque, car, précisément, le hasard fait que je ne dîne pas ce soir chez Mme Hédouin.

MAURICE

Il vous arrive un ennui ?

ANTOINETTE

Un gros ennui. Toutefois, le renseignement que vous venez de m'apporter est précieux. Grâce à lui, certaines choses pourraient être conjurées.

MAURICE

Je le souhaite de tout mon cœur.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, DOMINIQUE

DOMINIQUE, à Antoinette.

Tiens, tu es rentrée, ma chérie ? je commençais à m'inquiéter de ton absence.

(Elle l'embrasse.)

ANTOINETTE

Tu avais raison d'être préoccupée.

DOMINIQUE

Qu'y a-t-il ?

ANTOINETTE

Un incident grave. J'ai besoin que tu voies mon mari le plus tôt possible.

DOMINIQUE

Quand tu voudras, ma petite, immédiatement.

ANTOINETTE

Eh bien ! Raymond est en ce moment chez Mme Hédouin.

DOMINIQUE

Ton mari ?

ANTOINETTE

Oui, M. Arnault vient de me l'apprendre.

MAURICE

C'est exact.

ANTOINETTE

Peux-tu y courir tout de suite ?

DOMINIQUE

Naturellement, voyons.

ANTOINETTE

Tu es bonne.

DOMINIQUE

Mais au moins, raconte-moi vite ce qui te bouleverse.

ANTOINETTE

C'est que...

MAURICE

Je vous gêne ?

DOMINIQUE, à Maurice.

Puisqu'il faut que je parle aujourd'hui même à son mari, grimpez là-bas chez Mme Hédouin et retenez Raymond jusqu'à mon arrivée.

MAURICE, prêt à sortir.

Je vais le faire inviter à dîner, tout bonnement.

DOMINIQUE

Mais Antoinette dîne aussi chez Mme Hédouin ?

ANTOINETTE

Non, non, je n'y dîne pas ; j'ai changé d'idée.

MAURICE, à Dominique.

Dois-je revenir vous chercher ?

DOMINIQUE

Ne vous dérangez pas.

MAURICE

Alors, adieu.

DOMINIQUE

Allons, ne partez pas tristement.

MAURICE

On vous renvoie toujours avec ces mots-là.

ANTOINETTE

Je parie qu'il reviendra.

## SCÈNE X

DOMINIQUE, ANTOINETTE

DOMINIQUE

Je devine à peu près, mais explique-moi les choses.

ANTOINETTE

Eh bien, Raymond demande le divorce, et il veut me prendre ma fille.

DOMINIQUE

Déjà !

ANTOINETTE

L'assignation est rédigée.

DOMINIQUE

Es-tu bien sûre ?

ANTOINETTE

L'avoué de Raymond me l'a communiquée.

DOMINIQUE

Ma petite Antoinette !

ANTOINETTE

Ce soir probablement, je recevrai du papier timbré.

DOMINIQUE

Je te l'avais prédit que l'indulgence de ton mari ne durerait pas.

ANTOINETTE

Dans quelques jours, demain, s'il l'exige, Hélène peut être entre les mains de son père.

DOMINIQUE

La loi l'y autorise.

ANTOINETTE

Parbleu ! Ce sont des maris trompés qui l'ont votée !... Mais comme je ne conçois pas l'existence sans ma fille, je vais mettre mes répugnances de côté, et, ne jette pas les hauts cris, je vais essayer de me réconcilier avec M. Bellangé.

DOMINIQUE

Tu me surprends un peu.

ANTOINETTE

Quoi ! Je vais proposer à mon mari ce qu'il m'a offert le mois dernier, et que j'ai refusé si légèrement ; puisqu'il est le plus fort je me résigne.

DOMINIQUE

Si facilement ?

ANTOINETTE

Tu me désapprouves ?

DOMINIQUE, vivement.

Quelle précipitation ! On essaye de se défendre au moins !

ANTOINETTE

A quoi bon ? quand la partie est perdue d'avance.

DOMINIQUE

As-tu pesé toutes les conséquences d'un pareil acte ?

ANTOINETTE

Je préfère m'enchaîner par une décision rapide. Quand ce sera fait, ce sera fait, tant pis.

(Un silence).

DOMINIQUE

Et, naturellement, c'est sur moi que tu comptes pour amener un rapprochement entre Raymond et toi ?

ANTOINETTE

Ça va sans dire... Quoi qu'il m'en coûte un peu de te mêler à ces choses.

DOMINIQUE

En effet, tu m'embarrasses beaucoup.

ANTOINETTE

Je le pensais bien.

DOMINIQUE

Les événements de ma vie ne me désignent pas précisément pour cette mission délicate.

ANTOINETTE

Fais passer ton dévouement avant tes souvenirs !

DOMINIQUE

Je peux ne pas être une amie parfaite.

ANTOINETTE

Tu oublies ta droiture.

DOMINIQUE

Tu as raison, mais, puisque tu invoques cette droiture, je trouve difficile de proposer à un vieil ami de se réconcilier avec sa femme, lorsqu'on sait que cette femme n'est pas libre.

ANTOINETTE

Quant à ça...

DOMINIQUE

Et d'autre part, pour rien au monde, je ne voudrais contribuer à un changement dans ta vie intime.

ANTOINETTE

C'est fait.

DOMINIQUE

Ce changement ?

ANTOINETTE

Ce changement est accompli.

DOMINIQUE

Depuis quand ?

ANTOINETTE

Depuis cinq minutes.

DOMINIQUE

Comment croire que tu parles sérieusement ?

ANTOINETTE

Il était là lorsque je suis rentrée. J'ai profité du courage momentané que j'avais, et je l'ai persuadé.

DOMINIQUE

En si peu de temps ?

ANTOINETTE

Nous en avons assez l'un et l'autre. Tu as pu t'en apercevoir, d'ailleurs.

DOMINIQUE

Oui, quelquefois.

ANTOINETTE

Faut-il te préciser le détachement progressif de deux êtres qui se sont aimés ?

DOMINIQUE

Ne me raconte pas.

ANTOINETTE

Nos cœurs étaient séparés avant que le mot de rupture ne fût prononcé.

DOMINIQUE

C'est bien la vérité que tu me dis ?

ANTOINETTE

Pourquoi te mentirais-je ?

DOMINIQUE

Et tu n'as pas une larme dans les yeux en m'apprenant cela ?

ANTOINETTE

Je t'en prie, ne me blâme pas de lui préférer ma fille. Ce ne serait pas encourageant. Après tout, M. Prieur n'a été qu'un accident dans ma vie. Je ne suis pas née pour les émotions irrégulières, moi, tu le sais bien ; mon mari ne m'aurait pas abandonnée que probablement je n'aurais jamais aimé personne, et surtout un homme aussi décevant.

DOMINIQUE, avec embarras.

Un homme comme les autres, va, soyons indulgentes.

ANTOINETTE

Tu oublies ce que tu m'as raconté !

DOMINIQUE

J'évoquais des choses si lointaines !

ANTOINETTE

Prends garde, tu vas me faire son éloge.

DOMINIQUE

Je regrette le mal que je t'en ai dit.

ANTOINETTE, avec jalousie.

Tu es trop délicate.

DOMINIQUE

On ne l'est jamais assez.

(Un silence.)

ANTOINETTE

Ne parlons plus de M. Prieur.

DOMINIQUE

Réfléchis. Je n'ai pas encore vu ton mari.

ANTOINETTE

Ma détermination est irrévocable.

DOMINIQUE

Tu es sûre de l'indifférence de ton amant ?

ANTOINETTE

Il repart demain pour l'Angleterre.

DOMINIQUE

Si vite ?

ANTOINETTE

Il est peut-être même déjà parti.

DOMINIQUE

Allons donc ! Sa mère demeure à côté, je parie qu'il est chez elle.

ANTOINETTE

J'en doute, il prenait le train en me quittant.

DOMINIQUE, avec chagrin.

Ah !

ANTOINETTE

Nous ne le reverrons pas.

DOMINIQUE

Alors je vais m'exécuter, je vais parler à ton mari.

ANTOINETTE

Merci !

DOMINIQUE

Mais quand j'aurai réussi, tu ne me le reprocheras pas ?

ANTOINETTE

Tu es folle !

DOMINIQUE

Tu ne m'accuseras pas d'un zèle trop ardent, plein d'arrière-pensées ?

ANTOINETTE

Je t'estime et je t'aime.

DOMINIQUE

D'ailleurs, rien ne prouve que les choses iront toutes seules.

ANTOINETTE

Je suis tranquille là-dessus. Raymond m'aime toujours.

DOMINIQUE

En attendant, il m'a l'air assez monté contre toi.

ANTOINETTE

Tu plaideras si bien ma cause !

DOMINIQUE

Je suis quelquefois très gauche, je t'en avertis.

ANTOINETTE, s'animant.

Mais je n'admets pas que tu échoues. Il faut employer tous les moyens pour le convaincre.

DOMINIQUE

J'essaierai.

ANTOINETTE, s'animant de plus en plus.

Il faut lui persuader que le bonheur de sa fille dépend de cette réconciliation... Il faut remuer tous ses senti-

ments. Il faut... au besoin, emmène Hélène avec toi, puisque la vue de cette petite l'émeut toujours... Voilà un moyen noble.

DOMINIQUE

Je ne demande pas mieux.

ANTOINETTE

Elle n'est pas rentrée, je crois.

DOMINIQUE

Elle joue à l'entrée du parc. C'est mon chemin. Je la prendrai en passant.

ANTOINETTE

Je t'accompagne jusque-là. Nous causerons encore. Et puis, j'ai une dépêche à envoyer.

DOMINIQUE

A qui ?

ANTOINETTE

A Ferrand.

DOMINIQUE

Tu étais déjà munie d'un avocat ?

ANTOINETTE

Au premier moment, j'ai été affolée. Mais je vais lui télégraphier de ne pas m'attendre ce soir, comme il en était convenu. Ce n'est plus la peine que je me précipite à Paris, puisque toutes les difficultés seront peut-être aplanies dans un quart d'heure.

DOMINIQUE

Accorde-moi une heure.

ANTOINETTE

Voilà justement Odile avec ton manteau.

DOMINIQUE

Où donc ai-je posé mes gants ?

## SCÈNE XI

LES MÊMES, ODILE

ANTOINETTE

La petite n'est pas rentrée ?

ODILE

Pas encore.

DOMINIQUE, à Odile qui lui apporte son manteau.

Donne.

ODILE, aidant Dominique.

Le père Bouquet est dans ton atelier.

DOMINIQUE

Il tombe bien ! (A Antoinette.) C'est mon praticien qui vient chercher le buste de ta fille.

ODILE

Tu n'as pas besoin de le voir ?

DOMINIQUE, tentée.

Si... mais je suis trop pressée.

ANTOINETTE

Ne te gêne pas à cause de moi.

DOMINIQUE

Tu permets que je lui dise un mot ?

ANTOINETTE

Va donc. Même, si tu veux, pendant ce temps-là, je

peux expédier Hélène à son père, directement. L'Anglaise l'accompagnera, voilà tout.

DOMINIQUE, prête à sortir.

Mon Dieu... il ne serait peut-être pas mauvais que la petite me précédât de quelques minutes... (Se décidant) Réflexion faite, expédie-la, je la suis. J'ai peur que ce vieil homme commette une maladresse.

ANTOINETTE, prête à sortir de son côté.

Convenu. Quand tu arriveras, M. Bellangé sera déjà attendri. Je passe au télégraphe, j'envoie Hélène à son père et je reviens ici.

DOMINIQUE

Dans tous les cas, ma petite Toinon, si je ne te revois pas avant mon entretien avec ton mari, ne sois pas inquiète. Dès que j'aurai un résultat, je te l'apporte en courant.

ANTOINETTE

A la grâce de Dieu, et bonne chance !

Antoinette sort.

DOMINIQUE, prête à sortir de son côté.

Ma destinée s'accomplit.

## SCÈNE XII

DOMINIQUE, ODILE

ODILE

Tu es toute pâle ?

DOMINIQUE

Ne t'occupe pas de moi.

ODILE

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DOMINIQUE

Tu mettras le couvert d'Antoinette, elle dînera à la maison avec la petite.

ODILE

Elle ne dîne pas chez Mme Hédouin ?

DOMINIQUE

Non. Le père Bouquet n'a rien déplacé, n'est-ce pas ?

ODILE

Il t'attend pour commencer.

DOMINIQUE

J'y vais.

ODILE

Garde ton manteau.

DOMINIQUE

Ce n'est pas la peine.

ODILE

Décidément, tu n'as pas ton air habituel.

DOMINIQUE, revenant sur ses pas.

Odile, penses-tu que je puisse plaire encore ?

ODILE

Tu es jolie comme dans le temps.

DOMINIQUE

Tu sais, je crois qu'il m'aime.

ODILE

C'est toi qu'il a demandée tout à l'heure.

DOMINIQUE

Tu es bien sûre ?

ODILE, apercevant François.

Le voilà.

DOMINIQUE

Va-t'en vite.

ODILE

Et ton praticien ?

DOMINIQUE

Qu'il se débrouille.

ODILE, à François.

Entrez, monsieur Prieur.

Odile sort.

## SCÈNE XIII

FRANÇOIS, DOMINIQUE

FRANÇOIS

Je suis venu tout à l'heure, mais vous étiez sortie.

DOMINIQUE, toute tremblante.

On m'a dit.

FRANÇOIS

Je venais vous rapporter vos lettres, ces lettres que je n'aurais jamais dû conserver.

DOMINIQUE

Gardez-les.

FRANÇOIS

J'avais choisi ce prétexte pour pénétrer chez vous.

DOMINIQUE

Je souhaite que vous les gardiez toujours.

FRANÇOIS, avec joie.

Je n'ose pas comprendre.

Un silence.

DOMINIQUE, avec anxiété.

Alors, vous repartez?... c'est décidé?

FRANÇOIS

Je ne sais plus.

DOMINIQUE

Vous ne vous absentez pas à cause de moi, je suppose?

FRANÇOIS

Peut-être.

DOMINIQUE

Pour longtemps?

FRANÇOIS

Ça vaudra mieux.

DOMINIQUE, tendrement.

Mais ce départ, je ne vous le demande pas.

FRANÇOIS, avec un cri de joie.

Dominique! Ce n'est pas possible?

DOMINIQUE

François!

FRANÇOIS

Tu m'aimes toujours, tu m'aimes?

DOMINIQUE, le retenant du geste.

Reste, reste là.

FRANÇOIS

Je t'adore.

DOMINIQUE

Tais-toi, ne me dis pas des choses pareilles. Je n'ai pas encore le droit de t'écouter.

FRANÇOIS

Je t'aime.

DOMINIQUE, avec amour.

Et tu l'as quittée, c'est vrai ?

FRANÇOIS

Je ne la reverrai pas.

DOMINIQUE, les yeux dans ses yeux.

Vous avez bien rompu ?

FRANÇOIS

Je n'appartiens qu'à toi.

DOMINIQUE

C'est bien entendu entre vous ? Tu ne me mens pas ?

FRANÇOIS

Je suis libre et je t'aime.

DOMINIQUE

Prends garde, réfléchis, sois très loyal ; car aujourd'hui c'est ton cœur tout entier que je réclame. Si tu ne m'aimes pas complètement, uniquement, si je ne suis qu'une fantaisie que tu veux te passer, épargne-moi, va-t'en.

FRANÇOIS

Je suis sûr de moi.

DOMINIQUE

Tu ne sais pas comme j'ai pleuré !

FRANÇOIS

Dis-moi que tu me pardonnes !

DOMINIQUE

Que t'importe, puisque je t'aime, 'puisque je n'ai pas cessé un seul jour de t'adorer.

FRANÇOIS

Mon pauvre amour !

DOMINIQUE

C'est pour toi que je suis revenue dans cette maison.

FRANÇOIS

C'est pour toi seule que tout à l'heure je suis rentré dans la mienne.

DOMINIQUE

Hélas ! Voilà huit ans que je t'attendais !

FRANÇOIS

Tu seras heureuse, cette fois, tu verras.

DOMINIQUE

Dieu t'entende !... Et maintenant, sauve-toi, car il faut que je sorte.

FRANÇOIS

Un instant !... Ne songe qu'à nous deux.

DOMINIQUE

Nous serons plus près l'un de l'autre, après la démarche que je vais faire.

FRANÇOIS

Veux-tu de moi, ce soir ?

DOMINIQUE

Viens demain.

FRANÇOIS

Ce soir, je t'en supplie ?

DOMINIQUE

Ne me demande rien, je ne pourrais rien te refuser.

FRANÇOIS, désignant le jardin.

La haie n'est pas très haute,

DOMINIQUE

Tu es fou.

FRANÇOIS

Je suis jaloux.

DOMINIQUE, avec joie.

Si c'était vrai !

FRANÇOIS

Comment n'as-tu pas deviné le désarroi de mon âme ? Mais tu ne sais donc pas que depuis un mois tu bouleverses toutes mes idées, que tu conduis toutes mes actions ?

DOMINIQUE

Je ne peux pas croire que c'est toi qui parles.

FRANÇOIS

La première fois que je t'ai revue, ce jour inoubliable où tu m'as tendu la main, tu n'as donc pas senti que je t'offrais mon cœur en te confessant que j'en aimais une autre ?

DOMINIQUE

Explique tout de même.

FRANÇOIS

Tu n'as donc pas senti qu'en réalité, je souhaitais une rupture avec cette femme dont je te suppliais de ne pas me séparer.

DOMINIQUE

Continue, continue.

FRANÇOIS

Puis, mes supplications terminées, tu as compris, n'est-ce pas ? que je causais volontairement de choses inutiles par crainte de te parler d'amour, et que malgré ces précautions, je t'adressais toutes sortes de pensées folles sous l'insignifiance des mots ?

DOMINIQUE

Oui, j'entendais ce que tu ne disais pas.

FRANÇOIS

Ah ! je m'en rends compte aujourd'hui : jusqu'à présent je n'avais aimé personne, pas plus toi que les autres. Mais cette fois je suis pris, j'en suis bien sûr, je suis amoureux, et tout de bon, ça y est. Enfin je la tiens, cette émotion que je cherchais, et que mes expériences ne m'avaient pas apportée. Je la reconnais, c'est l'émotion que je t'ai vu éprouver, c'est la souffrance pour laquelle j'ai vu pleurer tant d'hommes et tant de femmes, et que j'attendais avec envie.

DOMINIQUE

Tu connais ce bonheur ?

FRANÇOIS

Que pense-t-elle ? Que fait-elle ? Où est-elle ? Voilà maintenant l'obsession de ma vie. Présente ou lointaine, ta forme désirée me persécute. Je suis devenu l'espion de ton existence, un pauvre être malade d'inquiétude et de curiosité.

DOMINIQUE

Comme tu m'aimes !

FRANÇOIS

Depuis vingt-quatre heures, je rôdais autour de cette maison sans oser y pénétrer. Hier, en voyant tes fenêtres

éclairées, j'ai failli traverser le jardin comme autrefois. Oui, un peu moins de lâcheté, et j'ouvrais la porte de ta chambre... Car je ne peux pas me plier à cette idée que mes droits d'amant ne sont plus les mêmes.

DOMINIQUE

Ah ! cesse de parler, mon ami. Tu vas me faire perdre la tête, et je t'assure que j'ai grand besoin de ma raison.

FRANÇOIS

Toutes les folies sont déjà dans tes yeux !

DOMINIQUE

Demain. Pas encore.

FRANÇOIS

Je t'obéis.

DOMINIQUE, avec amour.

Patiente, et surtout ne sois pas jaloux ! Jaloux, toi ? Mais si tu as eu d'autres maîtresses, moi, je n'ai pas eu d'autre amant, et tu me retrouves telle que tu m'as laissée !

FRANÇOIS

Eh bien, à demain, ma chère bienfaitrice !

DOMINIQUE, avec adoration.

Je te restitue tout mon être.

## ACTE QUATRIÈME

Même intérieur qu'à l'acte précédent. Un peu plus d'ordre dans la chambre. Une lampe allumée sur une table.

### SCÈNE PREMIÈRE

ODILE, ANTOINETTE

Odile pose une lettre sur une table.

ANTOINETTE, entrant.

Mme Brienne est déjà partie ?

ODILE

Elle monte en voiture à la minute. C'est étonnant que madame ne l'ait pas rencontrée.

ANTOINETTE, avec regret.

Je n'aurais pas dû prendre par l'église.

ODILE

Quand madame désirera dîner, elle n'aura qu'à m'avertir.

ANTOINETTE

Tout à l'heure, quand la petite rentrera. Elle est en ce moment chez Mme Hédouin, auprès de son père.

ODILE

Madame a eu une bonne idée de l'envoyer à M. Belangé.

ANTOINETTE

Une bonne idée ? Ah ! ma pauvre Odile, on fait quelquefois de fameuses sottises à cause des enfants.

ODILE

On n'a pas toujours le choix.

ANTOINETTE

M. Prieur est-il revenu depuis que je suis sortie ?

ODILE

Non, madame.

ANTOINETTE

Madame ne l'a pas revu ?

ODILE

Non.

ANTOINETTE

Tu es bien sûre ?

ODILE, dissimulant.

M. Prieur n'a pas reparu à la maison.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICE

ANTOINETTE

Vous revoilà tout de même ?

ODILE

Docteur, il y a une lettre pour vous sur la table.

MAURICE, à Antoinette.

Vous permettez ?

ANTOINETTE

A votre aise.

MAURICE, lisant.

C'est un client.

Odile sort.

ANTOINETTE

Vous manquez Dominique d'une seconde.

MAURICE, sa lettre à la main.

Je viens de la rencontrer. Elle a fait arrêter sa voiture sur la route et nous avons causé. J'étais revenu pour elle, mais je suis entré pour vous.

ANTOINETTE

Vous avez vu mon mari ?

MAURICE

Je le quitte à l'instant.

ANTOINETTE, vivement

Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

MAURICE

Il ne m'a pas parlé de vous, et ma foi, je n'ai pas cru devoir prononcer votre nom. D'ailleurs, je ne l'ai entrevu qu'une minute à peine, juste le temps de lui annoncer la visite imminente de Dominique.

ANTOINETTE

Je vous remercie.

MAURICE

En ce moment Mme Brienne doit plaider votre cause auprès de lui.

ANTOINETTE

Vous savez ce dont il s'agit?

MAURICE

Je devine.

ANTOINETTE, avec regret.

Et vous supposez que Dominique va réussir?

MAURICE, avec un peu d'amertume.

Tout me porte à le croire, si j'en juge par la tranquillité confiante de son attitude, par l'assurance heureuse de toute sa personne.

ANTOINETTE, presque à elle-même.

L'assurance heureuse !...

MAURICE, tristement.

Oui, quelque chose, très au fond de moi, m'avertit que Mme Brienne aura raison de votre mari, et que bientôt ma présence ici deviendra.... superflue.

ANTOINETTE

Qu'entendez-vous par ces mots?

MAURICE, balbutiant.

Je veux dire que vos désirs, une fois réalisés, vous n'aurez plus besoin de mon obligeance.

ANTOINETTE

Ce n'est pas à cela que vous pensez?

MAURICE

A cela.... uniquement.

ANTOINETTE

Pas tout à fait; d'abord, je le sais, ce que vous pensez. Vous avez peur, n'est-ce pas? qu'une réconciliation entre mon mari et moi, n'en provoque une autre entre Dominique et quelqu'un... que je ne nommerai pas.

MAURICE

Vous vous trompez, madame.

ANTOINETTE

Chacun ses pressentiments.

MAURICE

Vous vous méprenez, je vous assure.

ANTOINETTE

Oh ! niez, tant qu'il vous plaira. C'est votre devoir. Après tout, la délicatesse vous le commande. Mon opinion est faite.

MAURICE

Je suis obligé de vous quitter, madame.

ANTOINETTE

Voyons, docteur, est-ce que votre embarras, l'amertume de vos paroles ne contribuent pas à m'éclairer?... A m'éclairer sur les sentiments réciproques de Dominique et... de qui vous savez ?

Un silence.

MAURICE, gauchement.

Pourriez-vous me dire s'il a vu Dominique tout à l'heure ?

ANTOINETTE

Je viens de poser la même question à Odile, et elle m'a répondu négativement.

MAURICE

Vous l'avez interrogée sur ce point ?

ANTOINETTE

Oui.

MAURICE

Moi aussi, à l'instant, j'avais envie de la questionner, mais je n'ai pas osé.

ANTOINETTE

Je crois, monsieur, que nous souffrons tous deux de la même peine.

Un silence.

MAURICE

Puisque vous ne souhaitiez pas franchement cette réconciliation avec votre mari, pourquoi donc avez-vous sollicité l'intervention de Mme Brienne? Car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez réclamé son appui?

ANTOINETTE

Peu importe! Il y a des services qu'on ne doit pas rendre, quand on doit en profiter.

MAURICE

Prenez garde, madame, vous allez calomnier votre amie. Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, ni ce que vous lui avez caché; mais ce dont je suis sûr, c'est que Mme Brienne est incapable d'une action douteuse, quelles que soient ses préoccupations personnelles. Sa conscience est indépendante de ses sentiments.

ANTOINETTE

Dans une heure, vous la jugerez peut-être autrement.

MAURICE

Adieu, madame.

ANTOINETTE

Vous partez?

MAURICE, prêt à sortir.

Je ne veux rien entendre de plus contre Mme Brienne, même si à cette minute, elle décide le malheur de ma vie.

ANTOINETTE

Soit!

Odile entre et dépose un peignoir  
sur le canapé.

ODILE

Justement, docteur, on vous demande...

MAURICE

Pour aller à Viroflay? Je sais ce que c'est.

## SCÈNE III

ANTOINETTE, ODILE

ANTOINETTE

Comme Dominique est longue!... pourtant Mme Hédouin demeure à deux pas.

Odile circule dans la chambre.

ODILE

Je vais ôter ce peignoir, si madame veut s'étendre.

ANTOINETTE

Sais-tu que ta maîtresse devient très coquette?

ODILE

Elle peut bien faire comme les autres, elle est encore assez jeune pour ça.

ANTOINETTE

Il y a six mois, elle était encore plus jeune, et elle n'y pensait guère.

ODILE, à part.

Qu'est-ce qu'elle murmure, celle-là?

ANTOINETTE, prenant un livre et essayant de lire.

Rousseau, *Les Confessions*! Parbleu!

Elle jette le livre sur la table.

ODILE

Prenez garde à ces petits livres, madame y tient beaucoup.

ANTOINETTE

Un souvenir sans doute. (A part.) C'est drôle, les choses ont aujourd'hui comme un air de fête. On dirait que la chambre attend quelqu'un.

## SCÈNE IV

ANTOINETTE, DOMINIQUE

ANTOINETTE

Te voilà? eh bien?

DOMINIQUE, fébrile et contente.

On ne te prendra pas ta fille.

ANTOINETTE

Il consent?

DOMINIQUE

Il est prêt à causer avec toi où et quand tu voudras. Tout de suite si tu le désires.

Elle l'embrasse.

ANTOINETTE, avec aigreur.

Tu as été très habile, je te félicite.

DOMINIQUE

Ça n'a pas été commode, pour commencer. Il y a eu du tirage. Sans la visite d'Hélène, qui l'avait beaucoup ému, je ne sais trop comment les choses auraient tourné.

ANTOINETTE

Bah! tu en serais venue à bout tout de même.

DOMINIQUE

La voiture est à la porte. Si tu veux, arrange-toi un peu, et je t'emmène.

ANTOINETTE

Chez Mme Hédouin ?

DOMINIQUE

Où il se trouve. Tu as le temps de le voir, avant qu'on se mette à table.

ANTOINETTE

Tu n'y songes pas ?

DOMINIQUE

Vous aurez l'air de vous être rencontrés par hasard ; et vous réglerez ensuite votre prochaine entrevue.

ANTOINETTE

C'est facile à dire.

DOMINIQUE

Vous causerez amicalement, comme causent aujourd'hui les gens divorcés. On le remarquera ou on ne le remarquera pas, ça n'a aucune importance.

ANTOINETTE

Tu as raison.

(Un silence.)

DOMINIQUE

Tu n'as pas l'air contente ?

ANTOINETTE, hainense.

Comme tu as réussi vite !

DOMINIQUE

Est-ce un regret ou un blâme ?

ANTOINETTE

Un regret seulement.

DOMINIQUE

Quand je te le disais que tu me reprocherais cette démarche ?

ANTOINETTE

Où vois-tu que je te reproche quelque chose ?

DOMINIQUE

Alors, pourquoi cette attitude étrange ? A quoi penses-tu ? Que signifie ce regard hostile que tu jettes sur moi et autour de toi ?... Parle... Explique-toi.

ANTOINETTE

Je regarde ton visage heureux et rajeuni, cette robe qui te fait plus jolie que d'habitude, cette chambre toute pleine de souvenirs. Je pense à ta présence imprévue dans cette maison, à certaines paroles bizarres que tu m'as dites, et je me demande si, en travaillant pour moi, tu n'as pas en même temps travaillé pour ton propre compte.

DOMINIQUE, éclatant.

Mais c'est une infamie que tu articules là. Je te défends de suspecter ma loyauté. Et d'abord, de quel droit oses-tu fouiller dans mon cœur ? Admettons que les bonnes dispositions de ton mari soient faites pour me réjouir... Eh bien, après ?

ANTOINETTE

Comment, après ?

DOMINIQUE

Où serait le mal ? Qu'est-ce que je te prends ? Que t'importent mes sentiments ou ceux d'un homme qui ne t'appartient plus.

ANTOINETTE, violemment.

Et s'il m'appartenait encore, cet homme, si je t'avais menti ?

DOMINIQUE, stupéfaite

Vous n'avez pas rompu ?

ANTOINETTE

Pas le moins du monde.

DOMINIQUE

Tu es encore sa maîtresse ?

ANTOINETTE

Il est toujours mon amant, et la meilleure preuve, c'est que demain nous devons nous voir.

DOMINIQUE

Je ne te crois pas.

ANTOINETTE

Demain à cinq heures, comme il me l'a demandé.

DOMINIQUE

Je ne te crois pas ! Tu te vantes.

ANTOINETTE

Notre rupture n'a été qu'une invention de ma part, un expédient proposé par moi, accepté par lui pour te permettre de me réconcilier, voilà tout.

DOMINIQUE

Quelle fourberie !

ANTOINETTE

Et cette fois, ce que tu entends, c'est la vérité vraie !

DOMINIQUE, avec révolte, avec horreur.

Ah ! le mensonge, le mensonge, le mensonge ! A chaque pas, à chaque minute, sur tous les visages, sur toutes les lèvres !

ANTOINETTE, confuse.

Que veux-tu !

DOMINIQUE

Et ce misérable est entré là-dedans !...

ANTOINETTE, avec jalousie.

Misérable, François ? Pourquoi misérable ? Tu peux me condamner, moi, je le mérite ; mais lui, n'est pas si coupable que ça envers toi !

DOMINIQUE

Ceci me regarde...

ANTOINETTE, avec jalousie.

A moins que, depuis tantôt, il ne se soit passé entre vous quelque chose que je ne sais pas !

DOMINIQUE

Suppose ce que tu voudras, tes mensonges m'ont rendu ma liberté, ma liberté tout entière, et je ne te dois compte de rien.

ANTOINETTE, violemment.

Tu l'as revu, n'est-ce pas ? Il t'a dit qu'il t'aimait ?

DOMINIQUE

Ne me questionne pas davantage, tant pis pour toi.

ANTOINETTE, affolée.

Soit, je me soucie peu de tes secrets, d'ailleurs, je suis tranquille ; si tu es encore assez crédule pour l'écouter, il ne te gardera pas longtemps.

DOMINIQUE

Malheureuse !

ANTOINETTE

Va ! c'est toujours le même homme qui t'a martyrisée et trompée tant de fois, et qui se glorifie d'avoir commencé ses trahisons huit jours après qu'il était ton amant !

DOMINIQUE

Tu inventes !

ANTOINETTE

Avec une femme de théâtre que tu connais.

DOMINIQUE

Mlle Doyon ?

ANTOINETTE, perdant la tête.

Mais tout à l'heure encore, dans un moment très tendre, il désavouait son attachement pour toi !

DOMINIQUE

Tais-toi et sors d'ici, petite ingrate, tu m'as assez torturée.

Elle tombe assise et fond en larmes. Un long silence.

ANTOINETTE

Tu pleures !

DOMINIQUE

Ne m'approche pas !

ANTOINETTE

Pardonne-moi, Dominique, la jalousie me rend abominable, je suis folle ! Hélas ! si je n'avais pas au fond du cœur la certitude que François t'aime, je n'aurais pas prononcé ces paroles atroces !

DOMINIQUE

On réfléchit !

ANTOINETTE

Car en somme, il n'est resté mon amant que par faiblesse !

DOMINIQUE

Je n'écoute pas ce que tu dis. Laisse-moi, hypocrite.

ANTOINETTE, à genoux.

Je suis sincère, je te le jure ! Pardonne-moi.

DOMINIQUE

Va-t'en ! Tu m'as fait mentir à ton mari, manquer à l'amitié, manquer à moi-même. Je ne veux plus te voir !

ANTOINETTE

J'ai commis une action indigne en abusant de ton

affection, mais pas un seul instant je n'ai supposé que tu en pâtirais.

DOMINIQUE

Tu connaissais M. Prieur, pourtant !

ANTOINETTE

J'avais beau me défier de lui, je ne pouvais pas prévoir qu'il allait jouer si vite avec le cœur d'une femme comme toi. Et je ne parle pas du mien qui a moins d'importance.

DOMINIQUE

Tu es trop modeste.

ANTOINETTE, résolue, prête à sortir.

Dans tous les cas, je ne serai pas davantage la complice ou la dupe de tant de trahisons. Je sais ce qui me reste à faire. Dieu merci, cette jalousie n'est qu'un accident, une crise passagère.

DOMINIQUE, lui désignant son manteau.

Ton manteau est là.

ANTOINETTE, mettant son chapeau et son manteau.

Je disparais de ta maison et de ta vie, puisque mon châtiment est de te perdre. Mais avant de partir, je tiens à te le déclarer, je ne reverrai jamais cet homme.

DOMINIQUE

Revois-le ou ne le revois pas, peu m'importe ! Je ne vous connais plus, ni l'un ni l'autre.

ANTOINETTE

Va, ce n'est pas un sacrifice que je te fais. Ma nature s'accommode mal de toutes ces complications. J'aime encore mieux une vie paisible à côté de ma fille ; même à côté d'un mari qui m'est indifférent.

DOMINIQUE

Voici ta voilette.

ANTOINETTE

Puisque, grâce à toi, cette existence est possible, je vais la recommencer.

DOMINIQUE

A ton aise.

ANTOINETTE

Raymond est chez Mme Hédouin, j'y vais.

DOMINIQUE

Soit !

ANTOINETTE, sur le seuil.

Mais Hélène n'est pas encore rentrée ; si elle revient pendant mon absence, j'espère que tu en prendras soin comme d'habitude.

DOMINIQUE, la congédiant.

Va donc, va donc !...

ANTOINETTE

Ne t'inquiète pas ; demain, nous serons parties toutes les deux.

DOMINIQUE

Fais ce que tu voudras, moi je serai peut-être partie dans une heure. J'ai hâte de sortir de cette boue... Ah ! le mensonge, le mensonge !...

Antoinette sort, Dominique sonne, puis s'assied pour écrire. La lune qui depuis quelques instants éclaire le jardin, se reflète dans la chambre.

## SCÈNE V

DOMINIQUE, ODILE

DOMINIQUE

Cette lettre pour Mme Hédouin.

ODILE

Tu n'y dînes pas ? Décidément ?

DOMINIQUE

Que la voiture attende, si Mme Bellangé ne l'a pas prise.

ODILE

Bien.

DOMINIQUE

A quelle heure y a-t-il un train pour Paris ?

ODILE

A neuf heures.

DOMINIQUE

Bon, laisse-moi.

ODILE

Tu veux aller à Paris ?

DOMINIQUE

Je ne sais pas.

ODILE, sortant.

Encore des chagrins !

DOMINIQUE, la rappelant.

Dès que Maurice rentrera, qu'il vienne... qu'il vienne tout de suite. J'ai à lui parler... J'étouffe...

ODILE

Et les autres ?

DOMINIQUE

Les autres ?

ODILE

M. Bracony et M. Béhopé ; faudra-t-il les faire entrer aussi.

DOMINIQUE

Je préfère pas.

ODILE

Est-ce que tout à l'heure, chez Mme Hédouin, ils ne t'ont pas encore répété des choses inutiles ?

DOMINIQUE

Je ne leur ai pas parlé. C'est à peine si je les ai aperçus là-bas... Ma tristesse ne vient pas de ce côté.

ODILE

Ne me dis rien.

DOMINIQUE, la congédiant.

Va... (Seule, fondant en larmes.) Ah ! pourquoi, pourquoi ai-je encore essayé d'être heureuse ?

François paraît au fond.

## SCÈNE VI

FRANÇOIS, DOMINIQUE

DOMINIQUE, se retournant avec surprise.

Vous !

FRANÇOIS

Voulez-vous me recevoir ?

DOMINIQUE

Comment ! c'est vous ?

FRANÇOIS

J'ai deviné que vous étiez seule, et comme la grille était entr'ouverte, j'en ai profité.

DOMINIQUE

Vraiment, vous avez de l'aplomb... Si vous croyez que je suis une passade que l'on peut s'offrir entre deux rendez-vous avec sa maîtresse, vous vous trompez.

FRANÇOIS

Qu'est-ce que vous dites ?... Ah ! je comprends... la jalousie de Mme Bellangé a fait son œuvre.

DOMINIQUE

Le chagrin de deux femmes a dérangé vos combinaisons, tout simplement.

FRANÇOIS

On m'a calomnié auprès de vous, toutes les apparences sont contre moi, mais je saurai me disculper.

DOMINIQUE

Je n'écouterai pas vos mensonges.

FRANÇOIS

Vous m'écoutez.

DOMINIQUE

Je vous demande de sortir.

FRANÇOIS

Je vous obéirai quand vous m'aurez expliqué pourquoi vous me chassez.

DOMINIQUE

Je vous chasse, parce que vous vous êtes associé à une vilaine action, dans le dessein de conserver votre maîtresse, et de m'obtenir par-dessus le marché.

FRANÇOIS

Je ne suis pas tout à fait l'être indigne que vous supposez.

DOMINIQUE

Je suis payée pour vous connaître.

FRANÇOIS

J'ai été le complice de Mme Bellangé dans le piège qu'elle vous a tendu, c'est vrai; toutefois, je n'ai été son complice que par faiblesse, et uniquement pour reprendre ma liberté.

DOMINIQUE

Vous mentez.

FRANÇOIS

Pour me débarrasser d'elle.

DOMINIQUE

Vous mentez.

FRANÇOIS

Et je ne la reverrai pas.

DOMINIQUE

Ce n'est pas ce qu'elle prétend.

FRANÇOIS

Je ne la reverrai jamais, quoi qu'elle s'imagine ; et malgré toutes les promesses qu'elle m'a arrachées.

DOMINIQUE

Allons donc !

FRANÇOIS

Quand je vous ai rencontrée ici tout à l'heure, au moment où vous alliez sortir, je venais de lui dire un adieu que je considérais, moi, comme définitif. Si cet adieu n'était pas irrévocable sur mes lèvres, il l'était au fond de mon cœur.

DOMINIQUE

Ça vous ressemble tellement que je devrais vous croire, mais vous ne me donnerez pas le change.

FRANÇOIS

Je vous jure que je suis sincère. Pas une minute, je n'ai eu l'idée de rester l'amant de Mme Bellangé, et encore moins celle de vous obtenir, grâce à une rupture, simulée.

DOMINIQUE

Continuez, si bon vous semble, je ne serai pas dupe de vos protestations.

FRANÇOIS

Ah ! comme le passé se retourne contre moi ! Vous croiriez un autre homme, et vous ne me croyez pas, quand je vous dis la vérité.

DOMINIQUE

Non, je ne vous crois pas, je ne peux pas vous croire. Il ne fallait pas tant me faire souffrir autrefois, je serais plus crédule aujourd'hui. Tant pis pour vous, vous êtes un amant disqualifié !

FRANÇOIS

Misérable que je suis, j'ai perdu votre amour !

*Il s'assied et pleure.*

DOMINIQUE, attendrie.

Puisque vous étiez résolu à quitter votre maîtresse, pourquoi ne l'avez-vous pas fait loyalement ?

FRANÇOIS

Parce que juste au moment où j'allais le faire, je me suis trouvé en face d'une femme malheureuse et désespérée.

DOMINIQUE

Il fallait avoir la cruauté que votre amour pour moi commandait.

FRANÇOIS

J'ai été lâche, voilà mon crime.

DOMINIQUE

Vous avez bien été cruel avec moi jadis, vous pouviez bien l'être avec une autre.

FRANÇOIS

Je vaux peut-être davantage aujourd'hui.

Un silence.

DOMINIQUE, s'animant.

Dans tous les cas, en supposant que j'ajoute foi à vos explications, ce n'est pas à présent, c'était tout à l'heure, à notre première entrevue, que vous me deviez l'aveu de toutes ces manœuvres.

FRANÇOIS

Je le reconnais.

DOMINIQUE, avec indignation.

Pourquoi m'avez-vous menti, quand je vous a demandé si vous étiez libre ? Pourquoi m'avez-vous abusée ? Pourquoi ?

FRANÇOIS

Parce que je vous adorais. Le bonheur d'être aimé l'a emporté sur des scrupules secondaires.

DOMINIQUE

Vous m'avez fait trop d'honneur.

FRANÇOIS

Rappelez-vous vos tendres paroles, les paroles solennelles que vous avez prononcées, et mon trouble en vous écoutant.

DOMINIQUE

J'aurais mieux fait de les étouffer, ces paroles, puisque vous n'aviez pas rompu formellement avec votre maîtresse. Ce qu'une femme dit quand elle croit un homme libre, elle ne le dit pas quand il est enchaîné, car vous avez beau vous trouver des excuses, il ne suffit pas de se considérer comme délié pour l'être. Ce serait trop commode. Vous ne le savez peut-être pas, mon cher, un pacte conclu entre deux personnes ne peut être annulé que du consentement de ces deux personnes.

FRANÇOIS

Vous avez cent fois raison, mais dans l'affolement, dans l'ivresse où j'étais, je n'ai pas pesé toutes ces choses. Je n'ai pas d'autre explication à vous donner. Quel homme à ma place n'aurait pas agi de même !

DOMINIQUE

Vous ne comprenez donc pas que vous étiez tenu à plus de délicatesse qu'un autre, après tout le mal que vous m'aviez fait. Il ne devait y avoir entre nous aucun malentendu, aucune équivoque. Le plus léger mensonge vous était défendu.

FRANÇOIS

J'en conviens, j'en conviens.

DOMINIQUE, s'exaltant.

Mais, pour vous conduire aussi loyalement, vous aviez trop peur de me perdre, vous étiez trop pressé. Une heure plus tard, je pouvais apprendre la vérité, et je vous échappais.

FRANÇOIS

Ah ! je n'ai pas tant raisonné.

DOMINIQUE

Vous aviez envie de moi, n'est-ce pas ? Il était nécessaire de m'arracher un rendez-vous tout de suite, coûte que coûte. Vous n'attendez pas, vous ! Et la même impatience qui vous a poussé à mentir tout à l'heure, vous ramène ce soir dans cette maison, où l'on ne vous réclamait que demain.

FRANÇOIS

Oui, j'étais impatient de vous presser sur mon cœur.

DOMINIQUE

Il est vrai que, demain, vous aviez un autre rendez-vous avec Mme Bellangé. Et, deux femmes sur les bras

le même jour, ça vous aurait fait une après-midi un peu compliquée. J'en suis fâchée pour vous, mon cher, mais votre désir ne me suffit pas. Allez repêcher votre maîtresse et fichez-moi la paix !

Un silence.

FRANÇOIS

Jamais je ne reverrai cette femme. Je vous l'ai déclaré, je la déteste, je la maudis.

DOMINIQUE

Il y a quelques minutes, elle s'exprimait de même en parlant de vous. Heureusement, vous êtes faits pour vous entendre, et elle est prête à tous les pardons.

FRANÇOIS

Ce n'est pas son pardon que je veux, c'est le vôtre.

DOMINIQUE, avec désespoir.

Reprenez-la, et qu'elle vous connaisse davantage. Qu'elle pâtisse à son tour ! Qu'à son tour, elle soit insultée et trahie ! Qu'elle subisse les attentes dans les fiacres, les humiliations publiques et cachées, tous les outrages, qu'elle soit piétinée, avilie !... Qu'elle soit battue à son tour !

FRANÇOIS

Taisez-vous, Dominique, épargnez-moi.

DOMINIQUE

Reprenez-la, vous dis-je, et mettez la terre entière dans la confidence de ses désespoirs. Faites lire ses lettres suppliantes par des catins ou des domestiques. Et demandez à vos camarades de vous suggérer des phrases romanesques, si vous êtes à court d'éloquence pour lui répondre.

FRANÇOIS

Ah ! les amis, les amis !

DOMINIQUE

Comme ils avaient raison, les amis !

FRANÇOIS

Hélas ! vous auriez appris ces bassesses à l'heure où je les ai commises, qu'elles seraient peut-être oubliées aujourd'hui, et que nous pourrions être heureux.

DOMINIQUE, éclatant en sanglots.

Il ne fallait pas déshonorer mes chagrins, sacrilège que tu es, et personne ne t'aurait dénoncé. Quand je pense que tu as profané ma tendresse, que tu as livré à des filles tous les secrets de mon âme et de mon corps ! Quand je pense que tout à l'heure encore, à cette place, tu bafouais mon amour devant une créature vulgaire et bornée ! Quand je pense que tu ne m'as pas été fidèle huit jours, non, pas huit jours, à moi qui n'ai pas regardé un homme depuis que je te connais !... Il était écrit que tu commettrais tous les crimes du cœur.

Elle tombe assise et pleure.

FRANÇOIS

Eh bien oui, je les ai tous commis. Je suis le plus lâche des amants, le dernier des hommes, mais j'ai tant d'amour et tant de regret que je te supplie de me pardonner.

DOMINIQUE

Je préfère que tu t'en ailles.

FRANÇOIS

Quand je suis dans ta maison ?

DOMINIQUE

Je ne veux pas de toi.

FRANÇOIS

Malgré toutes mes fautes, je t'aime à la folie, et je ne puis me résoudre à te perdre.

DOMINIQUE

Je ne veux pas d'un menteur.

FRANÇOIS

Écoute-moi, Dominique, par pitié !

DOMINIQUE

Car menteur avec moi, ou menteur avec cette femme, il est certain que tu es un menteur, et la raison me commande de m'écarter de toi.

FRANÇOIS

La raison ! Pauvre femme qui parle de raison à une heure pareille.

DOMINIQUE

Allons, ne t'exalte pas à ton tour, et va-t'en proprement, en beau joueur qui a perdu la partie.

FRANÇOIS

Il est trop tard. Il y a une heure, il ne fallait pas me dire que tu m'aimais. Je reste.

DOMINIQUE

Il y a une heure, c'était un autre homme qui était devant mes yeux. Maintenant tu as repris ton vrai visage. Je te retrouve !

FRANÇOIS

Tu m'aimes, je le sais, je ne partirai pas.

DOMINIQUE

Que je t'aime ou non, je suis à un moment de ma vie où la confiance et la sécurité me sont nécessaires. Tu m'apportes l'incertitude et le danger.

FRANÇOIS

Je te rapporte l'amour.

DOMINIQUE

Tais-toi, tu vas mentir encore.

FRANÇOIS

Qu'importe que je sois un menteur, si tu m'aimes et si je t'aime ? Serais-tu la première et la dernière à te laisser adorer par un scélérat ? Est-ce qu'on juge, est-ce qu'on punit, est-ce qu'on chasse l'homme de certains soirs inoubliables, l'homme auquel on doit de connaître toute la douleur de cette vie et toutes ses félicités ? Est-ce que notre histoire n'est pas celle de tous les amants ? Presque tous se sont calomniés, trahis, déchirés, et presque tous se sont pardonné tant que leur passion restait vivante ! Tu serais la plus infidèle, la plus méprisable des créatures que moi, je te garderais.

DOMINIQUE

Parce que tu t'imagines que l'amour est au-dessus de tout.

FRANÇOIS

Oui, je le place au-dessus de tout.

DOMINIQUE

Moi, j'ai besoin d'estimer ce que j'aime.

FRANÇOIS

Alors, tu n'aimes pas assez !

DOMINIQUE

Quand je me suis donnée jadis, je croyais que cela durerait. Aujourd'hui, je sais que cela finira.

FRANÇOIS

Ambitieuse, qui réclames tout un avenir de bonheur, à qui le présent ne suffit pas !

DOMINIQUE

Je ne veux plus souffrir !

FRANÇOIS

Je t'ai fait tout le mal que je pouvais te faire.

DOMINIQUE

Rappelle-toi tes paroles de l'autre jour, quand tu es revenu chez moi. « Si vous aviez la folie de m'aimer encore, m'as-tu dit, je vous ferais encore du mal. C'est ma destinée de mentir et de tromper. »

FRANÇOIS

Je ne savais pas que tu allais m'aimer, quand j'ai parlé de la sorte.

DOMINIQUE

Allons donc ! Tu avais le pressentiment de ma tendresse prochaine. C'est le seul mouvement généreux que je t'aie jamais vu.

FRANÇOIS

Soit ; mais je n'ai pas encore été aussi cruel que tu l'es en ce moment.

Un silence. — Il pleure.

DOMINIQUE, sans violence, mais avec amertume.

Et puis, à quoi bon recommencer ? Que de misères si je te cède !... Que d'infamies nouvelles !

FRANÇOIS

Je réponds de ton bonheur.

DOMINIQUE

Demain tu pleureras ta liberté, et avant huit jours, tu riras de moi dans le lit d'une autre femme !

FRANÇOIS

Ce temps-là est fini.

DOMINIQUE

Oh ! tu n'auras peut-être pas le courage de rompre

tout de suite après tant de supplications... mais tu maudiras tes serments.

FRANÇOIS

J'ai changé.

DOMINIQUE

On ne change pas !... Plus tu te seras engagé, plus tu m'exécreras... Tu m'en voudras de mon silence et de mes paroles, de mon orgueil et de ma soumission.

FRANÇOIS

Tes prédictions sont folles.

DOMINIQUE

Encore une fois j'entendrai toutes les phrases qui précèdent et qui suivent les infidélités. De nouveau j'entendrai tous tes mensonges, jusqu'au jour où tu ne prendras même plus la peine de mentir.

FRANÇOIS

Tu ne te souviens que des heures mauvaises.

DOMINIQUE

Oui, le jour viendra où tu me féliciteras de ma clairvoyance, si j'ai l'air de m'apercevoir de tes trahisons, et où tu railleras ma crédulité, si je feins de les ignorer...

FRANÇOIS

Comme tu me juges !

DOMINIQUE

Tu te lasserai avant moi de l'hypocrisie. Tu m'instruiras toi-même de mon malheur. Malgré moi, de force, tu m'ouvriras les yeux.

FRANÇOIS

Je ne serai pas un tel bourreau.

DOMINIQUE

Et quand tu seras bien fatigué de ma résignation, tu provoqueras ma révolte afin d'avoir l'occasion de t'en aller, en me laissant quelques torts, en emportant quelques griefs, car tu seras assez lâche pour vouloir avoir raison.

Elle pleure.

FRANÇOIS

Tais-toi, tu m'insultes, tu me calomnies. On n'a pas ce machiavélisme, quand on adore sa maîtresse.

Un silence.

DOMINIQUE, avec douleur.

Encore si la droiture et le dévouement d'une femme comptaient pour quelque chose à tes yeux, je t'écouterai peut-être, j'essaierais...

FRANÇOIS

Essaye, je t'en supplie.

DOMINIQUE, s'exaltant dans l'amertume.

Mais tout ce que j'ai de noble et de bon dans l'âme et qui attacherait le plus indifférent est inutile avec toi. Tu ris des qualités des autres...

FRANÇOIS

Je ne réclame que ton amour.

DOMINIQUE

Le plaisir est ton seul lien. Ta vie n'est qu'une succession de moments. Tu suis ton instinct avec égoïsme. Tu n'as besoin de personne, toi ! Tu es un être sur lequel on n'a aucune prise, un être changeant, un cœur facile et passager. On tient un ambitieux, on tient un fat, on tient même un coquin, on ne tient pas un homme léger.

Elle pleure.

FRANÇOIS

Eh bien, fais de moi un autre homme alors, conseille-moi, transforme-moi, puisque mon amour ne te suffit pas; régénère mon cœur et ma conscience.

DOMINIQUE, avec regret, avec désespoir.

Pourquoi me vouloir? Qu'ai-je à t'offrir de si tentant? Mais tu ne me vois donc pas? Tu ne m'entends donc pas?... Mon corps est usé par le chagrin, et mon âme est à jamais incrédule.

FRANÇOIS

Je t'aime telle que tu es.

DOMINIQUE

J'avais dix ans de moins quand je t'ai rencontré. Comment veux-tu que je sois la plus forte aujourd'hui, quand je ne l'ai pas été autrefois! Comment veux-tu que j'aie plus de chance à présent?

FRANÇOIS

Tu n'as plus besoin de chance ni d'habileté, puisqu'à présent tu es adorée.

DOMINIQUE

Des mots! Va, je ne sais pas ce qui peut me faire aimer, mais je sais bien ce qui peut me faire détester. Je te connais. Tu n'es pas homme à te passer de beauté. Il n'y a que ce que je vaudrais comme femme, et physiquement, qui ait de l'importance avec un débauché. Et qu'est-ce que je vaudrais maintenant?

FRANÇOIS

Ton visage fidèle est plus beau que les autres.

DOMINIQUE

Tu me trouves belle, parce que tu ne m'as pas encore. Quand tu m'auras reprise, tu raisonneras autrement.

FRANÇOIS

Je dirai la même chose ; car cette fois, ce n'est plus une inconnue que je désire.

DOMINIQUE, avec exaltation, avec douleur.

Il ne reste que mon cœur, en fait de séductions, mon pauvre cœur maladroit, mon cœur plein de révolte et d'imprudence. Je peux souffrir plus qu'une autre, voilà mon unique supériorité, mon dernier prestige.

FRANÇOIS

Tu oublies toujours mon adoration.

DOMINIQUE

Malheureuse que je suis ! je t'aime et je ne suis plus jeune.

FRANÇOIS

Tu m'aimes ! Je ne retiens que ce mot sacré.

DOMINIQUE

Ah ! quelle douleur atroce de penser que j'ai eu vingt ans, que j'ai été belle, et que c'est fini, fini pour jamais !

FRANÇOIS

Non, non.

DOMINIQUE

Dire que tous les jours qui viendront, vont diminuer mon pouvoir, que chaque jour va me déformer davantage ! Demain, quoi que je fasse, je serai plus vieille qu'aujourd'hui, moins désirable. Demain, j'aurai quarante ans.

FRANÇOIS

Demain, tu auras un amant qui t'aime.

DOMINIQUE

Et je ne peux rien contre ma ruine ! Et si je redeviens

la maîtresse de cet homme, j'aurai toujours fixé sur moi, heure par heure, son regard implacable, témoin de ma destruction !

FRANÇOIS

Tu n'envisages que les choses douloureuses.

DOMINIQUE

Si seulement tu ne m'avais pas connue autrefois, si j'étais nouvelle pour toi ! Mais tous les baisers, je te les ai donnés, toutes les paroles d'amour, je te les ai dites.

FRANÇOIS

Toutes les paroles d'amour, tu ne les as pas entendues ; tous les baisers, tu ne les as pas reçus.

DOMINIQUE

Ah ! ma jeunesse, ma jeunesse ! l'avoir perdue pendant que tu n'étais pas là ! Ne plus la tenir à l'heure où enfin tu m'aimes, à l'heure où j'ai tant besoin d'elle. Hélas ! hélas ! je voudrais te donner toute ma vie, et je suis à peine assez belle pour un caprice. Pourquoi reviens-tu si tard, ou pourquoi es-tu parti ?

FRANÇOIS, la serrant dans ses bras.

Je te défends de regarder en arrière. Ici, dans cette chambre, il n'y a ni jeunesse présente, ni jeunesse passée. Il y a deux êtres qui s'adorent et qui recommencent, voilà tout... Et puis, laissons-le venir, ce jour lointain que tu redoutes ! Moi, je l'attends avec sérénité. Tu peux être jeune, tu peux ne pas l'être, tu peux ne plus l'être, je ne vois pas, je ne verrai pas, je ne verrai jamais. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je serai toujours si mieux partagé que les autres, s'il me reste ton cœur de génie.

DOMINIQUE

Ce n'est pas la jeunesse.

FRANÇOIS

Ce sont les cœurs comme le tien, qu'on les découvre tôt ou tard, ce sont les cœurs comme le tien, qui perpétuent l'enthousiasme et qui renouvellent le désir. Ne crois pas que ton cœur soit un don négligeable. C'est en lui que réside le triomphe de toute ta personne, et c'est vers lui que je me précipite, en m'emparant de ta beauté. Ton âme est à l'abri du temps.

DOMINIQUE

Mon cher amant !

FRANÇOIS

Ma Dominique !

DOMINIQUE, s'échappant de ses bras.

Non, non. Je ne veux pas. Oh ! tant que je m'appartiens encore, sois bon, épargne-moi.

FRANÇOIS

Toutes tes supplications sont des baisers perdus.

DOMINIQUE

Ne fais pas de moi ta maîtresse, je t'en supplie à genoux.

FRANÇOIS

Tu es à moi. Tu m'appartiens de droit, nous sommes marqués l'un pour l'autre.

DOMINIQUE

Mais tu sais bien qu'après cela je vais t'adorer, et que demain je ne pourrai plus vivre sans toi.

FRANÇOIS

Si tu te refuses, c'est que tu ne m'aimes pas.

DOMINIQUE

J'ai peur de l'homme que tu es !

FRANÇOIS

Quelle est la femme vraiment éprise que la crainte de souffrir empêche de se donner ? Il y a quelque chose de plus cruel encore que la jalousie et la trahison, c'est le départ de l'être aimé, c'est mon départ !

DOMINIQUE, se jetant dans ses bras.

Je ne veux pas que tu t'en ailles.

FRANÇOIS

Alors ne te refuse pas davantage.

DOMINIQUE

Eh bien, eh bien ! fais de moi ce que tu veux, puisque vraiment tu m'aimes.

FRANÇOIS

Oh ! je te remercie de consentir, je te remercie de me croire.

DOMINIQUE, tombant assise.

Oui, je te crois, tu m'as convaincue, je t'absous.

FRANÇOIS

Je te bénis.

DOMINIQUE

En somme, tous les jours du passé n'étaient pas des jours mauvais. Et puis, si tu me martyrises de nouveau, si je te perds encore une fois, je mourrai, voilà tout.

FRANÇOIS

Ne tremble plus.

DOMINIQUE, craintive et radieuse.

Oh ! mon angoisse n'a pas complètement disparu, mais j'ai le cœur plein de joie, et je trouve que je n'ai pas encore assez souffert, pour cette minute de bonheur que tu me donnes.

FRANÇOIS

Ma chère maîtresse !

DOMINIQUE, se dérobant.

Oui, mais pas ici, ailleurs.

FRANÇOIS

Pourquoi ?

DOMINIQUE

A cause d'eux, je préfère.

FRANÇOIS

Tu médites de m'échapper encore.

DOMINIQUE

Tu es fou, je t'adore. Tiens, emmène-moi, emporte-moi, disparaissions.

FRANÇOIS

Alors, viens tout de suite.

DOMINIQUE

Justement, ma voiture est là.

FRANÇOIS

Sauvons-nous, avant que les autres ne reviennent.

DOMINIQUE, s'apprêtant à sortir.

Je ne regretterai pas cette maison. J'y fus trop malheureuse.

FRANÇOIS

Enfin, me voilà redevenu ton maître.

DOMINIQUE

Mon maître idolâtré... Tu vas m'enfermer, n'est-ce pas ? N'importe où, dans un endroit où je ne verrai que toi, uniquement ; qu'on ne soupçonne pas ce que je suis devenue. Je suis impatiente de mystère et de solitude.

FRANÇOIS

Moi aussi.

DOMINIQUE

Et, une fois les choses arrangées, nous retournerons en Italie.

FRANÇOIS, éperdument.

En attendant, Paris est assez généreux pour abriter notre amour. Et d'ailleurs, je sais où te cacher.

DOMINIQUE, allant et venant.

Tu sais où tu m'emmènes ?

FRANÇOIS, éperdument.

Ne me blâme pas trop, mon amie ; mais du jour où je t'ai revue, depuis ton dernier pardon, je n'ai pas cessé de penser à ce moment que tu réalises, je m'étais juré de te reconquérir, j'étais sûr que cette heure enchantée sonnerait ; et dans mon orgueil, je m'étais assuré d'un coin tranquille et secret...

DOMINIQUE, le dos tourné, s'arrangeant devant une glace.

Tu étais certain de ma faiblesse ?

FRANÇOIS, éperdument.

Et pour toi, pour toi seule, il existe une petite maison, près du Bois.

DOMINIQUE, se retournant tout à coup.

Près du Bois ?

FRANÇOIS éperdument.

A Saint-James.

DOMINIQUE

A Saint-James ? (Avec horreur.) Tu mens !

FRANÇOIS

Dominique !

DOMINIQUE

Tu mens !... ce n'est pas pour moi seule qu'existe cette maison. C'est pour une autre que tu l'as choisie !

FRANÇOIS

Mon Dieu !

DOMINIQUE

La maîtresse que tu y cachais a été aussi la maîtresse de Mariotte et elle lui a tout raconté. Et c'est dans le lit de cette femme que tu voulais m'avoir, dans un lit profané ! Voilà ton amour. Malheureux que tu es, tu viens de ressusciter toutes tes infamies par ce dernier mensonge, et tu me restitues ma raison.

FRANÇOIS

Dominique !

DOMINIQUE, avec horreur.

Va-t'en, cœur public !

FRANÇOIS

Dominique ! pardonne-moi ; pour un instant de folie, ne brise pas notre vie à tous les deux.

DOMINIQUE

Va-t'en, le bonheur est impossible avec toi. Puisque tu mens à cette minute sacrée, tu dois mentir depuis une heure, tu mentiras éternellement.

FRANÇOIS

Faut-il que tu aies souffert pour être aussi implacable !

DOMINIQUE, saisissant une arme.

Si tu fais un pas, je suis capable d'en finir.

FRANÇOIS, prêt à sortir.

C'est moi qui me tuerai.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MAURICE

MAURICE

Vous m'avez fait demander ?

DOMINIQUE

Ah ! c'est vous, Maurice, c'est vous. (Un silence. Les présentant l'un à l'autre.) M. Prieur, le docteur Arnault.

MAURICE, s'inclinant

Monsieur...

DOMINIQUE

M. Prieur retourne en Angleterre. Il était venu me dire adieu.

FRANÇOIS, à Dominique.

Je n'aurai pas été longtemps votre voisin. (Sortant.) Adieu, Dominique.

DOMINIQUE

Adieu, François. (Bas, à Maurice.) Pourvu qu'il ne se tue pas !

MAURICE

Rassurez-vous, avant quarante-huit heures, il rencontrera une jolie femme quelconque, et il poursuivra sa carrière d'amant.

François sort.

DOMINIQUE

Vous croyez ?

SCÈNE VIII  
MAURICE, DOMINIQUE

MAURICE

Maintenant, puis-je savoir ce que vous aviez à me dire ?

DOMINIQUE

A vous dire ?...

MAURICE

Rien ?...

DOMINIQUE, avec égarement.

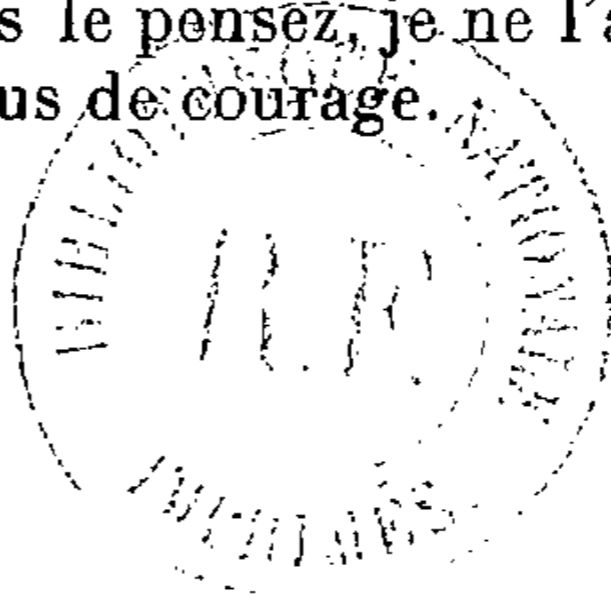
D'être là.

MAURICE

Hélas ! vous l'aimerez toujours.

DOMINIQUE

Si je l'aimais autant que vous le pensez, je ne l'aurais pas laissé partir. J'aurais eu plus de courage.





## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LA CHANCE DE FRANÇOISE. . . . .	1
L'INFIDÈLE . . . . .	51
AMOUREUSE. . . . .	117
LE PASSÉ . . . . .	267

---



















